

Livre I	1
Pour servir d'introduction	1
I Une ville cosmopolite	1
III Le milieu social (1848-1878)	5
IV Vie urbaine et domestique	8
V Les Héritiers	11
VI Ma famille maternelle	13
Livre II enfance	15
I Ma naissance	15
II Premiers contacts avec le monde extérieur, premiers états de conscience	15
III Première enfance – Sédiments premiers de l'éducation	17
VII Choses et gens de la légation. Seconde phase de mes contacts avec Georges Touchevieux	24
Livre V Catholiques et mécréants	28
Livre VI L'association des étudiants	28
Livre VII Maritza Valtezaró (?)	31
Autour du choix d'une carrière	31
Livre VIII Le séjour en Grèce	34
Livre IX Autour de l'alliance Française	34
Livre X L'incendie	34
...	34
Livre I Smyrne après l'incendie	34
II Mercedes Fragiacomò et sa sœur Mme Luis	35
Livre III Lucien Dandoria pendant la crise	35
Livre IV Le salon de Mme Cramer	36
Livre V L'ère des dettes	36
Prêtres et prélats	37
Funérailles de M ^{gr} Marengo	37
M ^{gr} Zucchetti	37
Le chanoine Ernest Mirzan	38
M ^{gr} Vallega	39
Dom Tonna	40
Intronisation de M ^{gr} Tonna	42
Panaghia-Capouli (1933)	44
Beaux livres illustrés concernant la Turquie	57

Livre I

Pour servir d'introduction

I Une ville cosmopolite

Pour situer et comprendre ce qui va suivre, quelques explications sont nécessaires.

Smyrne, où je suis né, fait partie de la Turquie d'Asie. Cependant, à l'exemple de plusieurs villes turques du Levant, elle offre des conditions sociales et ethniques particulières.

Smyrne était, dans l'antiquité grecque, une vieille cité ionienne qui, entre d'autres héros mythologiques, faisait remonter ses origines à Tantale. L'occupation romaine y introduisit l'élément latin. Smyrne devint alors une ville grecque cosmopolite, comme on en voyait tant dans le monde romain, et où les Latins, mêlés aux Grecs, côtoyaient des races hétérogènes sous les Antonins. Smyrne florissante voulut disputer à Éphèse son titre de première ville de l'Asie. Après les massacres barbares, son importance diminua. Diverses dominations s'y succédèrent et elle traversa diverses vicissitudes. Mais elle ne connut jamais, comme Éphèse, Pergame ou Millet, le sort des villes mortes. Diminuée à certains moments au point de n'être plus qu'une bourgade, souvent détruite, elle surmonta les épreuves et releva toujours ses ruines. Elle était devenue ethniquement byzantine, et le fut souvent politiquement. Mais l'occident ne perdit jamais tout contact avec elle. Elle continua d'attirer et de tenter les Latins déjà installés dans l'Archipel et qui y firent des incursions. Les Italiens, et notamment aux XI^e et XIII^e siècles les Génois, y obtinrent des terres et des privilèges. On trouve encore dans le pays les traces de leur passage sous forme de bastides et de donjons à moitié écroulés.

Au déclin de Byzance, les chevaliers de Rhodes s'en emparèrent. Latins et Grecs s'y retrouvèrent mêlés. Mais les chevaliers eurent à essuyer la grande ruée mongole de Tamerlan. Une partie de leur armée fut jetée dans la mer. L'autre fut faite prisonnière. Mille captifs furent, dit-on, décapités et avec leurs crânes, Tamerlan construisit une pyramide sur le rivage. Après avoir rasé la ville et massacré les habitants, Tamerlan se retira. Les conquérants nomades combattaient pour la rapine et la gloire et n'avaient cure des ... Smyrne tomba alors au pouvoir d'un chef de bande turc jusqu'au moment où les Turcs osmanlis, sous le règne du sultan Ahmed II la lui enlevèrent et s'y installèrent définitivement.

À la prise de Constantinople, il se produisit un revirement considérable. Les sultans, dans toute l'étendue de leur empire, se montrèrent favorablement disposés envers les vaincus. Ils octroyèrent aux Grecs des privilèges et une sorte d'autonomie morale. Le patriarche de Constantinople fut promu chef suprême de la communauté. Bientôt, l'attitude bienveillante des sultans encouragea les Latins. Le proche Orient, éternel point de mire et théâtre de tant d'exploits ne cessait pas de les fasciner. Les marchands vénitiens et génois revinrent à Constantinople et à Smyrne. Attirés par les avantages commerciaux offerts par le pays, des négociants hollandais, français et anglais les rejoignirent. Les Grecs, disséminés dans les provinces de l'empire, affluèrent vers le littoral. Enfin, des Arméniens du Caucase et de l'Asie Mineure, des Juifs d'Espagne fuyant les persécutions s'installèrent graduellement dans le pays et y fondèrent des communautés.

Certes, la généreuse bienveillance des sultans envers les étrangers et les Grecs fut dictée par l'intérêt. Les Grecs, par exemple, es métiers et les arts, tandis que les vainqueurs étaient exclusivement des guerriers. Il ne faudrait pas cependant imaginer les premiers sultans sous le jour inhumain des tyrans légendaires et leur refuser toute noblesse morale, tout amour du bien ou, pour le moins, cette vanité qui pousse aux gestes magnanimes et à laquelle n'échappent point les puissants.

Il n'en est pas moins vrai que, cultivateur à l'intérieur du pays, le Turc n'était, partout ailleurs, que soldat ou fonctionnaire.

Les Juifs et les Arméniens accaparèrent avec les Grecs les métiers et le petit trafic. En général, les Européens étaient négociants, les Grecs, les Arméniens et les Juifs artisans, marchands ou intermédiaires. Tout ce monde prospérait sans doute. Les vainqueurs ne pouvaient, dans le fond, que mépriser ces infidèles et les fonctionnaires, à l'occasion, ne se faisaient pas scrupule de rançonner le Grec, le Juif ou l'Arménien. Mais, en dépit des tracasseries, leur existence était somme supportable et les contraintes compensées par des avantages pécuniers. Ils en acquirent graduellement de nouveaux. Leurs privilèges furent élargis. Les Grecs élevèrent partout des églises et fondèrent des écoles destinées à maintenir et à transmettre parmi les Grecs leur culture et l'idée de nation.

Au XVI^e siècle, les Français d'abord, puis les Européens, obtenaient une autonomie juridique. Leurs différends furent tranchés par les tribunaux consulaires conformément aux lois en vigueur dans leur propre patrie.

L'influence française devint prépondérante. Dès les premières années du XVI^e siècle, la France avait conclu avec le sultan des traités qui lui concédaient une sorte de préséance sur les autres nations. Lorsque les Européens catholiques eurent à leur tour construit des églises et fondé des écoles, la France en assura la protection.

Chaque communauté eut en définitive ses institutions vers la fin du siècle dernier. Les Grecs possédaient rien qu'à Smyrne quinze églises et dix écoles, les Arméniens deux églises et une école, les Juifs deux écoles, deux synagogues, les Européens six écoles dont quatre françaises, et huit églises dont deux temples luthériens, sans compter les associations philanthropiques grecques, juives et arméniennes, les institutions européennes de propagande, les clubs et les hôpitaux.

À la date de ma naissance, la politique générale des sultans avait abouti aux résultats suivants : Smyrne sur deux cent vingt mille habitants, comprenait soixante cinq mille Grecs, plusieurs milliers de Juifs et d'Arméniens et plus de seize mille Européens aborigènes, constitués en communautés autonomes. Les communautés étaient réparties par quartier, séparées ethniquement, petites cités dans la cité même.

Les Turcs, souverains de la ville, à peu près étrangers à l'activité du pays, étaient retranchés sur le mont Pagus et à l'extrémité sud de la ville.

II Mes origines paternelles

Ma famille franque – milieu social et niveau d’instruction

Ma famille paternelle, originaire de Gênes, s’était établie à Chio en 1565. C’est du moins ce qui ressort des renseignements figurant aux archives de l’archevêché de l’île. Ma famille, dont les armoiries comportent une tour, un aigle et une couronne à fleurons, nourrissait quelque prétention nobiliaire.

Chio, en 1346, avait été enlevée aux Byzantins par quelques nobles génois qui avaient quitté leur patrie pour échapper aux persécutions des démocrates. Mais, assurément, la présence d’une occupation génoise dut, au cours des deux siècles qui suivirent, attirer dans l’île des émigrants génois de toute condition.

Notre nom Andria, ainsi que la particule qui le précède, ne doivent pas non plus faire illusion. Andria est une ville de l’Italie méridionale et la seigneurie d’une famille illustre du patriciat napolitain, mais elle est sans liaison historique ni logique avec Gênes. Quant à la particule, elle n’est pas nécessairement chez les Italiens un apanage de noblesse. Elle joue souvent le rôle d’une simple proposition. C’est la forme qui reviendrait à dire en français : l’oncle d’Amérique ou le cousin de Normandie. Elle détermine des plus communément une provenance. Or, précisément, on trouve, juché au sommet d’un rocher à proximité même de Gênes, un obscur village de pêcheurs nommé aussi Andria, et dont l’aspect, m’assure-t-on, est si farouche qu’il ressemble à un nid d’aigle. Si ce village existait déjà au XVI^e siècle, on se trouverait possiblement en présence du lieu dont ma famille tire son origine et son nom et je serais ainsi, non pas le descendant des preux du Moyen Âge, mais le rejeton avancé d’une humble souche de marins.

En 1566, soit un an après l’arrivée du premier d’Andria à Chio, l’île fut attaquée et enlevée aux Génois par les Turcs ottomans qui, loin de pousser à l’exode les populations subjuguées, leur créèrent des conditions de vie favorables. Plusieurs familles génoises demeurèrent donc dans l’île, y commercèrent et s’enrichirent.

Mais en 1820, les Grecs ayant voulu prendre part à la guerre d’indépendance, de sérieux troubles s’ensuivirent.

Plusieurs familles génoises, dont la mienne, émigrèrent à Smyrne. L’intention des émigrants était sans doute de regagner une fois l’ordre rétabli leur patrie d’adoption. Mais les événements, en tout cas, les en détournèrent.

En 1822, un massacre épouvantable, suivi de destructions systématiques, rendit l’île à peu près déserte. C’est l’évènement consacré par « les Orientales » de Victor Hugo :

*Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil
Chio, l’île des vins n’est plus qu’un morne écueil*

Les Génois de Chio n’y revinrent plus.

Mon grand-père Stefano d’Andria, était donc italien, ou plus exactement pour employer le langage politique de l’époque, sujet du roi de Sardaigne. La famille devait jouir à Chio d’une certaine aisance. Il faut croire qu’en s’expatriant, elle avait emporté avec elle des capitaux. Mais ce fut à Smyrne, surtout, que les d’Andria prospérèrent. Mon grand-père, d’abord en association avec ses frères Jean et Antoine, ensuite seul, acquit une fortune assez considérable. Son négoce était ce qu’on appelle au Levant la « manufacture », c’est-à-dire l’importation et la revente en gros des tissus. D’autres d’Andria, cousins ou parents de mon grand-père, s’enrichirent dans la fabrication¹ des tapis. Notre nom reste attaché, de nos jours aussi, aux annales et aux fastes de cette industrie.

En 1847, mon grand-père épousa mademoiselle Catherine Adèle de Portu âgée de quinze ans et de seize ans plus jeune que lui.

Entre 1848 et 1869, onze enfants dont huit garçons et trois filles naquirent de ce mariage. Le huitième seulement, Octave, mourut en bas âge.

L’aîné des garçons s’appelait Hercule, un autre Alcide. Sans doute, mes grands-parents ignoraient qu’Alcide n’est qu’un surnom d’Hercule. Un troisième s’appelait Ulysse. Je ne sais d’où venait à mes grands-parents le goût de ces noms mythologiques. Mais il est à observer que, pareillement, dans la famille de mon grand-oncle Antoine, un des fils s’appelait Hector, un autre Pâris.

Mes tantes portaient par contre des noms bourgeois ou romantiques : Marie, Betsy, Edla.

Également romantiques ou bourgeois étaient les noms des autres quatre fils : Pierre, Edmond, Sylvaire, et Paul, qui fut mon père.

À ma naissance, mes trois tantes étaient en vie, mais je n’ai connu que deux oncles : Pierre et Sylvaire.

¹ Le commerce dans d’autres versions.

Alcide était toujours vivant, mais j'ai, jusqu'à une certaine époque, ignoré même qu'il existât. En effet, depuis de nombreuses années, il était fou et vivait enfermé à l'hôpital.

Les Européens aborigènes de confession catholique étaient connus sous le nom générique de « franes ». À cette catégorie, on rattachait les catholiques sujets turcs. Ceux-là étaient, pour la plupart, d'anciens arméniens catholiques qui s'étaient insensiblement ralliés au rite latin. Ils ne prenaient guère au sérieux leur nationalité officielle. Questionnés à ce sujet, ils répondaient : « je suis frane » avec beaucoup de naturel. Leur état civil n'intervenait qu'en rapport avec les autorités. Les italiens ne conservaient de même que de vagues attaches avec leur patrie d'origine. La religion leur tenait aisément lieu de patrie. Elle leur servait de trait d'union et leur prêtait un air de famille **au fond**.

Parallèlement, les protestants, anglais, hollandais ou allemands étaient souvent indistinctement désignés sous le nom d'anglais par le commun.

La dégradation du sentiment national était plus marquée chez les Italiens. Car alors que les Français, les Anglais, les Hollandais étaient plus ou moins en état de migration et de mutation constante, les Italiens, enracinés au Levant depuis des siècles y vivaient comme en leur patrie naturelle. Les Franes et en général les Européens aborigènes formaient une conglomération caractérisée par l'emploi commun de la langue grecque.

Le grec dont ils usaient était le grec populaire tel que l'évolution l'avait transformé et tel qu'il devait un jour, assujéti à quelques règles de grammaire et épuré de certains éléments étrangers, supplanter la langue artificielle et pédante que les puristes avaient essayé d'imposer.

Néanmoins, du temps de mon grand-père, si tous les Européens parlaient grec, rares étaient ceux qui savaient le lire et l'écrire. Les Franes en leur qualité de latins se faisaient enseigner quelquefois l'italien, plus fréquemment le français. Mais l'instruction reçue était le plus souvent primaire. Ils ne possédaient du français que les rudiments. Ils le lisaient péniblement et l'entendaient de même. Leur vocabulaire était pauvre. Ils n'eussent pas adopté le grec puisqu'ils étaient catholiques et qu'entre les deux éléments chrétiens existait l'antagonisme de familles divisées.

Par opposition au grec des schismatiques, ils adoptaient l'italien et le français, plus naturels aux Latins. Mais incapables de s'en servir avec aisance, le grec étant la langue qu'ils pratiquaient, ils tenaient en grec leur correspondance, leurs livres de comptes, mais en employant les caractères latins. De là naquit ce grec connu au Levant sous le nom de franco-chiote, sans doute parce qu'il provenait des Italiens originaires de Chio.

Dans la bourgeoisie franque, les hommes, sans exception, savaient lire et écrire, les femmes souvent pas. La nécessité de l'instruction a reçu de nos jours une sorte de considération dogmatique. Dans le Levant, du temps de ma grand-mère, l'instruction, appliquée à la femme, était un accessoire, un luxe qui faisait figure de superflu. Mon arrière-grand-mère maternelle n'avait pas appris à écrire. Son père préférant lui retrancher le moyen de correspondre avec d'éventuels et **...** amours.

III Le milieu social (1848-1878)

Déjà, à l'époque du mariage de mon grand-père, la population, tout comme en 1901, était répartie par quartiers. Elle se composait de Turcs, de Grecs, de Juifs, d'Arméniens et de 'Francs'. Les Européens étaient en effet désignés sous ce nom générique. Toutefois, il s'appliquait plus particulièrement aux catholiques. Les protestants anglais, hollandais ou allemands étaient plutôt connus sous la désignation 'd'Anglais'. Parmi les Francs figuraient également les catholiques sujets turcs. C'était pour la plupart d'anciens Arméniens catholiques qui s'étaient insensiblement attachés au rite romain. Dans le nombre, il y avait peut-être quelques Européens naturalisés, mais ils étaient rares. Les catholiques turcs, ou latin-rayasi ainsi qu'ils étaient officiellement dénommés, ne prenaient guère au sérieux leur nationalité officielle. A leurs yeux, ils étaient simplement 'francs'. Quand on demandait à l'un d'eux : "de quelle nationalité es-tu ?", ils répondaient avec beaucoup de naturel : "franc".

Les Italiens également ne conservaient que de vagues attaches avec leur patrie d'origine. Avant que d'être Italiens, ils étaient catholiques, ou plutôt la religion leur tenait lieu de patrie, en remplissant les fonctions et en concentrant les besoins. C'est par elle que les catholiques, à quelque nation qu'ils appartenissent, se rejoignaient par des traits communs.

Ils ne reprenaient conscience de leur nationalité particulière que pour goûter, à égalité de sympathies, le charme d'une parenté plus sensible avec leurs co-nationaux en vertu et par la force de cette tradition sentimentale et mystique qui entraîne plus d'intimité et une sorte de coalition entre compatriotes. En somme, un compatriote n'était qu'un catholique plus complètement conforme à soi-même. La dégradation du sentiment national était plus marquée chez les Italiens que chez les autres Européens de Turquie. En effet, alors que les Français, les Anglais, les Hollandais étaient en état de migration et de mutation constantes, les Italiens, acclimatés au Levant depuis des siècles, y vivaient comme en une patrie naturelle. En Italie, ils se seraient sentis étrangers. En sorte que Smyrne était bien leur patrie effective : c'est là qu'ils trouvaient cette atmosphère qui la compose et, en définitive, la constitue : l'aspect familial des gens et des lieux, l'analogie des conceptions et des croyances, le point de l'espace où se dresse le foyer, avec tout ce qu'on lui prête ou qu'il comporte.

Les Italiens et, en général tous les catholiques aborigènes, formaient une conglomération unifiée par l'emploi commun de la langue grecque. Cette particularité était due au fait que, depuis leur exil en Turquie, ils s'étaient trouvés être en relations constantes avec les Grecs. Ceux-ci se trouvaient partout mêlés aux catholiques. Ils étaient leurs voisins de quartier. Les domestiques qui servaient dans leurs familles, les bonnes auxquelles ils confiaient leurs enfants étaient grecs. Les marchands avec lesquels ils étaient constamment en rapport pour les besoins du ménage : le boulanger, le boucher, de même aussi la couturière, la blanchisseuse étaient grecs. Pour le commerce alimentaire, chaque élément pratiquait dans sa propre zone. Mais le 'Franc', étant essentiellement bourgeois, n'exerçait pas les industries populaires. Comme il vivait entouré de Grecs, ceux-ci **cumulaient (?)** dans le quartier. On n'y trouvait pas de marchand turc. Ils ne songeaient d'ailleurs guère à y concurrencer les Grecs : on eut certainement donné la préférence aux chrétiens. Les protestants anglais ou hollandais qui habitaient généralement la campagne parlaient aussi le grec pour les mêmes raisons que les catholiques, avec cette différence que ces derniers ne connaissaient mieux aucune autre langue. Tel était généralement le cas des aborigènes catholiques et particulièrement des Italiens.

Parallèlement, les protestants, anglais, hollandais ou allemands étaient souvent indistinctement désignés sous le nom d'Anglais par le commun.

Le grec parlé par les francs était le grec populaire, tel que le temps l'avait lentement corrompu et tel à peu près qu'il est parlé en Grèce, de nos jours encore, par la populace. Certes les mots en étaient légèrement déformés et des vocables italiens et turcs, peut-être même déjà – plusieurs expressions françaises s'insinuaient dans leur langage en lieu et place des mots grecs correspondants. Il y en avait qui finissaient par avoir cour chez les grecs eux-mêmes.

Cependant, à cause du grec savant enseigné dans les écoles et du contraste qu'il offrait avec celui qu'ils utilisaient, les Francs s'ingéniaient à parler un patois sans beaucoup de rapport avec le grec authentique alors qu'ils employaient la langue vivante telle que l'évolution l'avait transformée et telle qu'elle devait, un jour, assujettie à quelques règles de grammaire et épurée de certains éléments étrangers, supplanter la langue artificielle et pédante que les puristes avaient essayé d'imposer. Toutefois, bien que le grec fut la langue maternelle des étrangers catholiques, ceux-ci ne savaient ni la lire, ni l'écrire. En leur qualité de Latins, ils apprenaient, pour leur servir de langue enseignée, quelquefois l'italien, et le plus souvent le français. Mais la grande majorité ne possédait du français que des rudiments. L'instruction acquise était primaire. Ils éprouvaient des difficultés à le parler, leur vocabulaire était très pauvre. Ils le lisaient assez péniblement et l'entendaient peu à la lecture. Nul d'entre eux, néanmoins, n'aurait songé à étudier le grec aux dépens du français ou de l'italien. Il entraînait en cela une question d'amour-propre racial et religieux. Un catholique ne pouvait se comporter comme un

Grec. Il se fut donné à lui-même l'impression d'agir en renégat. Car, entre ces catholiques fidèles au pape et ces Grecs qui reconnaissaient le patriarche pour souverain et se considéraient par rapport aux catholiques seuls chrétiens parfaits, existait un antagonisme irréductible et la haine agressive des familles divisées.

Les Grecs entre eux appelaient 'chiens de francs' les catholiques. Cet antagonisme, cependant, était sourd. Il se dissimulait derrière des sourires et l'aménité des manières. Grecs et Francs se réservaient ... les quolibets pour quand ils s'étaient tourné le dos. Ils s'épluchaient alors. Chaque parti dénonçait les travers et les ridicules de l'autre. Chaque parti relevait les ridicules de la religion de l'autre, y opposant, par contraste, le bon sens de la sienne. Ils ne s'accordaient que pour ... le Turc ou le Juif, auquel cas ils étaient heureux de sentir entre eux des affinités et de se laisser entendre qu'ils étaient en somme de la même famille. Pourtant, s'ils éprouvaient à l'égard du non baptisé une sorte de répulsion chrétienne, ils étaient plus animés d'hostilité envers eux-mêmes qu'envers les non-chrétiens. C'est que les uns étaient des étrangers et que les autres étaient des rivaux.

Par opposition donc au grec qui était la langue nationale des schismatiques, le français tenait lieu de langue officielle aux Latins. Comme c'était la langue étrangère dont l'influence avait le plus pénétré en Turquie, les catholiques, qu'ils fussent Français ou non, l'adoptaient comme langue enseignée.

Incapables, cependant, à cause de leur instruction généralement précaire, de s'en servir avec aisance, (le grec était leur langue naturelle et la seule qu'ils pratiquaient entre eux), ils prirent l'habitude de tenir leur correspondance privée, leurs livres de comptes, les notes en langue grecque, mais en se servant des caractères latins. Ainsi se forma un grec spécial à l'usage des Latins, connu sous le nom de franco-chiote, sans doute parce que les Italiens originaires de Chio l'utilisaient principalement ou l'avaient utilisé les premiers.

Le franco-chiote avait réussi à devenir une langue autonome, et en vue de permettre aux catholiques de Turquie de suivre les offices et comprendre les exercices de piété, il s'était formé des manuels religieux écrits en grec et imprimés avec des caractères latins. J'en possède moi-même un ou deux exemplaires. Ils sont rédigés en très bonne langue populaire, mais assez malaisés à déchiffrer pour qui ne connaît pas la valeur des voyelles et des consonnes latines dans leur correspondance conventionnelle avec les voyelles et les consonnes grecques. Dans la bourgeoisie franque, les hommes, sans exception, savaient lire et écrire les consonnes grecques².

Dans la bourgeoisie franque, les hommes, sans exception, savaient lire et écrire, ayant tous plus ou moins étudié le français. Mais il n'en était pas de même pour les femmes. La génération qui précéda celle de ma grand-mère comptait beaucoup d'illettrées. On en avait l'exemple dans notre famille. Mon arrière-grand-mère maternelle ne savait ni lire, ni écrire. Son père, paraît-il, en avait décidé ainsi pour que, privée de moyens, elle ne put pas écrire des billets doux aux amoureux. Une pareille complexion mentale paraît à peine croyable. Mais il faut considérer qu'à cette époque et surtout dans le Levant, on n'accordait pas le caractère inévitable, dogmatique et sacramentel qu'elle a acquis de nos jours dans la bourgeoisie et même dans le peuple. Un bourgeois qui, à présent, refuserait l'instruction à sa fille, paraîtrait insensé ou criminel. L'instruction a reçu de nos jours, une sorte de consécration définitive. C'est un dogme. Du temps de ma grand-mère, appliquée à la femme, l'instruction était un accessoire, un luxe qu'il était admissible de s'accorder, mais qui faisait figure de superflu.

Ma grand-mère, néanmoins, apprit à lire et à écrire. Elle n'alla jamais à l'école. Elle reçut à domicile les leçons d'un professeur particulier. Ses études ne furent guère poussées bien avant. Elle parlait le français médiocrement et avait l'élocution pénible. Comme toutes les dames franques de son milieu, elle conversait en grec, n'utilisant le français que contrainte, par exemple en voyage ou en compagnie d'un étranger, quelquefois en présence d'un domestique, lorsqu'elle désirait n'être pas entendue. Plus tard, lorsqu'il lui fallut correspondre avec ses filles, ce fut au franco-chiote qu'elle eut recours. Mon grand-père avait probablement un peu plus de culture enseignée. Cependant, il tenait ses livres en franco-chiote et, plus tard, lorsqu'il écrivit son testament, ce fut en franco-chiote.

Il ne faudrait pas cependant présumer de la catégorie sociale des familles franques comme on pourrait le faire aujourd'hui d'après le niveau moyen de leur instruction. Ma grand-mère, aussi bien d'ailleurs que ma bisaïeule, appartenait à une bonne famille. Encore faudrait-il s'expliquer ici sur la valeur des hiérarchies sociales et leur caractère particulier. La bourgeoisie à laquelle appartenaient mes grands-parents avait beaucoup de traits communs avec le peuple. C'était, à vrai dire, une bourgeoisie rustique. Les conventions ou code international mondain, qui prêtent une sorte de vernis uniforme aux individus relevant d'une même catégorie sociale avaient peu d'emprise sur eux. Leur parler, copié sur celui du peuple, était plein d'expressions populaires et semé d'adages. Les gestes, la tonalité de la voix, bien qu'amendés, étaient sensiblement ceux du peuple. Leur politesse aussi avait quelque chose de populaire. Leur accueil, leurs expansions avaient la rondeur campagnarde.

² L'orthographe en est singulière : le j, par exemple équivaut au ζ et au γ grecs. Les diphtongues dh, th correspondent au δ et au θ. U se prononce 'ou'. Cette orthographe n'est d'ailleurs pas immuable. Elle varie et se simplifie selon les auteurs et les dates. Voici une phrase reproduite ici en caractères grecs et latins. Elle est extraite d'un manuel 'chemin de la croix' écrit, porte le titre, par le père Léonard de Port-Mam et imprimé en 1820 à Constantinople.

Mais ils se distinguaient du peuple par d'autres côtés. Leur délicatesse était mieux assimilée et souvent plus de raffinement se reflétait dans leurs sentiments. Ils étaient ce qu'on appelle des gens de bonne compagnie et ils vivaient chez eux comme de vrais bourgeois. Ils avaient une table bien servie, des domestiques, un intérieur spacieux et confortable. Ils aimaient bien s'habiller, choisissant d'ordinaire les meilleures étoffes et les meilleurs draps, des marchandises durables et solides. Leurs femmes étaient coquettes. Elles adoraient le luxe et éprouvaient beaucoup d'attrait pour les bijoux. Elles portaient de massives chaînes ornées de lourds pendentifs, des bagues surchargées de pierres précieuses.

Leur langage, comparé à celui du peuple, était très réservé. Les jurons, les expressions triviales étaient mal vus et soigneusement évités. Dans la famille de ma grand-mère, une grande réprobation s'étendait sur l'emploi des 'mauvaises paroles' qui étaient les paroles inconvenantes. Ceux qui en faisaient cas étaient traités d'hommes ordinaires, ce qui voulait dire roturiers.

Le mariage faisait de l'épouse une maîtresse dame, lui conférant, aux yeux de l'époux, une dignité qui lui valait de sa part tous les égards et lui donnait droit aux égards des autres.

Les hommes de la génération de mon grand-père étaient sérieux et probes. Ils avaient des propensions à la justice et le souci du devoir. Ils s'appliquaient à ne jamais nuire à leurs semblables, à vivre, autant que possible, en bonne harmonie avec leur prochain. Tels étaient du moins certains des principes qui constituaient leur morale et dans le sens desquels ils exerçaient leur bonne volonté. Ils étaient catholiques à la manière dont on était légitimiste. Ils remplissaient leurs obligations envers l'Église avec la soumission dont ils auraient fait preuve envers le roi de Sardaigne, eussent-ils été aussi loyaux sujets que fidèles chrétiens. C'était par respect des puissances établies et attachement aux traditions.

Leurs femmes, par contre, étaient dévotes avec moins de mysticisme et plus de sens religieux superstitieux. Elles avaient des préférences personnelles à l'égard de tel ou tel saint. Fort assidues aux offices, elles consacraient de longues heures aux oraisons, non seulement à l'église où, à genoux, elles marmonnaient sans trêve, mais chez elles où la prière leur tenait lieu parfois d'occupation. Leur piété se manifestait surtout par un attachement aux pratiques. Les vœux, les jeûnes, les exercices du chapelet, la récitation de certaines prières propitiatoires, la dévotion à certaines images de saints, la foi en la vertu opérante de certaines médailles constituaient principalement leur univers religieux.

Dans cette vaste communion catholique et bourgeoise, toutes les familles, d'un point de vue social, n'occupaient pas le même rang. Il était tenu compte de l'ancienneté, des affiliations, de l'humilité des origines. Telle famille, présentement riche et aisée, n'était pas aussi bien cotée que telle autre, attendu que le père ou le grand-père de l'actuel négociant avait débuté simple boutiquier ou cordonnier dans la rue franque. Un libraire, un pharmacien, un peintre ou même un professeur étaient socialement moins bien considérés qu'un exportateur, même si l'importance de son trafic fut petite. Ne faisaient exception que certaines carrières libérales, comme celles, par exemple, d'avocat ou de médecin.

Dans cette échelle des valeurs sociales, ma famille occupait un des premiers rangs, peut être même le tout premier dans le monde des catholiques, si l'on excepte deux familles d'un patriciat avéré : les Giustiniani du côté des Italiens et du côté des Hollandais, les Hochepeid.

IV Vie urbaine et domestique

Les mœurs de cette bourgeoisie franque étaient patriarcales et austères. L'homme était le chef de la famille et le seigneur souverain de la maison. Le matin, tandis qu'il se rendait au marché, la femme s'occupait des travaux du ménage. Il rentrait en général à midi et repartait. Au coucher du soleil, il fermait son magasin et regagnait sa maison. Dès son arrivée, la maison se ressentait et s'imprégnait du respect de sa personne. Les enfants cessaient de faire du bruit, les femmes qui vivaient sous son toit – épouse, belle-mère, sœur – lui témoignaient toutes sortes d'attentions. L'usage était d'être rentré à la tombée du jour et une sorte de couvre-feu groupait les membres d'une même famille. Lorsqu'ils étaient tous réunis, on fermait les volets de fer, on poussait la barre de fer à la porte d'entrée. Dehors, les rues sans réverbère étaient plongées dans l'obscurité. Les passants attardés qui traversaient la rue en silence (?) tenaient une lanterne à la main.

On dînait d'ordinaire à huit heures, et à dix heures, d'habitude, tout le monde était couché. Le dimanche et les jours fériés venaient rompre la monotonie des jours. Le dimanche particulièrement, Grecs, Arméniens et Francs chômaient (ensemble), ce qui n'arrivait, pour les autres jours fériés, qu'en des occasions exceptionnelles, les Grecs et les Arméniens suivant le calendrier julien. Les dimanche ou jours de fête, les catholiques, hommes et femmes, se rendaient le matin à la messe, dans leur paroisse respective. Les hommes qui s'en absteinaient étaient souvent un sujet de perplexité et de secrète humiliation pour leurs proches. C'était la mauvaise herbe mêlée à la bonne dans le champ patrimonial.

Au retour de l'église, les femmes s'absteinaient de main d'œuvre et particulièrement de la couture, du repassage et autres travaux dont on peut se dispenser. Un plat plus raffiné que celui des jours de la semaine figurait au repas de midi. On profitait de l'après-midi pour faire une promenade, et la plupart des fois, on finissait la journée au café. Smyrne à cette époque ne possédait pas encore la ceinture de ses quais de pierre. Sur leur emplacement actuel, il y avait des cafés bâtis sur pilotis. Ils étaient presque exclusivement fréquentés par des chrétiens, de sorte qu'on s'y retrouvait en confiance dans une atmosphère honnête et intime. Des troupes de variété internationales venaient fréquemment s'y exhiber : des chanteuses italiennes ou françaises, des danseurs excentriques, des pitres, des mimes, et aussi des prestidigitateurs, des ventriloques et des acrobates.

Les divertissements extraordinaires étaient constitués par le spectacle et le bal. Smyrne possédait un petit théâtre garni de loges, où, une ou deux fois l'an, des troupes d'opéra ou de vaudeville venaient distraire les Smyrniotes. Les bals étaient donnés pendant le carnaval au 'Casino' qui, à proprement parler, était un club fondé par les Européens du pays. Le théâtre et surtout le bal offraient aux dames franques l'occasion d'arborer des toilettes, de faire assaut de luxe et de bijoux.

Le Casino contenait de vastes salles de danse, richement décorées, qu'éclairaient de grands lustres à bougies. Une ou deux fois l'an, elles rassemblaient une foule étincelante où les habits noirs et les gilets blancs des hommes se mêlaient aux épaules nues et aux robes de bal multicolores. La présence de ma grand-mère y faisait, paraît-il, sensation. D'après l'idée approximative que j'ai pu m'en faire par ouï dire, elle était brune, petite de taille mais gracieuse de port, et bien proportionnée. Ce qui plaisait le plus en elle était, semble-t-il, l'excessive et séduisante douceur de ses traits. Les portraits, cependant, ne rendaient guère cette espèce de charme. Ils accusaient un visage régulier et grave que j'avais pris, étant enfant, pour celui d'un homme.

Le bal, dans une société sévère, était comme une vision de rêve un instant entrevue. En sortant de là, on retombait dans la réalité. Les rues en ville étaient mal pavées, petites et sombres. Avant les incendies de 1841 et 1845 qui avaient détruit plusieurs quartiers, elles l'étaient encore davantage. Ma grand-mère, qui avait neuf ans en 1841, se souvenait fort bien de cette ancienne ville où certaines rues étaient si étroites que, d'une fenêtre faisant face à une autre, on pouvait se passer des objets. La reconstruction des quartiers incendiés n'y avait pas introduit beaucoup plus de confort urbain.

Il n'existait pas de fiacres de louage. À peine connaissait-on une ou deux voitures de maître. Leur passage était un événement : Dès que le fracas de leurs roues, mêlé au pas rythmé des chevaux, résonnait sur les dalles, on courait se poster aux fenêtres pour les voir passer. En ville, toutes les têtes se tournaient à leur passage. Les épouses des consuls utilisaient des chaises à porteurs et se faisaient conduire au bal précédées par des valets portant flambeau. Mais les dames aux habitudes modestes, comme ma grand-mère, allaient au bal et s'en retournaient à pied. Ce n'est pas que les moyens de mon grand-père l'eussent empêché d'avoir sa voiture, mais il n'y songeait pas et aurait trouvé une telle formule de sa part excessive de luxe. Il eut, à juste titre, redouté qu'on ne la jugeât disproportionnée à sa personne, prétentieuse et même risible. Dans le milieu de mon grand-père, un consul, et en général tout étranger occupant une charge officielle faisait l'effet d'appartenir à des sphères supérieures et sans rapport avec eux. On le considérait comme d'une essence différente et d'une anthropologie distincte.

Néanmoins, mon grand-père, qui n'aurait jamais songé à s'acheter une voiture, n'aurait pas refusé à ma grand-mère des plaisirs plus coûteux, mais plus conformes aux habitudes du milieu qui était le sien.

L'argent lui était abondamment dispensé. Il lui est arrivé d'avoir dans son tiroir une provision de huit cents napoléons économisés sans privations sur l'excédent de l'argent du ménage.

Mon grand-père et elle firent plusieurs voyages en Italie, en France et en Angleterre. Ils visitèrent la Rome des pontifes sous le règne de Pie IX. Dans le Paris de Napoléon III, ma grand-mère consulta Nousseau. Elle courut aux spectacles : elle conservait un souvenir ébloui des ballets de l'Opéra. En Angleterre, mon grand-père voyageait surtout pour affaires. Il visitait Manchester, cité manufacturière où sans doute il s'approvisionnait. Cependant, il ne manquait jamais de s'arrêter à Londres. Ce qui y frappa le plus ma grand-mère fut le musée Tussaud.

Les affaires se traitaient alors dans une ambiance et des conditions dont ne sauraient donner une idée l'ambiance et les méthodes d'aujourd'hui. Un négociant qui recevait une commande avait plusieurs mois devant lui pour l'exécuter. Tous les trois mois à peu près, des navires à destination de Livourne, de Marseille, d'Amsterdam ou de Londres, venaient mouiller dans le port. L'arrivée d'un vaisseau était un événement considérable. Lorsqu'un navire était signalé, les commerçants et les badauds s'assemblaient sur le rivage et, le jour du départ, on le suivait des yeux jusqu'au moment où, au loin devenu un point imperceptible, il se fondait dans l'horizon. Les navires séjournaient entre deux ou trois mois dans le port. Sa marchandise expédiée, le négociant avait trois mois devant lui pour payer ou s'occuper du prochain chargement. Les transactions s'effectuaient dans une atmosphère relativement paisible. L'exportateur qui venait d'effectuer son chargement quittait pour sa maison de campagne, n'ayant plus rien à faire en ville pour un certain nombre de semaines. Certes, il avait des soucis : le sort de sa marchandise, l'impossibilité d'en avoir des nouvelles le préoccupaient.

Sans doute est-ce à des préoccupations de la sorte que se rapporte cette locution proverbiale grecque : 'songer à ses vaisseaux' qui est courante dans le pays employée dans le sens d'être préoccupé. Lorsque étant enfant, mes parents me trouvaient rêvant dans le vague, ils me demandaient si c'était à mes vaisseaux que je songeais. Il était admis qu'à mon âge, je ne pouvais avoir de soucis, d'autant plus qu'en l'occurrence, on n'en concevait que d'une seule sorte, les soucis matériels.

La vie à Smyrne avait cependant ses agréments spécifiques et ses mauvais côtés. Les tremblements de terre étaient fréquents. Des incendies ravageaient souvent des rues et parfois des quartiers entiers. La sécurité dans les villages et même aux environs immédiats de la ville était constamment menacée par les brigands. Le choléra et la peste, à des époques et avec des intensités variées, décimaient alternativement ou conjointement la population. Ceux qui en avaient les moyens désertaient alors la ville et se réfugiaient dans les îles ou à la campagne. La promiscuité des agglomérations pauvres qui abritaient plusieurs familles à la fois et l'existence de rues dépourvues d'égout facilitaient la contagion. De nombreuses constructions de bois, tassées les unes contre les autres, offraient des terrains propices aux incendies. Ceux de 1841 et 1845 eurent pour avantage final d'assainir la ville en entraînant l'élargissement des rues, la construction d'égout et de nombreuses maisons en pierre, et s'il y eut encore des incendies et des épidémies, du moins se firent-ils moins violents et plus rares.

De cette Smyrne d'un autre temps et d'un autre monde, un seul trait avait survécu jusque dans les premières années du vingtième siècle et semblait détaché des récits d'autrefois. C'était les brigands. Celui qui occupait les imaginations à l'époque de ma naissance et dont j'ai si souvent entendu parler était le modèle exact de capitain³ Andreas et autres seigneurs qui alimentaient les récits du temps de ma grand-mère. Il s'appelait Tchackidji Ali. Ce n'était pas un vulgaire et sanglant détrousseur de route. C'était un chef intrépide en révolte ouverte contre l'autorité et les lois, un chef de bande d'une inégalable bravoure, qui vivait sur les montagnes entouré d'acolytes d'une fidélité aveugle et d'une vaillance éprouvée. Il accomplissait ses exploits dans les villages ou sur les routes, s'attaquant toujours au riche ou à l'autorité, représentée à ses yeux par les gendarmes. Parfois, avec ses acolytes, il opérait une descente dans un village, s'emparait d'un notable, gros fermier ou riche propriétaire, l'emportait sur les montagnes, dans sa tanière, et exigeait une rançon. Un émissaire était chargé d'aller négocier le rachat de l'otage. Durant ce temps, celui-ci était traité par les brigands avec les égards dus à un hôte de marque. Il était logé le mieux possible et nourri de mets délicats. Mais si la rançon était refusée, si l'émissaire était fait prisonnier, l'otage était impitoyablement mis à mort. Dans le cas contraire et moyennant paiement de la somme réclamée, il était relâché au jour, à l'heure et dans les conditions convenus, car Tchackidji Ali tenait à honneur d'exécuter scrupuleusement ses engagements. Pas une fois, il ne manqua de parole. C'était un brigand chevalier.

L'autorité avait à compter avec des hommes de cette trempe. Elle leur proposa souvent la paix avec des garanties pour leur personne et pour leurs biens, offrant pour les chefs, par-dessus le marché, des distinctions et des titres. Il y en eut qui, alléchés, se laissèrent convaincre. Mais l'inactivité leur pesait. Souvent, au bout d'un certain

³ Capitant, c'est-à-dire capitaine, chef

temps, ils reprenaient leur fusil et s'échappaient dans la montagne. Lutter, combattre était pour eux un besoin. Le brigandage qui, au début, leur servait de moyen, n'était plus à la longue qu'un prétexte. Ce qui les intéressait le plus, c'était le plaisir de vaincre et celui de se venger. Lorsqu'un gendarme qui les avait poursuivis, un paysan qui les avait dénoncés, leur tombaient sous la main, ils leur tranchaient la tête. Puis ils allaient la suspendre aux branches d'un arbre sur la place ou aux environs d'un village, afin que ce sanglant trophée servit d'avertissement et d'exemple à leurs ennemis.

Mais il leur arrivait aussi bien de se montrer bienfaisants et pitoyables. Parfois, au crépuscule, capitain Andreas entraînait dans un village suivi de ses acolytes et demandait l'hospitalité aux paysans. Assis au milieu d'eux sur la place, il s'enquêrait de leur récolte et de leurs affaires. Tel qui lui exposait ses embarras d'argent recevait une bourse remplie de pièces d'or. Tel autre, qui l'avait hébergé la nuit, obtenait un pistolet orfèvré ou tout autre cadeau précieux. Il protégeait les veuves, dotait les orphelins, secourait les besogneux. Ce qui ne l'empêchait pas, quelques jours plus tard, de faire une descente dans un village récalcitrant et de s'en aller après avoir égorgé les habitants et mis le feu aux récoltes.

À Smyrne, le récit de ses exploits alimentait les veillées de l'hiver et les histoires que les vieux racontaient aux jeunes gens dans les cafés. Comme il défrayait la chronique depuis de nombreuses années, et que la plupart de ceux qui parlaient de lui ne l'avaient jamais vu, qu'on le savait cependant toujours vivant et qu'on apprenait, de temps en temps, quelque nouvel exploit qu'il venait d'ajouter à la série des autres, il était devenu un personnage de légende à la fois réel et fantastique, le héros fabuleux d'une épopée régionale que lui composait à son insu le consensus inconscient et complice de l'imagination populaire.

Ses continuateurs, en le prenant pour modèle, instituèrent le code de vertu des brigands. Ils fondèrent ainsi une chevalerie en vertu de laquelle leur fut permis de considérer tel acte comme noble et conforme à l'honneur, tel autre comme indigne et méprisable. Cela leur procura l'avantage de pouvoir s'estimer ou se justifier au milieu de leur genre d'entreprise. Car ne peut vivre sans morale qui veut.

V Les Héritiers

Mon grand-père mourut en 1878.

« Je déclare, disait-il dans son testament, mourir comme j'ai vécu, dans la religion catholique et apostolique, et je remets mon âme à Dieu, en demandant pardon à tous ceux que j'ai pu offenser, volontairement ou involontairement, »

Ce texte solennel était sans doute emprunté à des formules testamentaires courantes. Il laissait sa fortune, à parts égales, à sa femme et à ses dix enfants. Il stipulait toutefois qu'il désirait que, du vivant de sa femme, aucune propriété immobilière ne fut liquidée et qu'elle continuât à en encaisser les revenus, subvenant, elle-même, aux frais de toute la famille. Les titres de propriété des bâtisses étaient d'ailleurs à son nom, mais mon grand-père prenait soin de signaler qu'en dépit de cette particularité cadastrale, elles lui appartenaient en propre.

Son testament finissait par des exhortations et des recommandations solennelles : « Je recommande à mon épouse fidèle de toujours prendre soin de nos enfants, ainsi qu'elle l'a fait de mon vivant et d'avoir toujours recours aux conseils de mon frère, Antoine d'Andria, et à mes enfants, en ma qualité de père, de respecter et d'aimer leur mère tant qu'elle vivra, parce que, tant qu'ils agiront ainsi, ils auront ma bénédiction, l'aide et la protection de Dieu. Ceci est ma volonté dernière et mon testament que j'ai, en pleine possession de mes moyens, écrit de ma propre main ».

Mais sur les dix enfants que laissait en mourant mon grand-père, cinq étaient de grands fils dont l'âge variait entre vingt-cinq et trente ans. Ils lui en imposèrent et elle se laissa mener par eux. J'ai entendu dire qu'elle avait mal été conseillée par son beau-frère Antoine. De bons conseils, en tout cas, n'auraient peut-être servi à rien, ce qui arriva est plutôt imputable à l'humeur agitée des fils, au caractère naturellement involontaire de ma grand-mère, et, plus encore, à son extrême faiblesse maternelle. Mes oncles, à des degrés et des égards divers, étaient ce que des personnes pondérées appellent des têtes chaudes et des esprits exaltés. Ils se lancèrent dans des combinaisons d'affaires qui tournèrent mal et engloutirent beaucoup d'argent. En outre, ils étaient gaspilleurs et ne résistaient pas à leur plaisir. Finalement, quand ils eurent sérieusement entamé le fonds commun, chacun d'eux réclama son indépendance et sa part. On dut liquider une grande partie des propriétés pour rendre le partage possible. Depuis, les malheurs devinrent des désastres et continuèrent en série.

L'aîné de mes oncles, Hercule, s'associa avec un individu qui, paraît-il, 'le roula' et lui fit perdre toute sa fortune. Désespéré et se considérant perdu, il se rendit au domicile de son associé avec l'intention, dit-on, de le tuer et de se tuer ensuite. Ne l'ayant pas trouvé, il se tua d'un coup de revolver. Ce jour-là, ma mère qui avait neuf ans et était en train de jouer avec les enfants dans la cour de l'école, entendit tout à coup une détonation. Elle apprit dans la soirée qu'un d'Andria s'était suicidé devant la maison attenante à l'école.

Mon oncle Ulysse était le type du garçon joyeux et bon vivant, prodigue, insoucieux, volage et boute-en-train des parties folles : Don César de Bazan avant la ruine :

« Tous les soirs, danse et fête au vivier (?) d'Apollo,
Et cent musiciens faisant rage sur l'eau
A tous moments galas, masques, concerts, fredaines... »

Il était beau garçon, mais un peu bègue, ce qui contribuait à le rendre amusant. Il jouissait d'une grande popularité. Il était la providence des cochers, et aussi des musiciens dont, souvent, il allait traînant une bande à sa suite. Le soir, déambulant avec eux dans la rue, il s'arrêtait sous des fenêtres pour faire la sérénade tantôt à l'une, tantôt à l'autre au gré de sa fantaisie et de son humeur souvent changeante.

Il avait des amis dans toutes les couches sociales. Un jour il invita en bloc à un banquet tous les habitants du quartier populaire grec de Sainte Catherine. Il fit dresser en pleine rue une table qui en occupa toute la longueur et autour de laquelle vinrent s'installer les convives. Il aimait les filles du peuple. C'est visiblement à leur intention qu'il avait organisé cette parade.

De nombreuses anecdotes circulaient sur son compte. Une de ses aventures demeure célèbre et se raconte encore à Smyrne. Il paraît qu'en rentrant une nuit, il fut appréhendé dans la rue par des aigrefins (sic) qui, après lui avoir enlevé son argent, sa montre et son revolver, lui demandèrent pour quelle raison il portait sur lui une arme. À quoi Ulysse répondit que c'était pour s'en servir en cas de besoin, à quoi les bandits répliquèrent judicieusement qu'il n'aurait pu trouver une occasion meilleure.

Il mourut des suites d'une pneumonie. Comme, peu de jours avant sa mort, son médecin lui conseillait de mettre de l'ordre à ses affaires, assurant non point qu'il fut dangereusement atteint, mais par prudence humaine. Ulysse promena sur le docteur un regard noyé d'une inexprimable détresse et bégaya : « Docteur, je crois que je suis

dans la merde ». Les funérailles eurent lieu au milieu d'un si grand concours d'assistance que, tandis que la tête du cortège pénétrait dans l'église, de la maison distante d'environ quatre cents mètres, il y avait encore du monde qui sortait.

Oncle Alcide, bien que vivant plusieurs années après ma naissance, je ne le vis jamais. Lui aussi fit de mauvaises affaires et dilapida son héritage. De plus, il avait souffert d'une typhoïde qui avait, paraît-il, atteint son cerveau. Quoiqu'il en soit, il fut, à partir d'une certaine époque, en proie à une perpétuelle mélancolie. Il demeurait sans parler des heures entières, assis immobile dans un coin. Ce fut par ces signes précurseurs que débuta sa folie et que sa raison graduellement s'altéra. Sa taciturnité (sic), son excessive tristesse s'accrurent et prirent les formes d'une véritable maladie mentale. Son intelligence devenait trouble, partiellement désagrégée. On avisa au moyen d'en épargner le spectacle à ma grand-mère. Les médecins qui l'examinaient arrivèrent à la conclusion qu'il ne passerait pas plus de deux ans. Il existait à Smyrne un hôpital, fondé et entretenu par les catholiques : l'hôpital Saint Antoine. On y interna Alcide, moyennant une somme forfaitaire que ma famille versa, contre laquelle l'administration entreprit de l'entretenir à vie et de lui réserver un régime privilégié.

Dans les premiers temps qui suivirent son internement, ma grand-mère allait souvent le voir. Mais s'étant aperçue qu'il ne la reconnaissait plus, elle coupa court aux visites, chargea des tiers de lui faire parvenir régulièrement des cigarettes et des friandises, et ayant déclaré qu'elle ne voulait plus le revoir, ni en entendre parler, à moins qu'il n'arrive à guérir, elle tint parole, et pas une fois depuis ne demanda à le revoir, mais s'enquêrait de ses nouvelles.

Quant à mon oncle Edmond, ce fut une autre histoire. Edmond était le phénix de la famille et l'enfant prodige de la couvée. Il voulait se faire médecin. On l'envoya faire ses études à Paris. J'ai en mains ses diplômes. Il était bachelier es lettres et es sciences. On conservait chez ma grand-mère comme un document glorieux deux petites lignes que lui avait adressées Léon Gambetta sur sa carte de visite. C'était pour s'excuser de n'avoir pu lui procurer une invitation.

Mon oncle Edmond fit la vie à Paris et gaspilla son patrimoine 'avec les femmes'. Du moins est-ce ainsi que la tradition de la famille racontait l'histoire de l'oncle Edmond. Il est en tout cas certain qu'ayant dilapidé sa part d'héritage, il dut avoir recours pour achever ses études à l'assistance des siens. Trois mille livres turques lui furent avancées sur la part des trois cadets. Il devait rembourser ce montant à son retour à Smyrne sur le revenu de ses honoraires.

Devenu docteur en médecine, il quitta Paris et revint à Smyrne pour exercer. En peu de temps, il acquit une grande renommée et la réputation d'être le meilleur médecin de la ville. Il aurait sans doute réussi à rembourser l'argent qu'on lui avait prêté. Mais il avait, assure-t-on, rapporté de la vie dépravée qu'il avait menée à Paris des maladies 'dont il était pourri'. Six mois à peine après son retour, il fut atteint d'un point de côté qui entraîna aussitôt des complications plus graves. Il eut immédiatement conscience de son état. Le premier janvier, il reçut, alité, les vœux de ma grand-mère, lui parla avec douceur et lui donna des conseils comme un homme qui prend de suprêmes dispositions. Il mourut quelques jours plus tard. La consternation que cette mort produisit sur la famille qui fondait sur ce garçon tant d'espérance filtrait toujours à travers le récit qu'on m'en faisait trente ans après.

VI Ma famille maternelle

Mon grand-père maternel, Polycarpe Sergio était originaire d'Angora. Malgré la désinence italienne de son nom, il n'était pas Italien, ni originaire d'Italie. Turc de nationalité et catholique de confession, mon grand-père selon toute vraisemblance descendait d'une de ces familles arméniennes qui s'étaient insensiblement ralliées au rite latin. À Angora, en effet, les Arméniens catholiques étaient nombreux. En 1890, le vilayet d'Angora comptait sur 118 000 chrétiens 94 000 Arméniens, dont 9000 Arméniens catholiques étaient venus de la Perse, du Kurdistan et du Caucase⁴ aux XV^e et XVI^e siècles. Sergio pourrait être la corruption de Serjapan, qui signifie fils de Serge (Serge ou Sersso étant un prénom fort porté chez les Arméniens, et cela expliquerait pleinement la nationalité turque de mon grand-père). Il est du reste à relever que ses parents l'envoyèrent faire ses études chez les Mékhitaristes de Venise, et en l'occurrence, le choix en Europe d'une école arménienne catholique est à lui seul révélateur.

Les traces d'une origine arménienne pouvaient se retrouver jusque dans les traits physiques de ses filles. Une de mes tantes, surtout, a acquis en vieillissant un de ces visages protubérants à peau grasse accentué de bajoues que j'ai connus à d'authentiques douairières arméniennes. Je ne donne pas ces particularités comme des arguments concluants, je les signale comme des indices concordants.

Mon grand-père entra au service d'une importante maison de commerce, la firme C. Whittall & C^o alors en pleine prospérité. Il était préposé principalement aux achats d'huile dans l'intérieur du pays. On lui servait de bons appointements, car il connaissait bien son article et, en outre, comme les Whittall traitaient généreusement leur personnel, il recevait souvent des gratifications. Mon grand-père aimait bien vivre et vivait en effet largement mais, comme il était en même temps mesuré et raisonnable, il réalisa des économies. Il avait épousé Dominie Braggiotti, demoiselle italienne d'une famille qui, dans le cercle des Européens aborigènes, occupait un rang équivalent à la petite bourgeoisie. Pour mieux préciser sa nuance sociale, je dirai qu'elle appartenait à cette catégorie de femmes qui, bien que nées à une époque où l'on recevait déjà quelques rudiments de langue enseignée en avait reçu si peu qu'elle ne parlait pas du tout le français. J'ai même cru qu'elle ne savait ni lire, ni écrire. Je me souviens de la stupeur heureuse avec laquelle je la vis tracer au crayon le mot 'tomate' sur son carnet de ménage. C'était une personne équilibrée, le type même de la femme de bon sens, telle que la conçoit l'opinion commune, et elle resta pareille à elle toute sa vie.

Mon grand-père mourut le 24 janvier 1893 à Naudade (?) petite localité de l'intérieur où il se trouvait en mission. Il se proposait de rentrer à Smyrne pour passer en famille le 26 janvier, jour de la saint Polycarpe, qui était celui de sa fête onomastique lorsqu'il mourut subitement frappé d'apoplexie. Le 25 janvier, veille de sa fête, on rapporta son corps chez lui. Mon grand-père était attendu ce jour-là. Ses filles avaient passé leur journée à essayer les nouvelles robes qu'elles se proposaient d'inaugurer le lendemain.

A en juger d'après la réputation qu'il a laissée dans sa famille, mon grand-père était bon époux, bon père, brave homme, riche de ces qualités que les hommes acquièrent après leur mort. C'était, en somme, un bourgeois d'une extraction obscure par rapport à celle de mon grand-père paternel, ayant probablement de moins que lui l'autorité morale et la prestance que la considération et la fortune confèrent à la personnalité, mais il était d'un type social à peu près similaire. Pourtant il était plus instruit. Ma mère en mettant un jour de l'ordre dans ses tiroirs retrouva et me montra un carnet lui ayant appartenu et où se trouvait le brouillon ou le projet d'une lettre qu'il destinait à ses patrons. Je m'apercevais que mon grand-père possédait une écriture formée et non une écriture écolière, je ressentis de la surprise, mais en même temps une grande fierté. C'était à peu près comme si, ayant de tout temps tenu mon grand-père pour un ouvrier tourneur, je venais subitement de découvrir qu'il avait été fabricant et négociant en cuivre. Ses phrases, je crois, étaient d'ailleurs correctes. Mais à mesure que ma mère lisait, je tremblais de les voir se détraquer. J'osais à peine regarder le t(exte) de peur de n'y découvrir des fautes d'orthographe, bien que je fusse loin d'en être moi-même exempté. Je redoutais une déception à peu près à l'égal d'une catastrophe, rien ne m'aurait en ce moment-là coûté davantage que de voir se renverser l'idole que je venais d'ériger.

Le fait est que comme la plupart des femmes de la génération de mon grand-père conna(issaient) à peine le français et que, par contre, les dames de la génération de ma mère le possédaient toutes, j'avais fini par établir mentalement et subconsciemment (sic) une règle générale, aux termes de laquelle les premières devaient toutes l'ignorer et les secondes toutes le connaître. Or, cette même impression, je l'étendais aux hommes, avec des correctifs, sans doute connaissaient-ils le français, mais un français si incorrect qu'on ne saurait les entendre s'exprimer sans rougir. C'est que le mariage se présentait à ma conscience d'enfant (plus) comme une alliance fortuite entre individus isolés que comme une conjonction matérielle et préétablie d'individus d'une même essence.

⁴ M. Cuinet (?) : la Turquie d'Asie, Tome I, Paris 1890, Ernest Leroux éditeur.

Le bon souvenir qu'il avait laissé dans la famille était – de toute manière en partie – déterminé par le bien-être qu'il lui avait dispensé. Dans l'ancienne bienséance au Levant, le mari qui se montrait large en ménage acquérait plus facilement le renom d'un époux modèle. Comme mon grand-père était grand gourmet, le caviar, la boutargue et, en général, tous les mets délicats figuraient souvent à sa table. Son cellier regorgeait de provisions. Cette abondance alimentaire était considérée comme l'adjuvant indispensable d'un ménage heureux. Ce matérialisme propre à l'Orient avait, dans une certaine mesure, gagné la société chrétienne, mais il était beaucoup plus tranché dans ma famille maternelle et aussi, vraisemblablement, dans quelques autres familles d'origine orientale, et où l'on prisait, comme dans la mienne, avec une sensualité particulière et nettement caractérisée, tout ce qui rehausse la richesse de la vie.

Mes grands-parents avaient eu deux garçons, qui moururent en bas âge, et quatre filles. Comme la plupart des bourgeois orientaux, mon grand-père éleva ses filles dans une extrême sévérité. Elles devaient être rentrées chez elles au coucher du soleil. L'usage voulait qu'il fut déplacé pour une jeune fille convenable, de circuler dans la rue après le soleil couché. Il ne leur était pas non plus permis de causer avec des jeunes gens sur le pas de la porte. Mais on leur accordait par contre de donner des réceptions et de grouper des amis. Ceux-ci devaient faire preuve envers elles d'une grande réserve et peser leur moindre propos. Un jeune homme s'étant un jour permis de passer la main sur les longs cheveux de ma mère, mon grand-père s'en étant aperçu devint furieux. Il n'était pas loin de considérer pareil acte comme un attentat à la pureté de sa fille. On l'apaisa, mais il fit savoir au délinquant de bien se garder de recommencer.

À sa mort, ma grand-mère introduisit dans le ménage un régime minutieux d'économie et réduisit au strict nécessaire le train de la maison. Même, elle retira du pensionnat la plus jeune de mes tantes dont l'éducation était encore incomplète. Mon grand-père, en mourant, lui avait laissé un capital d'environ deux mille livres. Ma grand-mère en fit divers placements et s'arrangea pour vivre de son seul et modique revenu. Deux de ses filles travaillèrent à des ouvrages de broderie qu'elles revendaient pour subvenir à leurs dépenses de toilette et à leur argent de poche. Leur maison, nonobstant, était gaie et bien fréquentée. Elles avaient une coterie de jeunes filles très liées entre elles qui recevaient chez elles à tour de rôle. Elles réunissaient des jeunes gens de bonne famille. Mon père fut introduit dans leur groupe par des amis. C'est ainsi qu'il connut ma mère et devint un des familiers de la maison. On lui faisait bon accueil, car il était par sa situation de famille, sinon encore par sa position personnelle, un bon parti.

Ses rapports avec ma mère ne rencontrèrent pas la même sympathie dans l'autre famille. L'éventualité d'une pareille union y fit l'impression d'une mésalliance. On jugea que ma mère, de par sa famille, n'était pas du même rang. Peut-être furent-ils aussi simplement fâchés de voir mon père aspirer au mariage, raison qui fortifie souvent toutes les autres et aide à les découvrir.

Entre-temps, un événement important intervint. Mon père obtint une place bien mieux rétribuée chez Georges Marcopoli, considérable négociant en huile et raisins secs, dont le fils Ignace venait d'épouser Hortense, sa cousine germaine, fille de l'oncle Jean. Sa situation se trouvant améliorée, mon père, passant outre aux résistances de sa famille, se fiança. En ce temps-là, dans le milieu bourgeois et prudent de ma grand-mère, les fiancés n'étaient jamais laissés seuls. À la maison, quand mon père venait faire sa cour, un membre de la famille, occupé à quelque ouvrage, se tenait sans paraître faire attention, sentinelle vigilante, dans un coin écarté de la pièce. Les amoureux, assis côte à côte sur le canapé, n'avaient que la liberté de chuchoter entre eux. En ville, ils ne sortaient que chaperonnés. Cette tactique se prolongeait jusqu'au jour du mariage.

Celui de mes parents eut lieu en juillet 1899. Le soir des noces, ma grand-mère paternelle, restée jusqu'au bout réfractaire à cette union, se rendit à l'église assister à la cérémonie et celle-ci terminée, rentra chez elle. Ce fut le premier pas vers la réconciliation qui ne tarda pas à s'opérer.

Mon père et ma mère firent leur lune de miel à Cordelio, village situé en face de la ville sur la rive opposée. Puis, après avoir habité quelque temps la campagne avec les parents de ma mère, s'en vinrent, toujours en famille, s'installer au quartier Hadji Stan..., habité en majeure partie par des catholiques, dans une maison sise rue Pharaon où je naquis.

Livre II enfance

I Ma naissance

Je suis né le mercredi 20 mars 1901.

Ma mère m'enfanta au prix de grandes souffrances, après un accouchement laborieux. A mesure que sa position s'aggravait, on faisait appel à de nouveaux médecins. Si bien qu'au moment où je naquis, à 7 heures et demie du matin, il y en avait cinq à son chevet.

On me déposa, sans s'occuper davantage de moi, sur un canapé, chacun déclarant qu'il fallait avant tout s'empresse de secourir et de sauver la mère.

On avait dû faire intervenir les forceps. J'étais lamentable: mon oreille fendue saignait. Frappé d'une paralysie faciale, je pleurais et grimaçais d'un seul côté du visage, tandis que, de l'autre, mes traits demeuraient fixes et mon œil toujours ouvert. J'avais le crâne défoncé si profondément que le poing d'un enfant aurait pu tenir dans la cavité. Mon père exprima la crainte que mon esprit n'en fut plus tard affecté. Les diverses infirmités disparurent une à une et rien n'en restait visible quand j'atteignis un an.

II Premiers contacts avec le monde extérieur, premiers états de conscience

A compter de ma naissance jusqu'en 1908, ma famille occupa trois différentes maisons. Je ne puis localiser avec certitude que des aspects et des événements se rapportant à la dernière. Des visages de domestiques confus et presque indistincts, des visions instables et grises d'intérieur, un couloir obscur où je me vois engagé et où je distingue par terre des amphores, surtout une sortie en compagnie de ma grand-mère paternelle dont le souvenir demeure précis, tous ces détails s'ils ne sont pas transposés ou imaginaires, pourraient remonter à ma troisième année. Voici maintenant une scène qui se passe dans le vestibule de la troisième maison, en présence d'une ou deux dames et de la bonne. Ces dames lui font me demander mon âge. Je récite automatiquement :

– deux ans et deux mois.

– Deux ans et deux mois ! s'empresse de démentir la bonne. Un gaillard de cinq ans !

– Tiens, j'ai donc cinq ans, me dis-je intéressé d'apprendre mon âge.

Mais je suis en même temps déçu. Car si j'ai déclaré avoir deux ans et deux mois, ce n'est pas que j'en sache quelque chose, mais parce que, en grec, les mots deux ans et deux mois rythment et riment entre eux et que leur son flatte et amuse mon oreille. On aura employé cette formule à mon propos ou à celui d'un autre enfant et je l'ai retenue indépendamment de son sens exact, mais à cause de sa musique.

Ainsi donc, l'enfance de l'homme recommence celle du monde, ou plutôt, l'enfance du monde se reproduit en lui.

Les mots rythmés ou rimés, aussi bien que les enfants, attirent les peuplades primitives. Les proverbes populaires expriment leur part de sagesse à l'aide de formules rythmées ou rimées. Et la danse, le chant, la littérature, à leur début, sont nés des fascinations de la mesure et du son.

Je ne sais parler que le grec et tout le monde me parle grec à la maison.

Le français est la langue relevée que parlent mes parents, que ne parlent pas les bonnes, et que les enfants inférieurs et ignorants comme elles ne connaissent pas.

Et voici, à présent, les membres de ma famille, personnages familiers qui habitent avec moi et qui ont des titres : papa, maman, grand'maman, tantes. Leur importance et les droits qu'ils ont sur moi s'ordonnent selon une hiérarchie définie. En premier lieu vient mon père : de grandes moustaches, m'embrasse bien fort en me piquant, mais ne reste presque jamais à causer avec moi. Il trône au-dessus de tout le monde à la maison. La personne qui l'approche le plus délibérément, c'est ma mère. Il m'en impose. Il est mon père à la façon d'un patron pour le commis. Il n'est pas dur envers moi, mais je le sais sévère. Sa présence me glace un peu comme celle d'un étranger. Il contrarie mes caprices. Je garde de lui le souvenir d'un homme qui, en ce temps-là, me fait surtout des réprimandes.

Et voici ma mère : elle ne m'en impose pas autant que papa ; elle s'occupe de moi plus souvent que lui.

Cependant, je ne suis pas suffisamment à l'aise avec elle. Elle occupe un rang élevé encore dans la hiérarchie. Mais déjà, je me sens plus libre d'allure avec ma grand-mère, qui a moins d'autorité sur moi, qui me protège à

l'occasion et me console quand ils grondent : c'est une bonne personne courtaude, largement bâtie, aux cheveux poivre et sel, avec laquelle je me sens en confiance.

Il y a enfin mes tantes, avec lesquelles je me sens tout à fait à l'aise. Elles sont trois : tante Esther, l'aînée, tante Marie et tante Léontine. Je préfère cette dernière parce qu'elle est très gentille et aussi la plus jeune, et qu'auprès d'elle, je suis moins sensible à l'inégalité de mon statut d'enfant subordonné aux grandes personnes.

Et voici la maison : à l'entrée, un vaste vestibule, fermé au fond par une porte vitrée. La salle à manger se trouve en entrant à gauche. Le salon de réception, d'ordinaire fermé et "réservé aux visites" est à droite. À côté du salon de réception, il y a le "petit salon". C'est une pièce qui sert également de salon à manger. Elle est moins spacieuse, moins bien meublée que la première et obscure. Mon père, ma mère et moi prenons nos repas dans la première. Ma grand-mère et mes tantes prennent les leurs dans la seconde. Lorsque nous avons du monde à dîner et les jours de fête, ma grand-mère et mes tantes prennent place avec nous à table dans la grande salle à manger.

Du fait que ma grand-mère et mes tantes mangent d'ordinaire à part, je tire l'impression, un peu mortifiante, qu'elles occupent, par rapport à nous un rang subalterne. Mais elles font nettement partie des maîtres, quoi qu'elles soient quand même des maîtres inférieurs à papa et à maman.

Derrière la porte vitrée du fond, il y a une cour, la cuisine où se concentrent les bonnes, et de vagues corps de bâtisse où je ne pénètre jamais. Derrière la grande salle à manger, se trouve la **desserte**, pièce longue, étroite et obscure. À côté l'escalier qui conduit au premier étage.

Le premier étage de notre maison comprend un long et large corridor bordé des deux côtés de chambres, comme un hôtel. Celle de mes parents où se trouve un grand lit double, est immense. Au fond, contre le mur, particularité unique et qui me paraît admirable pour une chambre à coucher, il y a une cheminée. Elle est en stuc blanc pareil à de la porcelaine. Cette chambre communique avec une autre qui sert à mes parents de cabinet de toilette. Il est évident que ce sont les plus grands personnages de la maison, puisqu'ils ont deux chambres pour eux seuls, alors que les autres n'en ont qu'une. La mienne est plus petite que les deux leurs, mais claire ; une porte de communication la relie à la chambre de mes parents.

Indépendamment de la famille qui se trouve sous mes yeux, j'ai une autre famille qui comprend également une grand-mère, des tantes et aussi des oncles. Il s'agit en l'occurrence de ma grand-mère, de mes tantes et oncles paternels. Je sens que ces parents sont quelque peu ravalés par ma grand-mère et les siens. Quand on me dit : tu vas voir aujourd'hui ta grand'maman d'Andria, j'ai l'impression qu'on ne lui décerne le même titre de grand-mère que porte grand-mère Sergio que par souci de convenance. Ces grand-mères, ces tantes ne le sont pas à un titre aussi sérieux que celles qui sont à la maison.

Ma grand-mère d'Andria habite une maison, assez loin de la nôtre, du côté de la cathédrale, avec ma tante Edla et une cousine Edmée, fille de l'oncle Pierre. On y voit aussi l'oncle Oscar, le mari de tante Edla. Ma grand-mère d'Andria est si vieille qu'elle semble reproduire le type même de la vieille femme telle qu'un livre d'image pourrait le représenter à l'usage des enfants. D'abord, elle a des cheveux d'un blanc de neige tels qu'en ont les vieillards dans les gravures. Ensuite sa peau est toute plissée. Grand'maman est entièrement de noir vêtue et porte les cheveux serrés dans un fichu qui forme autour de sa tête une sorte de calotte qui laisse dépasser autour du front la soie blanche et lisse des cheveux exactement partagés par une raie soignée. Grand'maman ne voit plus très bien. Sa vue s'affaiblit. L'autre jour à la maison, tante Edla a dit que le docteur Sherer lui a mis dans l'œil un médicament qui l'a horriblement brûlée et qu'elle a poussé des cris terribles. A chaque nouvelle visite que je lui fais, sa vue est plus basse. Bientôt pour voir si j'ai grandi, elle me tâtera, cherchera des mains ma tête pour se rendre compte de ma taille.

Il y a toujours et je le sais des bonnes choses dans cette maison. Mais comme elle me paraît différente de la nôtre. Elle a un air reposant, tranquille et silencieux. Une belle bonne qui semble presque l'amie des maîtres et qui a une autre autorité que les nôtres, circule déférente, riante et familière. Un petit jardinier avec des poules se tient tranquille derrière la fenêtre du salon. Dans le vestibule, les meubles rangés paraissent faire partie de la construction. Ils ont un air solide, modeste et ordonné. Il y a aussi une "salle" pour les visites. C'est la seule pièce somptueuse de la maison. Elle est sans cesse fermée. Quand on l'ouvre, il s'en échappe une odeur étrange, une odeur médicamenteuse, de renfermé qui ne m'est pas désagréable. On dirait qu'elle émane de toutes ces belles choses qui, lorsque j'entre se détachent lentement de l'obscurité. D'abord la couleur gris argent de la tapisserie, puis des vases, des bibelots de bronze, de riches fauteuils comme il n'y en a pas chez nous, et dans une encoignure, sur une table scellée de marbre, des objets insolites et magnifiques comme des joujoux : des albums recouverts de cuivre et d'émail, un stéréoscope où l'on voit les images en relief, mais qu'il ne faudrait pas toucher tout le temps. Et la pièce est si petite que tous ces objets forment un ensemble.

Si je monte à l'étage, la même impression d'étonnement se maintient. Comme tout cela est différent. Le corridor est petit. Les chambres ont une disposition singulière et qui m'étonne. Je connais mal le haut de la maison. Bien qu'il ne comporte que quatre ou cinq pièces, je ne pénètre pas dans toutes et il me semble qu'il y en a de cachées.

En voici une face à l'escalier, petite et obscure avec des meubles sombres ; et celle de tante Edla, vaste et drapée de pénombre. Je conserve comme une soif insatisfaite de n'avoir pas pénétré le plus secret.

Quant à la cousine Edmée, qui est pensionnaire à l'école, c'est une fillette blonde que je vois parfois chez grand'maman au jour de sortie du pensionnat. Parfois, ..., Edmée vient le soir. Et tout à coup, le heurtoir résonne, Edmée entre, jette son chapeau, court embrasser grand'maman, puis m'embrasse et joue avec moi.

Tante Edla est grande, maigre, avec des cheveux noirs. C'est une tante complexée (?) par rapport à celles qui sont à la maison, mais elle est très bonne pour moi. Et l'oncle Oscar, qui est l'homme de la maison et qui ne voulait pas qu'on touchât aux objets, ne se montre pourtant jamais méchant envers moi. Il a des cheveux que je trouve assez insolites parce qu'ils sont en brosse.

L'oncle Pierre, le père d'Edmée, habite seul. Il vient un jour déterminé de la semaine déjeuner à la maison. Il a des cheveux blancs soupés ras, un air solide, l'aspect vulgaire : alors que tous les messieurs qui viennent à la maison portent des faux-cols et des chemises empesées, l'oncle Pierre porte des chemises empesées, mais à col rabattu, comme les gens communs. Je comprends du reste par tout ce que j'arrive à saisir que l'oncle Pierre est pauvre, que la maisonnée le considère en effet comme déchu, un paria dans la famille.

Enfin, il existe une troisième maison où j'ai des oncles et des tantes. C'est celle où habite l'oncle Sylvaire, tout près de chez grand'maman, face à la cathédrale.

L'oncle Sylvaire a d'épais sourcils très noirs, une paire de moustaches et une barbiche taillée en pointe. Sa femme, tante Héléne, a un chignon étagé en forme de pyramide, qu'elle continuera à porter même quand la mode en aura passé et que les autres ne le porteront plus. Habitent dans la même maison le père et la mère de tante Héléne, oncle Nicolas et tante Rosine. L'oncle Nicolas est très bon. Il a une barbe blanche arrondie autour du visage.

Tante Rosine est malade. Je la revois au premier étage, assise dans le corridor. Elle est maigre avec des cheveux jaunes et elle me fait peur; Il m'est très désagréable lorsque l'on me conduit auprès d'elle pour me montrer. Il y a aussi l'oncle Peter, le frère de tante Héléne. L'oncle Peter est un peu fou. Il a un drôle d'air, se lève et s'assoit tout le temps, parle par saccade. Il a une petite moustache et le regard pointant derrière ses binocles. Il ne me fait pas peur.

L'oncle Nicolas, tante Rosine, oncle Peter sont, je le sais, des oncles et tantes de tout petit calibre. Oncle Sylvaire et tante Héléne sont à peu de choses près les égaux de l'oncle Oscar et de tante Edla. Mais tante Edla a quand même priorité.

Dans la catégorie des petits parents, il y a encore tante Marie Brussati, oncle Alfred et sa femme tante Eugnie. L'oncle Peter et tante Sophie qui habitent une campagne, Cordelio. Ce sont des cousins de maman. Il y a aussi tante Victoria. Je ne réalise pas mon degré de parenté avec elle. C'est une personne avec une grosse tête effrayante, qui est assise dans un fauteuil d'où elle ne peut plus bouger. J'ai su depuis qu'elle était réellement ma grand-tante, la propre sœur de mon grand-père paternel.

J'ai aussi un camarade. Il s'appelle Raymond Sperco. Et il a une sœur qui s'appelle Valérie. Mais elle est encore trop petite. Elle n'est pas notre camarade. Je n'ai pas choisi Raymond Sperco comme camarade. On me l'a imposé. C'est le fils d'un couple ami de mes parents. Comme nos parents qui sont de grandes personnes sont amis; il faut par une gradation logique et un enchaînement naturel que nous, qui sommes petits, le soyons également. Je n'éprouvais pour lui aucune sympathie. Seulement, puisqu'il faut que nous jouions ensemble, je passe mon temps, quand il est là, à jouer avec lui.

Impression générale, je me laisse vivre, attiré par ce qui me plaît ou provoque mon agrément.

III Première enfance – Sédiments premiers de l'éducation

J'entends parfois mes tantes dire entre elles :

– Jeudi j'irai chez Artis. Vendredi j'aurai mes règles.

Ou bien :

– Après demain, je ne peux pas, j'aurai mes règles.

Ou encore :

– Je m'en occuperai à la fin de la semaine, après mes règles.

Or un jour, tout en jouant en présence de mes tantes, je dis :

– demain je ferai ceci, mardi je ferai cela, mercredi j'aurai mes règles.

– Que se passe-t-il donc ? Mes tantes tout à la fois rient et ont l'air scandalisé. Je sens immédiatement que je me suis couvert de ridicule, que j'ai dit une chose qu'il ne convenait pas d'avoir entendu et ensuite de dire, une chose qu'il est impossible à un enfant d'avoir. Mais qu'est-ce donc que ces règles dont on sait d'avance quand elles doivent survenir et ont parlent entre elles mes tantes avec tant de naturel ?

Nous sommes invités chez grand'maman d'Andria. Il y a un grand déjeuner en l'honneur du père de l'oncle Oscar et de parents à lui, sa sœur je crois et ses enfants. C'est donc une fête de famille avec des enfants. C'est pourquoi je suis aussi invité. Il y a tellement de monde à déjeuner qu'on a aussi installé une table dans le petit salon luxueux. Et puis une autre table s'étend de la salle à manger jusqu'au vestibule en fer à cheval. En est-il vraiment ainsi, ou bien mon imagination transpose et déforme ? Mais je suis sûr de ce qui suit.

Après le déjeuner, les enfants (ils sont trois) se lèvent à tour de rôle et récitent des poèmes. On applaudit. Je reste dans un coin concentré et silencieux. Puis, tout à coup, je monte sur un fauteuil et je débite à mon tour, tout d'une haleine, tout ce qui me passe par la tête en une suite de mots incohérents auxquels je tâche de prêter une allure, une tonalité et des consonances françaises (je ne connais toujours pas un mot de français). Comme un réveil-matin parvenu à son terme, je m'arrête et saute du fauteuil. Les applaudissements éclatent. L'oncle Oscar, avec un large sourire, crie : bravo ! Mais j'éprouve nettement que c'est pour m'encourager, que tout le monde a trouvé ma sortie désopilante, mais que c'est tout et que je n'ai rien dit. Pourtant je me sens apaisé. Mais qu'est-ce qui m'a pris tout à l'heure ? J'ai obéi à une imprévisible impulsion. En voyant les autres enfants réciter des poèmes, j'ai été mortifié. Je n'ai pu résister au désir de ne pas demeurer en reste, de faire comme eux. Mon impulsion a sauté par-dessus tout raisonnement; et ayant agi, je me suis calmé.

Ma mère, mes tantes, ont pris l'habitude, chaque fois qu'elles vont en ville de m'en rapporter une bagatelle. Dès qu'elles rentrent, j'accours au-devant d'elles en chantant sur un air connu ce refrain de mon invention :

Bonjour ! que m'avez-vous apporté ?
Bonjour ! bonjour ! bonjour !

On me présente alors, dans une boîte ou emballé dans du papier l'objet attendu mais encore inconnu. C'est le meilleur moment, celui où je vais découvrir la nature de l'objet, plaisir supérieur à celui que me procurera l'objet même. On prend soin de varier le cadeau en sorte que mon besoin de surprise est contenté : si la dernière fois on m'a apporté les bâtons de réglisse cannelés comme des bougies d'arbre de Noël et enchâssés dans des casiers en carton, cette fois c'est une raquette et des balles en chocolat déposés dans des compartiments ronds découpés dans la boîte. Mais je reçois surtout des jouets : polichinelle mécanique, boîte à musique, toupies qui girent en émettant des sons. Je suis alors impatient de voir ce que le polichinelle fera après qu'on l'aura remonté, quels sons inopinés sortiront de la boîte à musique. Mon plaisir consiste ensuite à faire fonctionner moi-même le mécanisme et par l'intervention de ma volonté, à donner comme un Dieu le mouvement et la vie à la matière inerte. Je ne goûte pas beaucoup les toupies, étant malhabile à les manier. Ensuite, la monotonie prévue de leur giration a vite émoussé ma curiosité. J'aime les jouets dont le mécanisme ingénieux produit des effets magiques : un forgeron qui remonte, frappe de grands coups de marteau sur l'enclume ; une boîte dont on tourne la manivelle et qui module un air ; un bonhomme sur carte postale qu'il suffit de presser pour le voir remuer les yeux et tirer la langue. Un kaléidoscope, une lanterne magique m'intéressent beaucoup plus qu'un ballon, un jeu de quilles, un sabre ou un fusil. En somme, j'aime les jouets avec lesquels je puis plus étroitement collaborer, qui permettent à mon imagination de s'associer à eux en leur prêtant son concours.

Un peu plus tard, j'aimerai le guignol, les jeux de construction et surtout les poupées.

– Mais, voyons, me disaient mes parents, les poupées, c'est bon pour les petites filles. Toi, tu es un garçon.

Je trouve l'argument spécieux, et bien qu'un peu confus d'aimer les poupées dévolues aux filles. Elles font l'objet de mes prédilections. C'est que je leur prête un rôle ; je les habille ; déshabille ; leur attribue des aventures, ébauche à mesure que je joue avec elles un roman dans lequel je suis auteur et acteur.

Plus tard, lorsque j'aurai un guignol, je prendrai un plaisir excessif à représenter des pièces de mon invention et autant à créer et à transformer les décors au milieu desquels je ferai évoluer mes pantins.

Les jeux de construction sont des cubes de bois qu'il s'agit d'ajuster de manière à composer un tableau, ou alors des pièces de bois avec des portes, des fenêtres, des balustrades toutes prêtes à assembler selon un modèle. Mais je me sers de tout ce matériel pour édifier des palais à ma fantaisie, toujours attiré par le plaisir de donner corps à mes rêves, au travail de mon imagination en perpétuelle activité.

Un matin de samedi saint – mais j'ignore que c'est le samedi saint ou même ce que samedi saint signifie – tante Marie m'annonce que nous, irons à l'église des **Chocolants** "voir tomber le rideau". L'église est comble. Le chœur est entièrement masqué par un rideau noir, sur lequel figurent, imprimés en blanc, les insignes de la passion. Des

bannières et des tentures noires sont pendues entre les piliers et tendues le long des tribunes. Tout à coup, le rideau semble se fendre. L'orgue éclate. Des pétards crépitent. Sonnettes et cloches retentissent à la fois. En un clin d'œil, le maître autel apparaît illuminé par d'innombrables cierges jusqu'au faite. Les tentures noires ont fait place à des tentures de drap rouge et or. La gauche du maître autel apparaît dans sa niche derrière un store qui s'abaisse lentement. Et par un merveilleux artifice, le rideau central s'est enroulé et n'est plus qu'une boule noire à l'extrême droite d'une passerelle en fer qui surmonte l'abside. Le célébrant, le diacre et le sous-diacre à ses côtés, retournent mains jointes à leur stalle, l'air satisfait de leur succès.

On me ramène à la maison enchanté. Mon engouement pour les cérémonies liturgiques ne se manifeste peut-être pas tout de suite, mais il ne tarde pas à s'affirmer. Cette pièce à machine à laquelle je viens d'assister me laisse une profonde impression. Le côté théâtral de la liturgie, son appareil, ses cortèges m'attirent et me fascinent. Mes parents m'achetèrent une chapelle comportant tout un matériel liturgique : ciboire, ostensor, calice, patène, chandelier et un crucifix. L'existence de tels jouets démontre que j'étais loin d'être une exception et que les fastes liturgiques ne sont pas sans commune mesure avec le goût des enfants. Je fis d'une boîte un tabernacle et arrangeai un autel. À mesure que mes connaissances liturgiques augmenteront, mes distractions de même ordre se développeront en diversité et en puissance. Je répèterai chez moi les cérémonies auxquelles j'assisterai à l'église. J'ornerai ma chapelle les jours de fête avec plus de magnificence, ce qui me donnera le plaisir le lendemain, jour ordinaire, de défaire la décoration de la veille pour remettre les ornements communs, comme je le verrai faire à l'église, et comme on me mettra un petit tablier au retour d'une promenade après m'avoir ôté mon beau costume. Je vibrerai dans la peau du rôle que je m'attribuerai, faisant l'intéressé, me donnant tantôt l'air du sacristain affairé à sa besogne, tantôt celui du prêtre absorbé par l'accomplissement de ses devoirs et par le respect minutieux des rites et des cérémonies. À telle occasion, je chanterai une messe solennelle, à telle autre, j'exposerai le saint sacrement, psalmodiant en latin, c'est-à-dire en un charabia qui offrirait avec le latin entendu à l'église quelques analogies de consonance, mêlé à des formules déformées au point d'en être méconnaissables.

Mon érudition liturgique devait se développer beaucoup plus tard, surtout après mon entrée à l'école et il n'en est pas question pour le moment.

J'avais le privilège qu'ont les prêtres d'être l'acteur de ces mystères et l'exécuteur de ces pompes. En les imitant, je savoure les avantages que je leur envie. C'est ainsi que je me mets à jouer à la messe. Je me revois chez Raymond Sperco avec, en train de la jouer avec nous, sa petite sœur Valérie juste âgée de deux ans. Nous nous couvrons d'ordinaire les épaules d'une écharpe ou d'une pièce d'étoffe quelconque qui simule la chasuble ou la chape. Et la fillette qui nous accompagne pour avoir un partenaire de plus dans la cérémonie, porte en guise de vêtement sacerdotal une serviette nouée autour du cou et dont une pointe lui pend sur le dos. Toute petite de taille, avec ses longs cheveux, ses airs de bébé potelé et son bout de serviette pendu au dos, elle me fait soudain un effet grotesque et son image s'imprime dans ma mémoire de façon indélébile, comme un rappel perpétuel de notre ridicule et de ma confusion.

Mes bonnes sont presque toutes grecques ; Originaires de Chio, de Medelin ou de Samos. Elles me disent des contes de fée que je suis avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Ces contes mettent en scène des fils de roi amoureux de bergères. Des méchants acharnés à contrarier leurs desseins leur dressent des embûches. Mais les amants se rejoignent en fin de compte et s'épousent après une série de vicissitudes et d'épreuves variées. Parfois, au nœud d'un récit, intervient un souterrain rempli de trésors auquel on accède par les quarante marches d'un escalier dérobé. Le héros du conte finit par le découvrir et reçoit en récompense la fille du roi belle comme le jour.

Certaines de mes bonnes me récitent la passion de Jésus Christ mise en vers, amplification populaire toute semée d'épisodes touchants. Je finis par l'apprendre par cœur et on me la faisait débiter devant des parents ou amis qui s'amusaient à me l'entendre débiter d'une traite avec une verbosité automatique et la mémoire d'un perroquet. Je m'y retrouve en effet en suivant le fil des mots, guidé par l'enchaînement des rythmes et des syllabes.

Une amie de mes parents, Mme Topuz venait souvent chez nous accompagnée de ses quatre filles. Elles portent des cheveux en boucles et c'est ce qui, en elles, me ravit le plus. Cette parure délicate et merveilleuse leur confère, à mes yeux, une essence supérieure, leur réserve dans mon imagination une place privilégiée. Leurs boucles me paraissent à la fois un accessoire et une **presque ...** de leur personne, un ornement surnaturel d'une admirable beauté. Elles ne les portent cependant pas tous les jours. Je me rappelle les avoir vues chez elles en bigoudis et chez nous, dans la semaine, les cheveux relevés sur la tête. Le charme est alors rompu. Elles n'offrent plus rien pour moi de spécial. Pourtant, lorsque je les vois en bigoudis, je sais que de cet amas de petites cornes dont leurs cheveux sont hérissés, jaillira demain le miracle des boucles. Mais le savoir ne suffit pas à maintenir ou faire renaître le charme. Et celui-ci réside dans les boucles, comme la force dans les cheveux de Samson.

Les deux cadettes trop jeunes par rapport à moi ne m'intéressent pas. Virginie, trop brune, ne m'attire guère. Mais Maritza, l'aînée, me paraît très belle, à cause de l'éclat de son teint, de la blancheur charnue de son visage. J'ai décidé que j'en suis amoureux et je sais fort bien ce qu'aimer veut dire. Aimer, c'est se complaire en la

compagnie d'une femme qui vous plaît, et savourer auprès d'elle la douceur de l'entente et de la complicité amoureuse. Le mariage, conséquence finale de l'amour, est le fluide conféré par l'Église qui permet de devenir mari et femme. Ainsi papa et maman, monsieur et madame Sperco sont mariés. M. Henri célébrera son mariage la semaine prochaine. Et cela donnera lieu à une espèce de fête : le cortège de noces que je pourrai, du balcon, voir passer dans la rue. Les personnes mariées peuvent avoir des enfants. On me dit que c'est Dieu qui les leur envoie ne les faisant descendre dans un panier par le toit de la chambre. Je ne crois pas à cette histoire, mais je sais que mes parents tiennent à ce que j'y croie, et je fais semblant de le faire. Mais si cette explication me laisse sceptique, je n'en vois pas une différente. Plus tard, une bonne me dira d'un air gouailleur, et comme pour secouer l'endormi que je suis : Oui da ! les enfants viennent du ventre. Même alors, je resterai perplexe. Car si je me rends compte que la venue d'un enfant a quelque rapport avec le ventre – puisque les dames qui vont en avoir l'ont plus gros, je ne sais de quelle manière l'enfant sort et il n'est pas question pour moi de soupçonner comment il y est entré. Je me fais volontiers à l'idée que l'enfant se forme par la volonté de Dieu dans le ventre de la femme à laquelle le prêtre a conféré le fluide mystérieux du mariage.

De Dieu et de la religion, j'ai une conscience sommaire et une connaissance acquise qu'il me semble avoir trouvée toute édifiée. Dieu est l'autorité supérieure de l'univers que j'ai sous les yeux, un élément naturel existant comme le ciel, les arbres et la mer. La religion dérivée de Dieu se présente à moi exactement sous le même jour, et la Sainte Vierge, les anges et les saints sont la cour céleste attachée à la personne de Dieu au royaume du ciel où existent des droits de préséance et une mystérieuse hiérarchie.

Je n'ai pas une idée bien départagée de Dieu et de Jésus-Christ. Je les confonds l'un dans l'autre. Mais dans la hiérarchie de la cour céleste, la Sainte Vierge est presque l'égale de Dieu, en tout cas la première des divinités féminines, ce que Junon, épouse de Jupiter, aurait pu être dans la mentalité d'un jeune garçon. Certains saints, comme saint Joseph jouissent d'un rang privilégié, tandis que d'autres me paraissent nettement subalternes et, bien que grands par rapport aux hommes, occupent un rang inférieur au paradis.

Ma bonne Yasimo, une Samienne, me fait sortir. Elle s'occupe de moi plus que mes tantes et ma mère. Je vais avec elle sur les quais. Les quais sont la piste posée de tout temps pour l'agrément de la promenade, au bord de la mer, d'un bout de la ville à l'autre. Tout est sur les quais : ce qui sert à divertir comme les magasins d'où l'on rapporte les joujoux. Et derrière les quais, également d'un bout de la ville à l'autre, se trouve la rue parallèle. C'est là que je me rappelle avoir vu, accompagné de Yasimo, un bras de mer enfermé dans la rue, avec un petit bateau dedans. Plus tard, lorsque j'apprendrai que les quais n'ont pas toujours existé, qu'on les a artificiellement construits, je me demanderai si ce bras de mer et ce petit bateau que j'ai vus rue Parallèle n'étaient pas le dernier tronçon des quais en voie d'achèvement. Mais les quais ont été entièrement achevés bien avant ma naissance. Cette espèce de bassin avec le bateau, rue Parallèle, demeure une vision inlocalisable et un problème irrésolu.

Yasimo m'emmène souvent au café Loucas. C'est un endroit vitré où l'on s'assoit pour prendre des consommations et qui possède une scène. Et sur la scène, l'on voit du théâtre – il s'agit de spectacle de variétés – qui m'amuse. Aussi mes parents m'y envoient souvent.

Le soir, après qu'on m'a fait dîner, Yasimo m'accompagne dans ma chambre, me déshabille, me couche, allume la veilleuse et s'assied auprès de mon lit jusqu'à ce que je m'endorme. Mais un soir que je suis dans le salon avec ma mère et qu'il y a là une ou deux visites, comme l'heure est venue pour moi de monter me coucher, une dame demande à maman si j'ai peur de dormir seul. Maman, tout en affirmant que je n'ai pas peur, ajoute que la bonne m'accompagne, mais je déclare tout à coup que je n'ai pas peur, que je ne veux pas que la bonne reste auprès de moi, tout comme si sa présence dans ma chambre me pesait. Car j'ai saisi tout à coup qu'il est enfantin d'avoir peur, et quoique je ne sois pas rassuré, je veux montrer que je suis au-dessus de ces faiblesses. Mais l'effort que je fais me sera facilité parce que j'ignore la terreur panique.

Yasimo m'accompagne. J'insiste auprès de maman pour que la bonne s'abstienne de rester. Puis, une fois couché, j'insiste auprès de Yasimo pour qu'elle s'en aille. Elle s'en va enfin et je reste, pour la première fois seul, dans la pénombre de la veilleuse, me répétant, un peu inquiet, que je n'ai pas peur et finissant quand même par m'endormir.

À compter de ce jour, personne n'a monté la garde sur mon sommeil et je m'endors solitaire, très fier de mon courage.

Les moustiques piquent mes jambes nues. Elles y font une petite enflure qui me démange. Un jour, la bonne se penche, prend de la salive dans sa bouche, et m'en enduit à l'endroit piqué. J'éprouve une sensation de répugnance et de douceur. De répugnance, parce que je sais que la salive fait partie des choses sales. De douceur, parce que l'humidité un peu gluante de la salive et le mouvement du doigt sur l'enflure produisent un effet agréable. Mais l'effet ressenti est surtout rendu agréable par la combinaison de la sensation de répugnance avec celle de douceur. Le souvenir en demeure si vivace que je voudrais retrouver sa sensation.

À quelque temps de là, piqué par un moustique, j'accours à la cuisine. La bonne qui m'a mis la salive n'est pas là. Je m'adresse à une autre :

- Un moustique m'a piqué. Mets-moi de la salive.

- Et pourquoi n'en mets-tu pas toi-même ?

- Parce que, pour que ça passe, il faut la salive d'un autre...

Cette justification que, pressé par la nécessité, je viens d'inventer, lui paraît sans doute satisfaisante. Elle met sa salive sur la piqûre d'un coup de doigt rapide, suivi pour moi d'un plaisir trop court. Je ne crois pas que l'idée me serait venue de m'adresser à une autre personne qu'à une domestique pour obtenir cette sensation.

Un savetier ambulancier, installé sur les marches de la maison d'en face, vient de se couper profondément la main. Il a demandé du sel [...] et on lui en a apporté une poignée. Je reste à le regarder quand il verse le sel sur sa main ensanglantée. Le sang s'en échappe, et la main en est toute rouge. Tout à coup, j'éprouve une drôle de sensation. Ma vue se brouille ; je cours m'étendre sur le canapé du vestibule où mes jambes, mes mains tressautent malgré moi. Grand'maman Sergio s'empresse. Elle dit : ce n'est rien ! Ce n'est rien ! Le soir on raconte que je me suis évanoui, que je suis comme mon papa qui s'évanouit et ne peut supporter la vue du sang. En réalité, je ne me suis pas évanoui puisque je n'ai pas perdu connaissance. Je me suis simplement trouvé mal. Mais quelle étrange sensation ! pourquoi ces spasmes ?

Tante Marie, pour m'amuser, me chante en français une chanson un peu irrévérencieuse de confession :

« C'est à vos genoux, mon père,
« que je viens, l'air soumise,
« vous faire l'aveu sincère
« des péchés que j'ai commis.

Et, bien que je ne comprenne pas le sens, cette chanson fait sur moi la plus grande impression, parce que, arrivée au couplet :

« Allons ! levez-vous, mon frère
« en ce jour, je vous absous.

Ma tante, ne prononçant le mot absous fait semblant d'éternuer.

Cet éternement, dont l'effet me paraît si bizarre, m'enchanté. À partir de ce moment, je prie tout le temps ma tante de répéter la chanson, rien qu'avec l'espoir de l'entendre, arrivée au dernier couplet, reproduire cet éternement extraordinaire. Mais, soit qu'elle n'arrive pas à le rendre aussi bien que la première fois, soit parce qu'elle ne répète pas assez à mon gré la chanson, je conserve l'impression d'avoir longtemps après comme la sensation d'un appétit inapaisé.

Tante Esther ne me chante pas des rondes. Mais, pour me divertir, elle tourne ses paupières à l'envers, ce qui donne à ses prunelles le regard de [...] qu'ont certains aveugles que je vois mendier. Et ce petit jeu est bien effrayant à voir, mais amusant aussi.

Un jour, elle m'appelle dans le salon, glisse dans la caisse supérieure du piano une note de musique et se met à jouer. L'instrument émet des sons tremblés à résonance métallique comme en ont les cymbales. Je suis enchanté de ce tour de prestidigitation, mais ce qui me frappe, c'est la transformation des sons habituels du piano en sons insolites à l'aide d'une simple note.

Dès ce moment, je suis habité du désir de voir ma tante renouveler l'expérience, mais je n'arrive pas à la convaincre et mon envie prolongée et insatisfaite se fortifie. Elle prend par moments le caractère d'une obsession. Longtemps après, un jour que je ne peux plus résister au désir de voir le phénomène se reproduire, je finis par introduire dans le piano plusieurs notes de musique. Elles produisent, mêlé au son des cordes, un bruit de papier tambouriné (?). Puis elles glissent dans la caisse inférieure où elles s'accrochent et d'où il va falloir plus tard les tirer.

Mon père, comme le font parfois aussi mes tantes, m'assoit sur ses genoux et me chante : à cheval gendarme ! à pied Bourguignon ! Allons à la guerre, comme les autres y vont ! Il me fait sauter d'un mouvement lent et rythmé : Au pas ! au pas ! au pas ! puis en accéléré : Au trot, au trot ! au trot ! Enfin il me fait bondir par secousses précipitées : Au galop ! galop ! galop ! ce qui excite en moi un plaisir nerveux et des rires spasmodiques. Mais au lieu de Comme les autres y vont, le perçois : comme les Orcevions. Adolescent, je maintiens la même lecture et imagine que les Orcevions sont quelque peuplade guerrière, habile au maniement des chevaux.

Tante Léontine me raconte le petit Savoyard en le traduisant en grec. L'histoire de ce petit Savoyard me remplit de tristesse. Sa mère qui n'arrive plus à le nourrir, le départ, le baiser d'adieu, le grand chêne jusqu'où seulement elle se sentait la force de l'accompagner. La complainte de l'enfant, ses malheurs à Paris, m'attendrissent et font monter des larmes dans mes yeux. Son retour, sa rencontre avec sa mère heureusement vivante, quand j'ai tant redouté qu'elle ne soit morte, me réconfortent et mettent fin à mon anxiété.

Une autre histoire que tante Léontine me traduit et qui me fait pleurer est celle du voleur :

Accusé, levez-vous ! Votre âge
et votre nom bien clairement !
Vous vivez de vagabondage dit durement le président.
Sans doute une mauvaise mère
Se sert de vous pour mendier.
Non, dit l'enfant, la voix amère,
Ma mère est morte l'an dernier.

Le juge demande alors à l'enfant que fait son père. Est-ce lui qui l'incite au mal ? Le père, qui défendait un fort, plutôt que de rendre les armes, a préféré la mort.

Messieurs ! messieurs, dit l'enfant,
je n'ai plus que grand-mère.
Jeudi, il faisait beau en ville.
Beau ! que j'en perdis la raison.
On fêtait la sainte Cécile
et ma grand-mère portait ce nom.
Alors, ma pochette étant vide,
et n'écoutant plus que mon cœur,
J'ai volé, d'une main avide,
volé ce beau bouquet de fleurs !

Et l'enfant reprenait le refrain :

Je suis presque seul sur terre
Ne m'envoyez pas en prison !
À vos genoux, je dis pardon !
messieurs ! je n'ai plus que grand-mère !

L'histoire ne dit pas si les juges lui ont fait grâce. Mais ma tante me console en me l'affirmant.

Ma tante me raconte l'histoire d'un petit enfant et d'une mère agonisante :

Ta pauvre mère est bien malade.
Ne fais pas de bruit, mon enfant,
Pas de bruit, pas de gambades,
c'est le docteur qui le défend.

La mère meurt. Mais l'enfant inconscient qui la croit toujours vivante et imagine qu'elle dort, monte sur son lit et l'étreint dans ses petits bras. Une immense pitié, une tristesse encore vive dans ma mémoire m'empoignent. L'histoire cette fois ne peut que mal finir, puisque la mère est morte. Pourtant, je conserve de l'espoir. En effet, sous l'étreinte chaude de son enfant, la mère se réveille.

Tante Léontine m'entretient encore d'un petit frère à elle, mort à huit ans qui, malade, demandait à sa mère, ma grand-mère Sergio : Est-ce que je vais mourir, maman ? Et, comme il était mort, son histoire me remplissait d'une désolation extrême, d'une pitié qui dilatait ma poitrine. J'aurais voulu que, lui aussi, comme la mère du petit enfant, ne soit pas mort. Je désespérais de ne pouvoir le faire revenir à la vie, le consoler : Tu vois bien que tu n'es pas mort. Et je me désespérais, impuissant de son destin irréparable.

Tante Léontine me raconte aussi la grève (?) du forgeron de Coppée (?). J'en tire surtout l'impression que la plus grande injure qui soit au monde est : lâche ? et être lâche la plus grande vilénie. Mais je ne sais pas au juste ce que c'est.

Les dames se coiffent en faisant gonfler leurs cheveux par des postiches. Parfois, je prends les postiches de maman, je me mets devant le miroir, et j'en entoure ma tête. Alors, je trouve que je ressemble à maman, à tel point que j'en suis moi-même stupéfait. Je sors rarement avec elle, ce qui me contrarie. Mais comme mes sorties avec elles sont rares, elles me font l'effet d'un privilège. Un jour que je dois sortir avec elle, elle me frise les cheveux. On ne peut rien faire de tes cheveux, dit-elle tandis qu'elle me coiffe. Mais dans la rue, nous rencontrons Mlle Laiza Sperco, une de ses amies. Elle admire mes cheveux et demande s'ils sont naturellement

frisés. Non, répond ma mère, c'est moi qui les frise. Cet hommage implicite à mes cheveux est à mon cœur si sensible que ce petit détail se conserve net en ma mémoire quand tant d'autres se sont évanouis.

Maman me gronde. Lorsqu'elle se fâche, ses yeux s'allument ; on dirait des flammes qui portent sur moi. Un peu plus tard, elle me dira en me réprimandant : Enfant dénaturé ! Et ce reproche que je ne comprends pas exactement, mais qui me fait entendre que je suis un enfant moins bon que les autres, me mortifie et me perce si profondément dans le cœur, que plusieurs fois je verrai ma mère en rêve m'imputant « [...] un enfant dénaturé ». Je ressentirai chaque fois, avec le sentiment d'une grande injustice, le même aiguillon d'accablement, de tristesse et de détresse.

J'assiste à la scène suivante. Nous sommes à table. Papa dit quelque chose. Maman lui répond. Tous deux discutent. Papa réplique et fait mine de lui jeter son verre d'eau au visage. Je crois qu'il plaisante et que la dispute n'est pas grave. Mais maman l'en défie, et papa lui lance l'eau de son verre. Maman a le visage et la robe tout mouillés. Comment si peu d'eau a pu tellement la mouiller ? Maman s'essuie les yeux où coulent des larmes. En la regardant pleurer, je sens les larmes me venir : Pourquoi pleure-t-elle pour quelque chose d'aussi insignifiant qu'un peu d'eau qui la mouille ?

Des messieurs, des dames se réunissent chez nous. Nous sommes en hiver et il y a dans le salon un margal (?). C'est une sorte de brasero en cuivre où l'on dispose des charbons ardents. M. Toucas, un des amis de la maison, s'y chauffe les mains, mais au lieu de les chauffer comme tout le monde en tenant la paume par-dessus le feu, il les tourne délicatement en chauffant alternativement la paume, puis le revers. Je reste béat d'admiration devant cette manière de procéder, tant elle me paraît le comble du raffinement et de l'élégance.

Aussi, un jour, je dis à maman que, quand je serai grand, je voudrais ressembler à M. Toucas. Mais maman ne partage pas mon enthousiasme. Elle a même l'air de blâmer ma naïveté et ma prédilection. M. Toucas, s'exclame-t-elle ! que non ! sais-tu à qui je voudrais te voir ressembler ? à qui te dirai-je ? À M. Ignace Marcopoli. Or, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'on eut quelque chose à envier à M. Ignace Marcopoli. C'est simplement le patron de papa. Il est riche et maman voudrait que je devienne aussi riche que lui.

Sommes-nous riches. Comme on parle souvent à la maison de richesse et de pauvreté, je voudrais bien savoir ce que nous sommes nous-mêmes. Mais pas plus à ce moment que plus tard, je ne peux obtenir un renseignement. Papa surtout est scellé sur ce point. J'ai seulement l'impression qu'il a le moyen d'apporter à la maison tout l'argent qui serait, le cas échéant, nécessaire. Un jour, je lui demanderai : Papa, pourquoi tu n'as pas un bureau à toi, comme l'oncle Sylvaire et l'oncle Pierre ? Papa rit et ne peut se retenir de répliquer, avec une certaine satisfaction : -cela n'empêche que je ne sois, moi, qui n'ai pas un bureau en mon nom, beaucoup plus riche qu'eux deux. Je me dis : voilà au moins une chose acquise. Papa est plus riche que l'oncle Sylvaire et que l'oncle Pierre, et s'il est plus riche qu'eux, il faut qu'il soit un peu riche, tout de même !

VII Choses et gens de la légation. Seconde phase de mes contacts avec Georges Touchevieux

En 1919, était ministre de France auprès du roi Alexandre, M. Robert de Billy, ami intime de Marcel Proust. Mais j'ignorais totalement encore Marcel Proust.

M. de Billy m'intéressait seulement en sa qualité de ministre, titre qui, pour moi, le rangeait dans une faune particulière et passionnément attrayante.

Ainsi, face à la maison Lamare, se trouvait le Ministère de l'économie nationale. Ministère présuppose existence d'un Ministre. Une auto stationnait devant la porte, une de celles qui, au lieu de porter des numéros comme les taxis ou même les vulgaires voitures privées, se différenciait par des initiales, privilège des Ministères, des Départements d'état et des corps diplomatiques.

Je m'étais enquis et assuré que le Ministre venait, en effet, tous les jours au Ministère et que cette voiture était la sienne. Je savais donc, chaque fois qu'elle stationnait, que le Ministre était là et qu'il sortait vers l'heure du déjeuner. Il m'est arrivé de rester au balcon à partir de midi jusqu'à une heure et au-delà, pour l'instant où il allait apparaître et pénétrer dans son auto. Je désirais alors que chauffeurs et portiers lui fissent beaucoup de courbettes, afin que je puisse mieux me convaincre et jouir de l'importance de ses fonctions.

Immobile au balcon, je voyais enfin apparaître un homme brun au chapeau de feutre, qui était ministre, et qui, salué par le concierge et le chauffeur, casquette en main, s'engouffrait dans l'auto sans avoir porté la main au chapeau.

L'instant de son apparition prochaine m'était signalé par le chauffeur qui mettait le moteur en marche et les regards qu'il jetait par la porte vers l'intérieur du ministère ; enfin par le fait qu'ayant quitté le volant, il se plaçait devant la portière dans l'attitude de l'attente.

J'avais remarqué et deviné que le portier avertissait le chauffeur et qu'alors celui-ci se préparait, mais j'avais souvent de fausses alertes.

Le chauffeur parfois se plaçait au volant, mettait le moteur en mouvement, puis s'arrêtait, faisait les cent pas devant la porte, et entraînait finalement dans le ministère.

J'attendais alors avec anxiété la sortie du chauffeur, messenger avant coureur du ministre, nimbé par reflet ... de son auréole.

L'homme dont la sortie m'excitait à ce point était M. Speridès, membre assez obscur du cabinet.

Mais pour moi qui m'y étais tellement intéressé, il avait une importance que j'enviais, dans la réalité. À force de l'admirer dans ce qu'il représentait, j'étais devenu son partisan. J'aurais voulu qu'on parlât de lui, qu'il se distinguât, qu'il fût un grand personnage

L'obscurité que je lui soupçonnais me mortifiait.

Un jour de carnaval, je l'aperçus au milieu de la foule debout devant la porte d'un hôtel. Deux passants le reconnurent et se signalèrent (?). Cela me réconforta. Il m'eut (déçu) qu'il passât inaperçu.

Une autre fois, ayant fait intervenir, en présence de *Lenuye*, le nom de mon ministre favori : – Ce que les journaux lui ont tapé dessus cette semaine, dit l'abbé, Mais il s'en moque ! Le commandant l'a vu aux courses dimanche dernier. Il paraît qu'il ne s'en faisait pas un brin ». J'étais ravi. Il n'était donc pas si obscur puisqu'il avait le privilège d'être attaqué par toute la presse ; non plus un pauvre diable d'homme à plaindre ou menacé de perdre ses fonctions puisqu'il ne 's'en faisait pas un brin' !

Les attachés d'ambassade, par contre, même avantagés d'un rang hiérarchique supérieur, ne m'impressionnaient pas. C'était après tout des fonctionnaires.

Le premier secrétaire de la Légation s'appelait M. de Martigny (?), le second M. d'Hemyel ou plus pompeusement et plus complètement, le comte d'Hemyel de Francopy, l'un avec une barbe taillée à la française et une démarche sautillante, l'autre maigre, svelte et chauve, avec aussi quelques caractéristiques françaises dans le geste et dans l'allure.

M. de Billy était marié. Il était installé à la légation avec sa femme et ses deux filles. M. Macé avait également sa femme auprès de lui, et M. Montagné, l'attaché adjoint, venait de faire venir la sienne.

Mmes de Billy et Macé laissaient flotter des traînées de parfum derrière elles. Mme Macé, qui souvent venait voir son mari, traversait le vestibule d'un pas rapide, en ajoutant souvent un sourire condescendant et le déclin

simultané d'un petit sourire aimable. Elle avait depuis longtemps disparu que la traînée de son parfum persistait encore. Mme de Billy ne descendait presque jamais au sous-sol. Mais un jour elle y vint par hasard et s'assit un instant sur une chaise, celle-ci en demeura plus d'une heure parfumée

Mme Montagné, peut-être par conformisme, se laissait aller, elle aussi, à se parfumer, mais sa traînée était plus légère, discrète, comme sa personne un peu effacée, et sa qualité, plus modeste, d'adjointe.

Le parfum violent de Mmes de Billy et Macé soulignait dans mon esprit, par sa hardiesse même, leur qualité de grandes dames et faisait partie de l'essence féminine supérieure dont elles me semblaient composées.

Celui de Mme Montagné n'était pas pris par moi au sérieux : c'était du toc opposé à des bijoux, mais il me faisait l'effet d'une copie, un peu pitoyable, en son air gauche.

Mes relations de service avec le commandant étaient un peu plus difficiles. Comme tout le monde, je me levais lorsqu'il traversait le vestibule en coup de vent, en répondant par le garde à vous pour le salut militaire. La même cérémonie recommençait lorsqu'il quittait les bureaux. Elle se renouvelait, sans salut de sa part, lorsqu'il réapparaissait dans le vestibule pour une raison quelconque. Le reste du temps, et à de rares exceptions près, je n'avais de rapport avec lui qu'au téléphone, pour lui fournir ou lui transmettre les communications. J'eus bientôt vite fait de m'apercevoir que c'était là ma principale, mais indispensable attribution. Comme il fallait s'adresser en grec à la centrale, un téléphoniste recommandable, parlant le grec, était nécessaire. On ne tarda pas, d'ailleurs, à accroître mes attributions en me faisant porter les plis. La première fois, on donna à ce travail subalterne la forme, légèrement fallacieuse, d'une mission de confiance. Le commandant me chargea de remettre en mains propres la lettre à M. Bréault, Directeur Général des chemins de fer de l'état. Mais le train ordinaire des dépêches et du courrier était porté à la poste par le planton.

Le capitaine fut le premier qui eut l'occasion de m'engueuler. L'expression 'engueuler', nouvelle pour moi, prit vite la consistance des choses palpables. (Les for)mes : 'Il m'a engueulé', 'Il va t'engueuler', 'Tu te feras engueuler' me parurent non pas des conséquences fortuites de l'indignation ou de la colère, mais la catégorie de sanctions possibles que des supérieurs, par humeur capricieuse et plaisir d'humilier, pouvaient infliger à l'inférieur, un peu comme une performance sportive saine à pratiquer et propre à assouplir leurs muscles.

M. Montagné m'avait engueulé à propos de ma présence à la légation le dimanche. J'avais appris, avec une surprise révoltée, que je serai obligé de m'y trouver, alternativement avec le 'planton' un dimanche matin sur deux. Mais Guillou, conscient des surprises que comportaient pour moi mes charges au fur et à mesure qu'on m'en investissait, m'en avait négligemment atténué l'obligation, en me faisant entendre que ce serait l'affaire d'une ou deux heures.

En conséquence, je m'étais amené à la légation vers 10 h du matin. Le capitaine me fit remarquer que je n'étais pas à l'heure, que la table, les chaises, n'étaient pas époussetées, et comme je répondais et m'expliquais pour me disculper, il me coupa net sur un ton catégorique : « Lorsque je fais une observation, c'est pour qu'on la retienne ». Formule sans doute toute faite, tirée de son vocabulaire de commandement, mais qui me parut un inadmissible défi au droit de défense des gens, et pleine d'une inique *injustice*.

À la légation, où le personnel naval était si hostile aux supérieurs, cet homme pourtant passait pour un brave homme.

Il l'était sans doute, à en juger par certaines lassitudes qui envahissaient son visage au beau milieu d'une scène d'emportement, en dépit des formules autoritaires, il arrêta à la suite d'une réponse son engueulade. Il paraissait alors avoir subitement perdu le fil des idées et oublié la cause de sa colère. Distract, il semblait chercher querelle par attribution, plutôt que par naturel ... et l'on sentait souvent qu'il eut préféré, au soin de mener des hommes à la baguette, une vie tranquille et la paresse d'un bon fauteuil.

suffisait ou voulait le laisser croire, car il n'en savait rien, ni moi non plus. Je m'étais laissé guider pour le choix des villes par le besoin de prosodie. Et Lucien remplaçait Grenade par Madrid, tantôt parce qu'il oubliait, tantôt pour éviter la répétition de Grenade, alors que j'avais mis Grenade dans le second vers du premier tercet, afin de faire coïncider les directions, dans la fuite vers Grenade, au second vers du second tercet. Mais Lucien, qui pensait mesurer (?) les mots du second tercet glissait (?) en caniveau (?) au dernier vers sur le mot à cheval, qu'il fondait dans le galop des autres mots, parce qu'avec raison il déclarait que le mot 'à cheval' demeurait 'en l'air', formant Ure(?)ille au dernier vers, vu que 'abattue' à lui seul suffisait et qu'on ne court ... qu'à cheval.

(Satisfaction que j'éprouvais à entendre Lucien déclamer mes sonnets)

Une autre déclamation de Lucien obtenait beaucoup de succès et me satisfaisait particulièrement, c'était un sonnet appelé 'Firman', qui avait l'air d'une traduction laborieuse, qui était tout entier en vers et ne ressemblait d'ailleurs en rien à un firman. Je n'en avais jamais lu, mais j'avais encore procédé par intuition et en me trompant, en me servant d'éléments empruntés à de nombreux décrets de despotes, qui me semblaient pouvoir donner l'impression et la couleur locale du décret d'un padichah ottoman.

Mahmoud, des Osmanlis, padischah redouté,
Commandeur des Croyants et gardien des soura(tes ?)
dont l'empire s'étend de l'Euxin à l'Euphrate...

Ombre d'Allah sur terre et faucheur des cités

...

à tous ceux qui ici-bas liront sa volonté ...
Aux cadis ...

Il entend que le six de Redjet, bien avant
que, sur le minaret, le muezzin paraisse,
soit, face au grand djami de Soliman, Sultan

Pendu sur un gibet de dix-huit pics de haut
Pour avoir convoité l'honneur d'une Turquesse
Un Grec d'Izmir Yorgi, fils d'Arap Dimitro

Au second quatrain, j'avais manqué d'une rime en 'ate' ; alors j'avais homme qui arrangeait mon énumération. Et voulant, au besoin, pour l'expliquer, je m'étais arrangé pour lui donner un semblant de sens. Les assignats de la guerre de Crimée étaient appelés caïmé à Smyrne, j'avais, avec beaucoup d'impudence, mais non sans quelque répugnance, créé un mot avec 'Coïmé' et l'affixe 'crate' du grec kratos qui signifie puissance, mais à quoi je donnais le sens moderne de '...' 'je tiens' soit en ... janvier d'assignat. Et nul n'avait déjà vu que nul ne savait qu'il s'agissait d'un mot inventé par moi. Et à mon tour, je me disais qu'il était ..., mais je me demandais comment je pourrais le remplacer si j'avais, un jour, à publier mes vers.

Lucien avait deux manières de réciter ce sonnet. Une manière éclatante, à la façon d'un héraut qui, d'une voix de stentor, trompette la volonté du souverain aux quatre coins de la terre, et une seconde, à la manière embarrassée d'un imam ignorant et gauche qui se doit de la lire dans la mosquée, avant la prière.

C'est alors que le sonnet avait vraiment du succès. Non certes un succès littéraire, mais un succès de bout... Lucien égayait, à son habitude, l'auditoire en faisant le pitre. Il se coiffait pour cela d'un fez, et entrait dans le salon avec les gestes cauteleux, des regards humbles et de travers, tenant un rouleau à la main. Il se passait une paire de lunettes qu'il se posait au bout de son nez, ce qui lui permettait, dans les intermèdes de la lecture, de les regarder de ses yeux lorsqu'il levait le regard, et de regarder à travers les lunettes lorsqu'il reprenait sa lecture.

Lucien commençait ses ... le texte de l'Imam avec ...lité, comme une leçon apprise.

Vous comprenez, expliquait-il ensuite, au début, il ne lit pas, il connaît la formule par cœur.

Il commençait à prêter attention au texte à partir de « ... annonce que, voulant extirper l'herbe ingrate ».

Dès le début du premier tercet, Lucien assurait ses lunettes et commençait attentivement à épeler avec difficulté comme un vieux fonctionnaire de village pour ... déchiffrer les caractères. Il hésitait, se reprenait, ce qui allait à merveille à cause du naturel dans son regard l'aidant dans sa simulation. Une fois, il se trompa et au lieu de dire :

« Bien avant que sur le minaret, le muezzin ... », il cita :

« Bien avant que sur le muezzin le minaret paraisse », ce qui fit éclater de rire tout le monde, et depuis, Lucien de temps en temps, soit que la langue lui fourchât, soit, le plus souvent, pour amuser, mettait muezzin à la place

de minaret et minaret à la place de muezzin. Le plus souvent, d'ailleurs, il commençait par se tromper vraiment, mais alors qu'il avait le temps de se reprendre, persistait avec complaisance.

J'aurais aimé que Lucien fit remarquer combien le vers :

« Un Grec avait convoité l'honneur d'une Turquesse »

- Notez bien que cet homme n'a pas attenté à l'honneur de cette femme. Il a seulement osé la désirer.

Et pour faire entendre quelle audace était considéré un désir de chrétien à l'égard d'une femme turque – Turquesse pour la rime – Mais Lucien ne disait rien et j'étais obligé de le faire souvent moi-même. Et alors que le dernier vers (le seul qui eut, dans un certain sens, quelque véritable couleur locale) était bien dans la ligne de ces pièces turques officielles où l'intéressé était simplement désigné à la turque de son nom et du nom de son père, sans mention du nom de famille, et où ici, avec beaucoup de vraisemblance, le Grec père ayant un surnom 'Arap' – le noir – qui servait à le d... – son nom avait été reproduit dans le firman à la manière ...éparable dont le désignaient ses connaissances.

Serge de Mazière – René Mille – Berthe Mille – le 140 de Térapia de Mainetti – Cecil Hadkinson – L'affaire des colis et des wagons – La colonie européenne vers 1916 – Bombardements aériens – la guerre telle qu'elle fut et telle que je la vis – les communiqués allemands – 1917, accident de tramway – l'état de guerre – état naturel à l'arrière – Eugène Aliotti et le poète – Comment fournir par la fenêtre, ses ... qui font la porte – Les dernières parties de poker – Ma famille et ma part ... – Les Hadkinson, Lochner, Perocaco, etc. – réceptions chez nous

Livre V Catholiques et mécréants

Christian Caracach et les leçons chez Demoize(?) – Les conférences du P. Euzet – l'incident Salzani – Comment je connus Bergando – Les deux partis – les amis de Bergando – Ansaldo Marouche – Letayf S.L. ... Leenwood– Ralph Themner dit l'extasiaque – la première association – état et évolution de mes idées – La jeunesse de ce temps – Comment je fondai l'association des étudiants – Combien je diffèrai par mon passé trouble de cette jeunesse immaculée – la bibliothèque évangélique – le monde qu'on y rencontrait – le Dr Corfyropoulo.

Livre VI L'association des étudiants

Nos conférences – Science et enfantillages – M. E. Homère – M. S. Pittakis – Luc Madamian – Hermine Lalirian – Ayop Compoundjian – René Letayf – François Ansaldo poète – François Ciaralto musicien – Crises religieuses – Ansaldo et Norbert Ballardur – Euzet contre l'association – Philo(?) de Zaca – Albert Hazan et les leçons d'hébreu – Exégèse – travaux – les leçons du père Euzet – Sully Prudhomme, prince de notre jeunesse – Démission de François Ansaldo – Bernard Mainetti, homme de lettres et conférencier – L'Altani des bandits – le jury – l'acte d'accusation – le jour de l'armistice – le premier bateau anglais en rade – Leonard Xanthaki – l'oncle Sylvaire défenseur des opprimés – Paul Micalef avant notre rencontre – Jeanne Nalpas et les leçons d'italien – Amours diverses de François Ansaldo – la bonté de Joseph Marouche – Premier contact avec le monde – le taudis des Marouche – Contact avec la misère – Bergando (?)este, Bergando chez lui – Bergando amoureux – Première scission – Renouveau de l'association – Deuxième ... et l'honneur – La section scientifique

Une nuit, vers une heure du matin, je fus soudain tiré du sommeil par la sensation de quelque chose d'insolite qui se passait dans la rue. Du moins, en me réveillant, pus-je apercevoir toute la famille en chemise de nuit, rassemblée devant les fenêtres du balcon.

En m'en approchant, je constatai que le quartier était sur pied aux balcons et aux fenêtres. Dans les rues sans réverbères aux ténèbres entrecoupées ça et là par l'éclairage intérieur des maisons, on distinguait un va-et-vient d'ombres. Nos voisins en chemise de nuit stationnaient sur le pas des portes.

Il fallut quelque temps avant que mes oreilles saisissent la rumeur stupéfiante qui circulait d'une bouche à l'autre : la paix avait été conclue ! La nouvelle me parut invraisemblable, insoutenable, enfantine. Bientôt du reste, nos voisins d'en face, les Max Lochner, nous donnèrent une version plus admissible : l'Allemagne venait d'accepter les quatorze points de Wilson. Des camelots, vendant un bulletin spécial, avaient alerté les dormeurs.

Toute la nuit, le quartier demeura en éveil. D'une fenêtre à l'autre, on commentait l'événement. La veillée finit même par me procurer l'impression d'une fête foraine, lorsque Mme Lochner descendit préparer du 'Kalva' dans sa cuisine et nous en envoya une assiettée.

Vers trois heures du matin, je résolus pour ma part de me recoucher, non sans anxiété, mais avec l'espoir de nouvelles moins déconcertantes pour le lendemain. Il m'irritait que les choses aient pu se passer comme dans l'esprit des ignorants : l'Allemagne brusquement hors d'elle et capitulant sans transiger. Il me tenait à cœur que l'histoire se déroulât suivant ses traditions les plus éprouvées, et il m'était inconcevable qu'une aussi formidable aventure prit fin sans les cérémonies préalables de laborieuses négociations et de minutieuses formalités.

Les nouvelles du lendemain me rassérénèrent. La note allemande à l'Amérique semblait, pour le moment, accueillir, d'égal à égal, les quatorze points de Wilson comme la proposition, digne d'être débattue, d'un adversaire raisonnable.

Cependant, il devenait évident que le bloc des Empires centraux se disloquait. L'Autriche faisait des propositions de paix séparée. La Bulgarie mettait bas les armes. Les journaux de Smyrne dont la censure venait d'être relâchée, insinuaient ouvertement que la Turquie ne devait pas se laisser devancer...

Un soir, *L'Indépendant*, le nouveau journal rédigé par Xanthaki, parut avec un énorme titre en manchette : SAUVE QUI PEUT ! On se l'arracha. L'article obtint un succès de témérité, comme une gaillardise de langage ou une histoire salée dans un milieu accoutumé à la réserve.

Xanthaki était ravi de pouvoir crier S.O.S., de révéler sans entraves la déconfiture allemande et, tout en y délectant sa francophilie, de présenter la situation comme non décourageante pour les Turcs : abusés par les Allemands, le moment était venu pour eux de se tirer d'affaire par une défection rapide et, en somme, parfaitement justifiée.

Ce fut la Revue de Smyrne, fondée par Philippe de Zara et dont les premiers numéros avaient paru entre-temps, qui annonça, une après-midi, par un bulletin spécial, la conclusion de l'armistice entre la Turquie et m'Entente. Ce bulletin, conçu comme un joyeux manifeste, finissait par les mots :

V I V E L A T U R Q U I E !

V I V E L A F R A N C E !

Tout comme si la Turquie était l'alliée de la France et que la victoire de celle-ci ne pouvait que profiter à celle-là.

Les mots « Vive la Turquie ! vive la France ! » accolés me parurent indécents. Cette façon de penser me révoltait. Je me demandais si ces gens se leurraient, cherchaient à leurrer la Turquie ou si les choses étaient vraiment telles qu'ils les présentaient, cette dernière allait profiter de sa félonie et presque partager la victoire avec les nations victorieuses.

A présent, les trônes, l'un après l'autre, s'effondraient. À l'abdication du roi Ferdinand succédait celle de l'empereur Charles.

Enver et Talaat pachas, que nous nous étions, durant de longues années, habitués à considérer comme les vrais souverains de l'Empire ottoman, avaient déguerpi un beau matin, escamotés de la scène comme sous une trappe.

Enfin, on apprit la révolution allemande et la fuite de Guillaume II. Ces trônes qui, jusqu'à présent, me paraissaient faire partie de l'ordre naturel, comme les mers et les fleuves, et qui s'écroulaient l'un après l'autre, cette succession d'événements inouïs, de coups de théâtre, me procuraient une impression d'exagération et d'irréalité.

Le 6 novembre, dans l'après-midi, un vaisseau de guerre – il s'agissait du M. 29 britannique – fut signalé à l'horizon. Accouru sur les Quais avec la foule pour voir ce phénomène oublié – un navire venant du large, j'aperçus sa fumée se détacher sur l'horizon lointain.

Dès que le navire eut jeté l'ancre, par une sorte de conjuration unanime qui me frappa de stupeur, la ville franque pavoisa en un instant. Les drapeaux français, anglais, américains, italiens, mais surtout grecs, flottèrent sur les édifices privés et publics, les cafés, les boutiques, les hôtels. Les couleurs grecques dominaient à ce point qu'on se serait cru dans une ville grecque un jour de liesse nationale.

Cette même après-midi, j'entendis, pour la première fois, assurer que Smyrne serait cédée à la Grèce. Rumeur absurde, évidemment, mais à quel titre ces grecs se livraient à tout ce tumulte ? Une immense foule mouvante avait envahi les Quais. Elle ondulait comme les flots de la mer. Enveloppé par ses vagues, je me laissai emporter dans ses remous. Vers le tard, je croisai, par hasard, François Ansaldo. Ensemble, nous nous trouvâmes, je ne sais comment, embouteillés dans le débarcadère des transports, sans pouvoir, durant longtemps, en sortir.

En rentrant, la nuit tombée, je vis des grecs juchés sur des chaises haranguer des badauds attroupés. Des drapeaux grecs, portés par des manifestants, flottaient par-dessus la houle des têtes humaines. À l'écart, au milieu d'un petit groupe d'auditeurs, un vieillard discourait, sans élever la voix, comme un instituteur qui explique paternellement à ses élèves la portée d'un grand événement historique.

Quant à la police turque, elle était invisible ou passive. La présence d'un petit navire de guerre avait suffi à déchaîner toute cette liesse. » Depuis octobre 1914, aucun vaisseau n'avait pénétré dans la rade, où seuls rouillaient lentement – comme deux pièces de musée, témoins allégoriques d'un âge disparu – deux cargos hollandais surpris et bloqués lors de la fermeture du port. Aussi, l'arrivée de ce navire était accueillie comme un événement insigne et le commencement d'une ère nouvelle.

Nous nous étions tellement déshabitués du spectacle d'un bateau à l'horizon, nous étions tellement pénétrés de cette idée de 'port fermé' que rendaient sensible l'absence de correspondance épistolaire, l'impossibilité de se déplacer et de communiquer avec la plupart des contrées, que j'éprouvais l'impression que celles-ci, comme des vaisseaux qui auraient pris le large, s'étaient infiniment éloignées, et que le golfe avait été transformé en mer fermée, comme par les éboulements d'un cataclysme géologique.

À présent, j'avais la sensation qu'un nouveau bouleversement allait le rétablir dans sa condition première, rapprocher les pays émigrés, mais pas aussi près cependant qu'autrefois. Entre hier et aujourd'hui, s'était interposée l'irréductible régression d'un peu d'éloignement acquis...

Livre VII Maritza Valtezaro (?)

Leçons de grec – préparation à l’amour – prestige de l’association – ma personne en ce temps-là – mythologie de mon *savoir* – comment étudiait René Letayf – Affectations – l’occupation grecque – Conférence de M. Pittakis – l’échauffement patriotique des Grecs en ce temps-là – Récit de l’occupation grecque – début de mes amours avec Maritza – les départs – Letayf, Thema, Leenwood, Ansaldo – Explication des illusions de ce temps-là – Conférences publiques à l’association – Arsène Akfali délégué à Paris – Mes amours avec Maritza – Anecdote du lever de table – Christian Caracach – Joseph Marouche et moi – Préparation à l’anniversaire – Rôle de Demoy – La fête du 29 août – Discours et discours – La transmission des pouvoirs – Rotisqueries et comiqueries – Bergando commissaire général – Je veux être attaché d’ambassade – Mes ambitions – Haine du commerce – Je ne veux pas être le commun – Mes lectures en ce temps-là – Développement ... – la littérature affaiblie au profit des travaux graves – Comment Maritza ressentit mon départ – État de mes amours avec Maritza – Mme Valtezaro – Mme Valtezaro découvre nos amours – Mme Valtezaro nous laisse libres – la famille Valtezaro – Valtezaro jaloux – Ansaldo avait demandé la main de Maritza – Maritza et son piano – L’oncle Lamare s’occupe de moi – je suis nommé à la Légation de France et j’assisterai aux bals des Ambassadeurs – les déchirements du départ – Comment et combien j’aimais Maritza – Ma garde-robe, mes dépenses de poche et mon départ.

Autour du choix d’une carrière

La question de me trouver un emploi préoccupait au plus haut point ma famille. Il n’en avait plus été question depuis la tentative avortée de ...

À entendre mon oncle Baptistin, il n’y avait de poste qui se présentât et que je ne dusse accepter. Moi qui avais pris tant de plaisir à lire Jack, je me trouvais à peu près dans la même position que lui. Mon oncle, sans le comprendre, du moins sans l’exprimer aussi nettement, voulait m’humilier. Non point qu’un poste qui n’aurait pas été humiliant et que j’aurais réussi à trouver lui aurait causé du déplaisir, mais, puisqu’il m’entretenait, il trouvait que pour trouver un emploi, aucune humiliation n’aurait dû me faire reculer. Or la perspective de devenir employé me heurtait. Entrer dans le commerce correspondait pour moi à une véritable déchéance. L’association des étudiants, en me mettant en contact avec des camarades qui étudiaient en vue d’une carrière libérale, avait renforcé mes préventions contre les grossières occupations du commerce. J’étais persuadé que rien ne me convenait moins, et que j’allais me couper d’activités pour lesquelles j’étais sûr d’avoir la vocation. Comme mes principaux camarades, je prétendais préparer mes études en vue de mon avenir. Quoique les parents de ces jeunes gens fussent peut-être convaincus que des êtres providentiellement doués comme nous l’étions avaient droit à des carrières supérieures, un homme comme M. Letaff s’étonnait quand même, lorsqu’il demandait à son fils à quel genre d’études je m’adonnais, d’entendre que c’était à l’exégèse. Car entreprendre de hautes études était indissociablement lié dans son esprit au résultat ultime de pouvoir gagner sa vie, et il ne comprenait pas comment l’exégèse pourrait assurer la mienne. Or, si j’étudiais l’exégèse, je ne la considérais pas comme le but de ma future carrière. Elle relevait de mes occupations et de mes inclinations intellectuelles.

Obligé quand même d’expliquer à mes parents la carrière à laquelle j’aspirais, et forcé de concéder à leur esprit pratique une forme de gagne-pain qui pût être prise au sérieux, j’avais dû faire paravent de celle d’avocat. Seulement, en même temps que les cours de la faculté de droit, je pouvais suivre, mais seulement à titre accessoire, ceux de la faculté de lettres.

En vérité, je savais moins la carrière à laquelle j’aspirais, que celles dont je ne voulais pas. J’aurais souhaité devenir écrivain, mais je ne me représentai pas bien comment y parvenir. J’aurais éprouvé de terribles appréhensions avant d’affronter un éditeur, avant d’oser même porter un article à un journal. J’aurais toujours craint qu’on ne trouvât la bonne raison pour m’en refuser l’insertion. En partant à l’étranger, j’aurais gagné du temps. En attendant, je me serais occupé de lettres, et mon talent aurait éclaté au grand jour, dans des circonstances que je ne me représentai pas.

Pour le moment, mes aspirations étaient surtout négatives : contre le métier de service, contre l’emploi et je ne distinguais pas bien le commerce de la tenue de livres. Les bureaux m’apparaissaient une espèce de maisons pénitentiaires où les médiocres de la terre alignés inscrivaient des chiffres sur des registres. Faire moi-même ce que faisaient quatre-vingt-dix pour cent de mes concitoyens, devenir comme l’un d’eux, non, cela m’était intolérable et mon frère astreint à ce genre de vie, sombrait lentement dans un abrutissement progressif. Ma mère, sans se douter que cette question d’emploi était pour moi comme la vie ou la mort, me disait simplement, comme s’il s’agissait de choses relativement négligeables :

« Mon enfant, comment veux-tu devenir avocat ? Si j’avais de l’argent, j’aurais pu t’envoyer étudier. Mais, songe qu’il te faudrait quatre ou cinq ans pour terminer tes études, trois ou quatre au moins pour re créer une

réputation, et arriver à exercer en gagnant ta vie. Ce ne sont pas des choses raisonnables. Il y a tant d'avocats qui crèvent la faim. Par contre, si tu trouves un emploi, tu pourras avancer bien plus vite. »

Devant l'impossibilité d'arriver à mes fins, je voulais m'épargner au moins une amère désillusion. Je désirais masquer à moi-même aussi bien qu'aux autres, le naufrage de mes ambitions. À aucun prix la banque ou les bureaux, mais puisqu'il fallait me résigner à être salarié, que ce fut au moins dans une institution où les loisirs sont plus grands, où j'aurais l'air de me préparer une carrière, un poste accessoire qui m'occuperait en même temps que je compléterai mes études, par exemple dans un consulat.

Lors du séjour de ma tante Léontine à Smyrne, on l'avait aussi proé d'avoir l'œil ouvert sur un poste pour moi. Saisissant l'occasion et profitant de son attention, susceptible de prendre mes désirs au sérieux, je lui avais exposé mon intérêt pour un poste dans une légation (les attachés d'ambassade ne s'occupent-ils pas souvent de littérature et n'ont-ils pas, à côté de leur carrière officielle qui répond mieux à leurs désirs ?

L'essentiel aux yeux de mes parents était de me trouver une place. On se contenta de souligner à ma tante de tenir compte non seulement de mes desiderata, mais de toute autre possibilité que je ne puisse refuser. Mes parents parlaient de ce postulat qu'un emploi, une fois acquis, permet toujours d'avancer, qu'il est comme un billet de loterie, avec lequel, lorsqu'on est intelligent, on a la chance de gagner le gros lot. L'essentiel était d'acquiescer ce billet de loterie. Par conséquent, aller au plus difficile et obtenir ce poste quel qu'il soit.

Les Lemare avaient à Athènes un ami influent qui leur avait parlé d'un poste à la légation. Malheureusement, avait été occupé. Si jamais il s'en présentait un autre, mon Dieu ! qu'on ne négligeât aucun effort pour me l'obtenir.

Maritza pensait alors que, d'un moment à l'autre, je pouvais quitter Smyrne. Je la vis une fois me contempler avec une insistance triste.

– Qu'y a-t-il ?

– Comme, ça, je comprends que tu vas partir.

Je m'enfermai dans un silence plein d'acquiescement. Il n'en était pas question, mais cela flattait tellement mon amour-propre que j'eus la cruauté de ne pas dire non. Sans doute les départs successifs de mes amis laissaient aussi croire à Maritza que le mien suivrait. Si j'avais dit non à ce moment, si je lui avais juré qu'il n'était pas question de départ, elle aurait sans doute pu dire par la suite qu'elle en avait eu la prémonition.

Il se passa, en effet, peu de temps avant que ne nous parvienne une lettre de l'oncle Etienne. Son ami de la légation avait trouvé un poste pour moi. Il s'agissait d'un emploi auprès de l'attaché naval, et d'une fonction de téléphoniste. Le grec courant et le français étaient requis. J'aurais 250 drachmes par mois (environ 1 000 F actuels) et une chambre. Mes fonctions, guère absorbantes, me laisseraient des loisirs que je pourrais passer à étudier. Je prendrai mes repas chez la loueuse, moyennant une modeste pension, ce qui me permettrait de vivre à bon compte.

Le mot téléphoniste résonna mal à mon oreille, mais je n'approfondis pas. Il s'agissait d'un poste auprès d'une légation. Je pourrai utiliser une partie de mon temps à étudier. Je parlais, à l'exemple de mes autres amis. Il ne m'en fallait pas davantage. L'oncle Baptistin consulté se hâta de dire catégoriquement qu'il fallait accepter. Comme moi, ma tante Esther n'aimait pas le terme téléphoniste, mais elle n'approfondit pas davantage. Ensuite, je pouvais avancer. L'essentiel, c'était de commencer. J'annonçai mon départ à Maritza comme la suite prévue de ce que je lui avais déjà dit. Elle était résignée. Les jeunes gens ne doivent-ils pas achever leurs études pour devenir des hommes ? Nous souffrons moins des choses que nous affirmons nécessaires. Maritza était très affectée et agrémentait son affliction par le chagrin inséparable de tout départ. Moi aussi, je remplissais mon rôle ainsi que je sentais qu'il convenait. Mais j'étais sec dans l'égoïsme de ma joie du départ, devant cette possibilité d'occuper un rôle plus important, objet de mes vœux.

Un des soirs qui précédèrent mon départ, nous étions, Maritza et moi, immobiles et mornes sur le canapé, ainsi qu'il convient à des amoureux qui vont se séparer. Mme Valzano, maigre et myope, glissa dans la chambre et, nous voyant affalés, elle imagina en vertu de la tristesse de toutes les séparations que nous pleurions. Elle tâcha d'essuyer du doigt les larmes présumées qui coulaient de mes paupières et m'embrassa sur le front comme pour me consoler. Très ennuyé et confus de son erreur, j'essayai éperdument de m'attendrir et de tirer de mes yeux quelques larmes. Faisant appel à toutes mes forces, j'eus la chance d'arriver à pleurer un peu et aussitôt je présentai hardiment mon visage à Mme Valzano pour qu'elle vit bien que je pleurais vraiment et qu'elle ne s'était pas ridiculement méprise.

Les jours du départ approchaient. Je l'annonçai à mes amis. Je pris bien soin de dire que j'aurais un poste à la légation. Chez les Mainetti, leur sœur, Renée, me félicita et me dit que c'était très bien et que j'assisterai aux bals des ambassades.

On me prépara tout un trousseau : lingerie, manteau neuf, complets. Bref, on me monta toute une garde-robe. On y ajouta le smoking de mon père que je pouvais faire ajuster à ma taille à Athènes. Puis, stupéfait car je n'avais pas prévu l'usage de ces largesses, mes oncles et mes tantes me donnèrent en cadeau de l'argent de poche, si bien que je partais bien fourni et riche comme je ne l'avais jamais été.

On m'acheta toutefois un billet de seconde, moins par esprit d'économie que par principe d'économie hérité des déchéances de la guerre. Diverses personnes, entre autres ma mère et ma tante Marie m'accompagnèrent jusqu'à bord. Nous nous séparâmes vers l'heure du dîner, le bateau ne levant l'ancre que vers minuit.

Je vais maintenant entreprendre le récit de mon voyage et de mon séjour à Athènes dont certaines conséquences illustreront que parfois les rêves des enfants ne sont pas plus sages que la conduite des hommes.

Livre VIII Le séjour en Grèce

À bord de l'Albania – M. Jean Rold(?)ucci et M. l'abbé Mirzan – Eugène Aliotti – Artin Pigmatian dit Arturo Pignatelli – Partie de poker à bord – les dernières dettes liquidées – L'argument de la bénévolence – un piètre capucin – Arrivée à Athènes – Le remorqueur de la Légation – L'athée Jacques Serruyer – M., Mme et Bébé – Mon oncle Lamare – L'attaché naval Meci et son adjoint Montagné – M. l'Ambassadeur de Billy – M. le professeur Forgères – M. Charles Picard – Leçons de latin – Le père Dellebeque – vers le baccalauréat – M. Renaudin – La Légation de France – Ma chambre à la Légation – téléphonistes et interprète – Mon rôle – Aveux complets sur mon poste à Athènes – Premier contact avec George Touchevieux – Ma fidélité à Maritza – Incidents à Smyrne et Athènes à propos de Maritza – Ma ... dérobée – Etienne Dorbault – M. Mousselet – Jean Morias – Emmanuel Photiades – Comment Emmanuel Photiades coucha à

Livre IX Autour de l'alliance Française

Ma rentrée à Smyrne – Première entrevue avec Maritza – Le poste à la société des quais – le café de Paris – Premier contact avec Henri Filipacchi – Le café de Paris – le concert Keradja – La vie aventureuse d'Henri Filipacchi – Henri Filipacchi et ses amis – Auguste Bergando et Joseph Marouche – Le carnaval ... – Arsène Akfali – Les déceptions d'Arsène – Arsène poète – ... et amitié – Grande amitié avec Filipacchi – Influence de Flaubert et d'Athalas – Leconte de Lisle – Histoire de ma déception – Mon départ pour Athènes et mon entrée à la National Bank – Je tourne le dos à la fortune – L'heureuse année 1921 – Je commence mon roman – Mon prestige littéraire – Histoire de mon roman – L'Alliance française – Les parties de poker – Yves Carlier – Bergando et ses amours – Un désastre au poker – Arsène Akfali manufacturier – il met dans les cokeries la passion qu'il avait mise dans la poésie – Il m'avance 40 L tq\$ – 1^{ère} dénonciation – Association de malfaisance – Une soirée chez Ibrahim Kalip – Ibrahim Kalip avant la fortune et son ami Moustafa Djelal – 2^{de} dénonciation d'Akfali – Émilie Hadjiaposto – Idées et opinions d'Arsène Akfali – Je débauche Arsène – La scène de Bellevue – Une idée d'Yves Carlier prise au sérieux par Fernand – La douche – Acharnement à me justifier auprès d'Henri – Querelles autour du tapis vert – Refroidissement puis reprise de mon amitié pour Henri – Arsène Akfali n'est pas commode – Incident avec Filipacchi – Sensibilité de Henri Filipacchi – Henri Filipacchi bibliophile – La vieillesse du jeune Christian – Figuers et types de l'Alliance française – Arabadjian – Les Buccarella – Mlle Réré et Chyssa – de Zara retourné – Querelle avec Akfali – Jalousie d'Arsène Akfali – La désillusion sentimentale – Lecture dans ma chambre devant Filipacchi et Christian – L'idole est entamée – Départ de Christian – les opérations sur le pont – la turcophilie sous l'occupation – Smyrne sous l'occupation hellénique – La vie à Smyrne – Premiers bals – Anecdotes de ce temps – Quelques officiers – Tsankaraki et Famouros – Le colonel Saniyanis – Laura Melfa et Mercedes Fragacommo – Suite et fin de mes amours avec Maritza Valtezarò – Récit détaillé du détachement – l'offensive turque d'août 1922 – Réconciliation avec Émilie Hadji Apostolo – Départ sur Smyrne avant le désastre – Douceur des filles grecques – la vie dans les quartiers grecs – Volupté et voluptés – Avec quel patriotisme turc nous suivions les événements – nos joies – Atmosphère générale de Smyrne devant la débâcle – Formation des Milices – Anecdotes diverses sur les milices – Henri Filipacchi milicien – Laugella et le comte Colona Giordano et le comte Leuni – Le poste de la Pointe – Riri de Andria milicien – Réquisition de bateaux – Historique de la débâcle – Les Grecs devant la débâcle

Livre X L'incendie

Occupation de Smyrne (9 sept) – Les événements par rapport à nous – L'Alliance française camp de réfugiés – Dernières figures entrevues – Mme Mavrocordato – Les 10-11-12 septembre – Les Alkiar – La journée du 13 septembre – Le 13 septembre vers 4 h – Cortège des réfugiés – Tante Edla et l'oncle Sylvaire – Le 14 septembre vers 1 h du matin – Vers 3 h du matin – A 8 heures du matin – La foule parquée sur les quais – Les explosions – Départ pour Boudja – Les 14 et 15 septembre à Boudja – Smyrne le matin du 16 septembre – L'oncle Sylvaire et tante Edla – L'odyssée de grand-maman – Comment Sylvaire me raconta plus tard la mort de grand-maman.



Livre I Smyrne après l'incendie

Le ... de l'Alliance française – Le ravitaillement – Le ... des rues – Les consulats ... à Massa – M. Cointer à Smyrne – l'ouverture des coffres-forts – Pour obtenir de l'argent – Les banques – Le fruit des pillages – ... d'objets – Le départ de Joseph Marouche – Une promenade dans Smyrne incendiée – De la rue Massa à l'Alliance française – Tante Elsa et oncle Oscar – Oncle Sylvaire et tante ... – Marius de Andria et sa femme

Laura – Le conseil de famille – Les Kyriakides après l’incendie – Le peintre Procopi et Affeli Procopiou – Révélation sur l’incendie – Causes avancées (Grecs –Arméniens) et causes réelles – Un mot de Philippe de Jaza – Smyrne renaissante – L’Hôtel *Neim* – Mondanités à bord des vaisseaux de guerre – Prestige des officiers – Mireille à l’Alliance – Retour de l’oncle Baptista Antonio Dalessio – Les retours – Auguste Bergando – Mes relations avec les Kyriakides (?) – Gens suspects rencontrés en ce temps-là – Maritza Kyriakides (?) – Leçons à Maritza Kyriakides (?) – M. Jacques Filipacchi – Lettres échangées avec Henri – Châteaux en Espagne – où Mercedes Fragiacommo réapparaît – Un poste à la Banque Ottomane – Mes idées en ce temps-là – Première rencontre avec Lucien Dand(o)ria – Où la situation politique empire – Préparatifs de départ pour Athènes – Démonstration navale – Les soirées de Sélim Letayf – Le 31 décembre 1922 – ... Prestige spécial des Fragiacommo – Mon rôle et rôle de Mercedes – ... Joseph Marouche à Rasalla – Ibrahim Ghalip – Fernand Maineto et Auguste Bergando – Aventure de 10 000 kilos de tabac – où Mme Luis apparaît – A Cordelio chez Éliane – Premières parties de poker après l’incendie – Mes relations avec Dandoria – Le dîner du 20 mars – Employé de la banque ottomane – André Massa à la banque – Cyclisme – Départ de maman pour Athènes – Un mot d’Ibrahim Ghalip.

II Mercedes Fragiacommo et sa sœur Mme Luis

Comment s’élaborèrent mes dernières amours avec Mercedes – Mercedes à Cordelio – Mme Luis – La correspondance échangée à la banque – Mercedes femme du monde – Mercedes et les Américains – Idée inculquée à Mercedes Progrès – Sasfet Bey – Dîner offert par Raymond Heers – Une soirée chez Ernest Aliotti – Le boulevard des amoureux – Badinage et libertinage – je suis trop supérieur pour être amoureux – Départ de Maritza Kyriakides – Relations avec les Kyriakides – Mr Ropartz – Léonce Guys et Bassi – Auboyneau – à propos de Mercedes – Gérard Noblet – Gérard Noblet coureur et Gérard Noblet proxénète – Soirées mondaines pour entretenir Mercedes – Le poker à Cordelio – types de joueurs – Alfred (?) aff à Cordelio, Abajolo, Pardo, Musso – Raymond Sperco et l’Eastern carpets – comment j’entrai à l’Eastern Carpets – Mes relations avec Mercedes – Éliane et ses amies – Dandoria va, dit-on, se fiancer – Le milieu des Arachtingi – Je fais la cour à Mme Luis – l’Eastern Carpets Ltd – Retour de Maman et de Mireille – je fus pour toi tu fus fines (?) – Querelles – Soirées passées chez Mercedes – Vie et malheur de Mme Luis – Une rencontre fortuite – Retour en bateau – René Letayf à Smyrne – violence de mon amour – Rupture – M. se retire du monde – La fête du 20 mars – une démarche de Mercedes – Aborda inferi – Mme René Cros – Irène Mirzan et l’irrésistible Dandies – Les amies de Mercedes – Sylvie Dracopoli et sa sœur Mme C... – Amours de Noblet – Attrait spécial de milieux Fragiacommo – Luis – Dracopoli – l’enfer vu de l’intérieur – M. Daleggio en enfer – Jalousie – Je suis toujours amoureux de Mercedes – Mercedes et Menier – Mes rencontres avec Mercedes – Mlle et Monsieur – Soirées libidineuses autour de Mme Cros – Toutes mes amours pour Mercedes.

Livre III Lucien Dandoria pendant la crise

Il y a trois Lucien Dandoria – Lucien Dandoria avant la crise – Éliane Arachtingi – Voyage d’Ivy Hadkinson à Smyrne – Ivy Hadkinson et ses malheurs conjugaux – Amours d’Éliane et de Lucien – Jalousie de Lucien – Le journal de Lucien – Lucien Dandoria et André Massa – Amours ... Massa – Épisode du lever de la lune – Auguste Bergando renoue ses amours – José Depolla – Lucien Dandoria ennemi du monde et ... des hommes – Bellati et lui – promenades solitaires de Lucien – Ida Dandoria et la folie des excursions – Barbé excursionniste – le salon oriental de Barbé – Lucien et Mercèdes – Le sultan et les sultanes – ... de Barbé – Barbé et Dandoria – Dandoria veut aller à Bournabat – Dandoria va se marier – mes relations avec Dandoria – Comment je fis la connaissance de Mme Cramer – ... de mes amours avec Mercedes – Littérature – Les opinions de Dandoria en ce temps-là – Apparition de Lucien Arcas – Littérature et poésie – Lucien Arcas poète – influence de Lucien Arcas – Lucien Arcas et ses amis – Lucien Damian, Brandis, etc. – Lucien Arcas aristocrate – Premier contact avec l’hôtel de la gare – Lucien Arcas et Dandoria – Le baccarat à Smyrne – tempérament de joueur – types de joueurs – autour du jeu – M. et Mme Arachtingi au baccarat – Lucien par rapport à Éliane – Éliane par rapport à Lucien – Aperçu général sur la société de Cordelio – le Club de Cordelio – Au tripot, le vendredi saint – Mercedes et Sylvie – suis mis en gage – Les prêts de Micaléf – Crise Micaléf – Récit du désastre de Micaléf – étude générale de mon caractère et de mes capacités d’amitié – caractère littéraire de ma sensibilité – et la recherche de 300 livres – pressentiment du désastre – une conversation avec Robert – 16 au 17 mai 1925 – secours moral de Paul Micaléf – Robert Cramer consulte – Arcas se dérobe – Ramy ou Rahmi – l’usurier théorique et l’usurier pratique – secours de Lucien Dandoria et d’autres amis – L’habitude d’avoir des dettes – réflexions sur l’argent et sur ceux qui le donnent – pathologie de la générosité – ... – Tradition mystérieuse – Amoureux malgré elle – Rupture et départ de Mercèdes – le banquet à bord – le genre de Cordelio – les délices de la passion – Éliane amoureuse de moi – Cécité de Lucien – Refroidissement progressif – Lucien Arcas – Dandoria et mes amours.

Livre IV Le salon de Mme Cramer

La famille Cramer : Mme Cramer – Madeleine Cramer – Robert – Mme Cramer, marquise de Rambouillet – Premières rencontres avec Paul Micaléf – le bon et le mauvais goût – altercation avec Arcas – Robert et les Giudici – premier contact avec les Giudici – Amours de Robert et de Marcelle Giudici – charme des soirées chez les Cramer – Aristocratomanie – Développement et intensification de mes marottes aristocratiques – Autres lignes (?) rencontrées chez Mme Cramer – M. et Mme Soucher (?) – Une gouvernante aux mains molles – La petite Soucher (?), enfant prodige – Compliments pour petits enfants et propos d’hommes supérieurs ! – Amenez-moi Bergando et Micaléf – Mme Léonce Guys – savoir-vivre et aliénation mentale – Mme Lapandjoflou – Marguerite Missi et sa dot – comment se forma chez Mme Cramer l’atmosphère hostile à Eliane et celle favorable à Dandoria – Les promenades en auto (?) – Départ de Mme et Mlle Cramer – Les vendredi littéraires et les procès-verbaux d’Arcas – Paul Micaléf – Vie et origine de Micaléf – à propos du communisme – Amitié avec Arcas – Noctambulisme et conversation avec Lucien Arcas – fiançailles de Madeleine Cramer – Retour de Mme Cramer – anecdotes sur Erich Schleicher ... – Robert amoureux de Marcelle – Maladie de Robert – Durant la maladie de Robert – Histoire d’une pièce de théâtre – Si l’on veut des acteurs, il faut inviter Éliane – Devant la porte – la fête – anecdotes sur la fête. Le maître, l’homme et l’homonyme – ... – fiançailles de Robert et de Marcelle – Doublement d’aristocratie – Travaux littéraires – discussions littéraires avec Arcas – la manie grecque (?) et l’astronomie – influences fécondes – le baccarat – Micaléf et Arcas – Simon Mainetti ... le baccarat chez René Cros – Émigrants – les débuts d’une longue crise – les économies sacrées de Lucien Dandoria – 1^{er} voyage de Dandoria à Constantinople – Divers dépôts – parmi les amoureux (Cramer-Schleicher) – Troisième reprise avec Mercedes – Caractère particulier de la troisième reprise – Récit détaillé de la troisième reprise – Mercedes – ... et leur amour – ... Arcas Dandoria et mes ... amours – Les rendez-vous à la pâtisserie – une soirée de voiture – vieilles amours, vieilles demeures – ... de mes amours – Mercedes et Sylvie

Livre V L’ère des dettes

Voyage à Constantinople avec Paul Micaléf – Marie (?) Dandoria – Un wagon réservé en compagnie d’Ibrahim Ghalip – Convention des beautés de la nature et des diversités du paysage – La plaine de Magnésie – petites cités de l’intérieur – le lac de Ma(?) – Arrivée à Banderma – voyage de nuit dans la Marmara – petites géographiques et étroitesse d’imagination – M. et Mme Dandoria – première rencontre avec Odile Dandoria – M. et Mme Galizzi – Micaléf communiste – Micaléf sorti du peuple – Une conversation avec Mme Dandoria – Martial Lanza et ses amours – Humbert Mauromati – A Thérapia et Thokathian – Prodigalité et générosité de Micaléf – Dévouement de Paul Micaléf – familles de femmes et bouges de nuit – Micaléf et l’art – à la mosquée de Sainte Sophie – Autres mosquées – la tour de Galata et le Bosphore géographique – une vieille personne et une vieille maison à Thérapia – Mlles Della Suda, mademoiselle Mauromati – Micaléf disparu – Micaléf et les putains – Nous avons eu tous deux pour maîtresse, je crois ... – Galantries – à la brasserie Bomonti – Idées sur le peuple – Hadji Békri – la légende des loukoums – la cathédrale engloutie – le diable soit des lampions.

Prêtres et prélats

Trois archevêques de Smyrne avaient laissé une profonde empreinte dans la mémoire des catholiques qui en parlaient encore au temps de mon enfance. C'étaient, dans l'ordre de succession, Messieurs Mussabini, Scappapietra et Timoni. Le nom de Mgr Scappapietra, surtout, revenait souvent dans les propos et souvenirs de ma grand-mère d'Andria.

À propos de Mgr Mussabini, une histoire courait, authentique disait-on, mais dont le merveilleux paraît détaché des pages de la "Légende Dorée".

Lorsqu'il fut question de construire la cathédrale à l'endroit où elle s'élève encore aujourd'hui, il s'avéra qu'au prix réclamé par les entrepreneurs, le transport des pierres absorberait une somme énorme aux dépens du reste de la construction.

Mgr Mussabini demanda alors aux catholiques de se charger chacun, en guise d'œuvre pie, d'une pierre et de la transporter jusqu'au chantier. L'émulation fut elle parmi les fidèles, qu'en peu de temps, par d'innombrables navettes, toutes les pierres nécessaires à l'édifice se trouvèrent réunies sur les lieux.

Funérailles de M^{gr} Marengo

J'étais déjà né lorsque mourut M^{gr} Timoni, mais le premier archevêque de Smyrne dont je me souviens fut M^{gr} Marengo, son successeur, personnage crochu et barbu qui portait sa croix pectorale sur sa bure blanche de dominicain. Je me souviens de l'avoir vu sur son trône, dans le vieux "palais archiepiscopal" de Sainte Marie, où les Pères de Sion nous avaient conduits je ne sais à quelle occasion.

Je me rappelle seulement ses funérailles. On nous avait, pour la circonstance, donné congé. Les grandes classes devaient figurer dans la pompe funèbre. J'étais libre. J'en profitai pour aller voir défiler le cortège. M^{gr} Marengo, en habits sacerdotaux, coiffé de la mitre blanche, était étendu sur une sorte de char à plate-forme revêtu de toile blanche. On avait mandé, à la hâte, un évêque voisin pour présider la cérémonie. Je ne sais comment j'arrivai à me faufiler à travers la presse pour me trouver juste devant les portes de la cathédrale au moment où l'étrange corbillard venait de s'arrêter, après une secousse qui l'avait ébranlé et qui avait fait reculer l'évêque, demeuré isolé du clergé derrière le char.

J'appris plus tard que M^{gr} Marengo avait demandé qu'on se servît pour lui d'une charrette comme corbillard, d'où la forme singulière de ce dernier. Ce sont là manifestations tapageuses et posthumes de spectaculaire modestie. La charrette de M^{gr} Marengo rappelle le corbillard des pauvres de Victor Hugo, trottant au milieu d'un cortège d'apothéose : « Je laisse cinquante mille francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je ne veux l'oraison d'aucun culte. Je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu ».

Pourquoi Victor Hugo déclarait-il solennellement croire en Dieu ? Parce que ce très grand poète, ce pieux philosophe, cet Isaïe apprêté et frimeur recherchait le sublime et partageait l'opinion populaire suivant laquelle les "plus grands génies" ont toujours cru en Dieu. Or, étant un des plus grands génies, il convenait qu'il crût en Dieu.

M^{gr} Marengo avait en outre demandé de ne pas être embaumé. J'ai ouï dire par des élèves de Sion, qu'après les funérailles, le corps demeura exposé dans la cathédrale sous un couvercle de verre. On attendait, je crois, pour procéder à l'inhumation, l'arrivée d'un frère du défunt. Les enfants des écoles veillaient la précaire dépouille.

Sous l'effet de la décomposition, le cadavre éclata, projetant des matières grondantes et liquides, en présence des élèves terrifiés.

M^{gr} Zucchetti

Je me trouvais dans le jardin du Sporting Club, en compagnie de ma tante Esther, le jour où l'on attendait l'arrivée du nouvel archevêque M^{gr} Jean-Antoine Zucchetti. Une foule considérable stationnait devant le bâtiment des "Passeports". Le nouvel archevêque, ancien supérieur d'un couvent de capucins en Anatolie, avait, disait-on, sauvé la vie à des centaines d'arméniens, menacés de massacre par les Turcs. Aussi, les arméniens de Smyrne se préparaient à lui faire, assurait-on, une réception triomphale.

Le bateau à bord duquel se trouvait M^{gr} Zucchetti était en retard sur l'horaire prévu. Du jardin du Club, nous voyions aller et venir un landau tapissé de roses, jusqu'aux rayons de ses quatre roues. On expliquait que ce surprenant équipage avait été commandé pour véhiculer l'archevêque, une fois débarqué ; jusqu'à sa demeure.

L'intronisation de M^{gr} Zucchetti, revêtit une pompe et une solennité inaccoutumées. Bar un bel après-midi, du palais archiépiscopal, situé dans la cour de Sainte-Marie jusqu'à la cathédrale Saint-Jean, à travers la rue franque dont les magasins avaient fermé en cet honneur, entre la double haie d'une foule recueillie ou curieuse, une procession extraordinaire se déploya.

L'archevêque, mitré et crossé, précédé par les clergés régulier et séculier en vêtements sacerdotaux, fut conduit, sous un baldaquin, jusqu'en sa cathédrale. Le dimanche suivant, il célébrait sa première messe pontificale.

...

On a dit de M^{gr} Zucchetti qu'il était une "figure évangélique". Si "évangélique" doit être entendu dans le sens de "saint", le mot convenait à l'homme et à son aspect.

À la fois doux et imposant, M^{gr} Zucchetti était un grand vieillard à la barbe neigeuse, dont le visage, presque douloureux, semblait dégager de la bonté. Sa croix pectorale s'étalait sur son froc austère de capucin. Sa voix surtout, dont le timbre revit dans ma mémoire, était lorsqu'il officiait, cadencée, solennelle, majestueuse et, on aurait dit, immatérielle.

Ce fut lui qui, l'année suivante, me conféra la confirmation : Pax tecum.

Vers ce temps-là (peu de temps après l'armistice), nous apprîmes que M^{gr} Zucchetti avait été rappelé par Rome. Son départ, en contraste avec son arrivée presque triomphale, eut lieu presque à l'insu de ses ouailles. Que s'était-il passé ? On raconte que sa bonté s'était résumée à beaucoup de faiblesse. Sous son épiscopat, il y avait eu des désordres et des relâchements sérieux parmi le clergé.

Le fait est qu'il existait à Smyrne en ce temps-là, parmi le clergé séculier, cette chose dont Marcel Proust a eu raison de dire qu'elle est assez rare à notre époque, je veux dire un ou deux "mauvais prêtres". Leur conduite scandaleuse avait rejailli sur d'autres prêtres dont le principal tort avait été de s'être montrés légers, d'avoir voulu jouer les "esprits larges", ce qui leur attirait la faveur des cercles mondains et leur permettait de goûter à des distractions dont leur faiblesse se régalaient sous le couvert fallacieux de leur esprit d'indépendance.

Cependant, les anecdotes allaient leur train. On en inventait. On attribuait à Dom Pietro Longinetti, curé de la cathédrale, une maîtresse, Marica. On contrefaisait l'accent du curé. Dom Pietro était censé se présenter chez sa maîtresse et lui demander à brûle-pourpoint sur un ton comminatoire : « Marica, tha mou kannis éna paidhi... i dhen the mou kannis... pridhi » (Marica, me feras-tu un enfant ou ne m'en feras-tu pas ?). Ces stupidités étaient accueillies, surtout dans certains cercles de jeunes dévergondés, par des esclaffements interminables...

Le chanoine Ernest Mirzan

À mon retour d'Athènes, je revis l'abbé Mirzan. Sachant que je venais de bûcher le latin, il m'accueillait par des citations latines et des tirades virgiliennes que j'avais peine à comprendre. Il m'accablait aussi, en français, de phrases balancées, pleines de métaphores, sirupeuses, tirées de ses homélies ou élaborées dans le même style. Aussi, prenait-il plaisir à ma rencontrer. Dans la rue, du plus loin qu'il m'apercevait, il commençait d'esquisser un sourire friand et, en guise de bonjour, m'apostropha par ce vers célèbre où Horace déclare haïr le vulgaire profane et l'écarter :

O d i p r o f a n u m v u l g u s , e t a r c e o ...

Mais il fallait l'entendre le prononcer ! Il l'entamait par un "ô" prolongé, d'intonation vocative :

Ôôôô-di profanum vulgus...

Un temps. Geste de main dédaigneux qui écarte, puis il laissait tomber :

... et arceo...

Il voulait signifier qu'il retrouvait loin du vulgaire grossier, non point un de ses pairs – ce n'eût pas été concevable – mais enfin, un initié, une oreille parente et de bonne compagnie.

Il me racontait aussi des anecdotes qui prouvaient sa supériorité d'esprit sur celui du vulgaire, sa générosité d'âme, sa véritable charité chrétienne, la sublimité foudroyante de son éloquence et, à mon avis, son amour des phrases à effet :

« – Je me trouvais hier dans un salon et l'on en vint à parler d'une dame qui a commis une faute et vit séparée de son mari. Or, il y avait là une de ces vieilles filles à venin de vipère qui, sachant que je fréquentais cette dame, se mit à dire qu'elle n'était pas fréquentable et qu'elle ne pouvait pas concevoir comment certaines personnes pouvaient la rencontrer. Je l'interrompis : – Pardon, mademoiselle, vous qui êtes si pieuse, vous avez certainement lu l'Évangile ?... – Certainement... – Eh bien ! vous devez connaître le passage où il est question

d'une femme adultère qu'on amène devant le Seigneur en lui demandant s'il faut la lapider. Que répond Notre Seigneur ? – Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ? »

L'abbé Mirzan s'arrête un instant afin de mieux marquer son effet :

« – Eh bien ! mademoiselle, je préfère avoir tort avec le Christ que raison avec vous !... »

M^{gr} Vallega

Enfin, on apprit qu'un archevêque de Smyrne en titre avait été désigné. Il fut précédé par la rumeur qu'il n'avait accepté sa désignation qu'à son corps défendant. Il se considérait comme un personnage trop important pour un diocèse oriental de l'envergure de Smyrne. Il arrivait avec valet de chambre et voiture. On le disait résolu à ne pas se laisser aisément aborder. J'assistai à son intronisation : M^{gr} Vallega, vif en couleur, assez replet, barbe brune, bifide, à reflets fauves, regard fuyant, fut accueilli à la cathédrale, selon l'usage, au son joyeux des cloches.

Un détachement de fusiliers-marins français présenta les armes avec un grand cliquetis de ferraille, au moment où l'archevêque gagnait son trône. Il prononça aussitôt un discours farci de convenances au cours duquel il qualifia le siège archiépiscopal de Smyrne d'"illustre parmi les illustres", mais sur un ton qui laissait suffisamment entendre que son importance était surtout fonction de son antiquité.

Entrevue avec M^{gr} Vallega⁵

Mon oncle, qui ne mâchait pas ses mots, et nourrissait des préventions tenaces contre M^{gr} Vallega, me pressait d'intervenir afin d'obtenir de sa part un engagement formel et écrit.

J'étais en contact avec M^{gr} Dellepiane qui, tout en se retranchant derrière son archevêque, me recevait avec une politesse je devrais dire dansante, tant elle était faite de sourires, de révérences, de pirouettes et de courbettes. Mon oncle m'écrivait : « Méfiez-vous : derrière sa politesse fleurie se cache le brigand des montagnes de la Calabre. » Mon oncle n'était pas anticlérical, mais il considérait M^{gr} Vallega et son collaborateur comme personnellement capables de tout.

Ayant facilement réussi à débouter son beau-frère, mon oncle m'écrivit une lettre désenchantée qui s'achevait ainsi : « Nous en avons fini avec Maggiar pour avoir sur le dos Vallega. Ces deux vastes canailles m'ont beaucoup fatigué. »

Cette phrase qui plaçait sur le même plan l'archevêque apostolique de l'Asie mineure et la tortueux Paul Maggiar, me ravissait en raison de son rythme orchestré à la Chateaubriand. Mais je ne la prenais pas au sérieux. Je me promettais de voir M^{gr} Vallega moi-même pour tirer l'affaire au clair. Or ce dernier se trouvait à l'étranger...

Enfin, j'appris qu'il était de retour, mais il me fut impossible de l'atteindre. Il ne faisait que de très rares apparitions à l'archevêché et vivait retranché dans sa maison de Boudja.

J'insistais auprès de M^{gr} Dellepiane pour que l'archevêque m'y reçut. Je finis par obtenir audience pour un dimanche après-midi, et j'entraînai avec moi mon ami Dandoria pour me tenir compagnie dans le train. Je frappai à la porte, et aussitôt me trouvai face à face avec monseigneur qui, dans une soutane élimée et grasseuse, était en train de deviser avec M. Euzet en faisant les cent pas entre le vestibule et le petit jardin attenant.

Il vint au-devant de moi :

– Ah ! me dit-il, c'est vous le monsieur d'Andria qui avez demandé à me voir ? Et qu'est-ce qu'il y a ? – monseigneur, je désirerais vous parler...

Il aurait volontiers réglé en un tour de main l'affaire sur place, debout dans le vestibule, mais il se résigna à me faire pénétrer dans le petit cabiner sombre qui lui servait de bureau, pendant que mon ami s'en allait m'attendre dans le jardinet, au soleil.

⁵ Ma tante, Hélène d'Andria, femme de mon oncle Sylvaire, était co-propriétaire, avec son frère Paul Maggiar, de l'une des maisons dites "de la cathédrale", qui faisaient face à la basilique.

Au début de 1922, l'archevêché de Smyrne désintéressa de sa part Paul Maggiar, moyennant une somme forfaitaire versée au comptant. La propriété fut cédée ensuite par ma tante à l'archevêché contre l'usufruit viager de la maison, réversible éventuellement sur la tête de mon oncle.

En 1922, la maison brûla avec la totalité de son mobilier, si bien que mon oncle et ma tante demeurèrent sans maison ni usufruit.

M^{gr} Vallega avait introduit une demande en indemnisation auprès de l'autorité compétente, mais refusait obstinément de prendre un engagement anticipé quant au droit des usufruitiers. D'autre part, Paul Maggiar réclamait auprès de la commission italienne la moitié de l'indemnité des meubles, lesquels étaient la propriété exclusive de ma tante.

Mon oncle et ma tante se trouvaient en Grèce. J'étais leur fondé de pouvoir.

M^{gr} Vallega s'assit, me fit asseoir.

– Monseigneur, lui dis-je, je suis le fondé de pouvoir de Sylvaire d'Andria...

Les prunelles fuyantes de l'archevêque roulèrent vers le haut des orbites, explorant des régions reculées de sa mémoire.

– Sylvaire d'Andria ?... Sylvaire d'Andria ?... Ah oui ! finit-il par acquiescer, Sylvaire d'Andria ! Et qu'est-ce qu'il y a ?

Je résumai la situation : mon oncle désirait obtenir des assurances formelles et des apaisements quant au respect de ses droits, le jour où serait réglée l'indemnité à l'archevêché.

– Ah ? Et c'est pour ça que vous vous êtes dérangé ? Enfin, vous aurez fait une promenade...

– Mais où en est cette affaire, monseigneur ?

– Je n'en sais rien, dit-il sur un ton cassant et en scandant chaque mot. Je n'en sais rien. Je ne m'en suis pas occupé. J'ai des affaires bien plus importantes dont je ne me suis pas occupé.

Je lui fis observer que, si celle-ci était négligeable pour lui, elle était capitale pour mon oncle, qui ne disposait pas d'autre source de revenus.

– Mon oncle, Monseigneur, m'a assuré que vous aviez promis...

Il m'interrompit :

– Je n'ai rien promis du tout. Je ne peux rien promettre. Je ne promets rien. Tout ce que je peux vous assurer, c'est que, lorsque l'indemnité aura été réglée, l'évêque se montrera brave homme.

Puis, reprenant d'un ton doux : – Dommage que vous vous soyez dérangé pour ça... Enfin, vous aurez fait une promenade...

Il ne me restait plus qu'à me lever. Du reste l'archevêque paraissait pressé d'aller reprendre, entre vestibule et jardin, sa promenade et ses propos interrompus avec M. Euzet.

Tout en me reconduisant vers la grille d'entrée, il répétait :

– Dommage... Dommage... Enfin, vous aurez fait une promenade...

J'approchai mes lèvres désabusées de son anneau pastoral. À ce moment, il aperçut Dandoria qui m'avait rejoint, et lui tendit également, à hauteur de la bouche, sa main à baiser. Mon ami, non sans malice et à ma confusion, s'en saisit et se contenta de la serrer.

Cet entretien que je rapportai à mon oncle, ne fit que le persuader définitivement de la mauvaise foi et des mauvaises intentions de l'archevêque. – Il se montrera brave homme ! Cela veut dire qu'il me veut me faire l'aumône. Je ne veux pas de son aumône. Je veux qu'il respecte mes droits et prenne l'engagement de les respecter. C'est à cette époque qu'il écrivit à la Commission une lettre truculente, dans laquelle il déclarait entre autres, que « M^{gr} Vallega était le pasteur de ses fidèles à la manière du pasteur qui tond ses brebis ».

On me rapporta que, lorsqu'elle fut lue en séance, les membres de la commission riaient aux éclats.

Mon oncle, excédé fit mettre opposition au dossier de l'archevêché à Paris. Le protêt trouva une audience extrêmement complaisante, sans doute auprès de quelque haut fonctionnaire "anticalotin", car furent bloquées non seulement l'indemnité afférente à la maison contestée, mais également la totalité des avoirs de l'archevêché, « jusqu'à règlement du litige entre les parties contestantes ».

Le successeur de M^{gr} Vallega dut se mettre, en toute hâte, en rapport avec moi pour liquider au mieux cette affaire.

Dom Tonna

M^{gr} Vallega avait réussi à faire nommer administrateur apostolique Dom Tonna, curé de Karşiyaka qui, enfant du pays et membre du clergé séculier, était, sauf erreur, le cadet des prêtres du diocèse.

À ceux que ce choix étonnait, on expliquait que Dom Tonna, ce jeune prêtre d'apparence insignifiante qui se déplaçait en bécane, avait fait preuve d'extraordinaires aptitudes administratives. Et la vérité est qu'en tant que curé de Karşiyaka, il s'était pas mal démené et avait pris d'heureuses initiatives.

M^{gr} Vallega, psychologue perspicace et averti, en avait conclu qu'il était le plus apte à diriger et, par conséquent, le plus méritant. Je crois surtout qu'il n'était pas fâché d'opposer à des prêtres mondains, ambitieux et imbus

d'eux-mêmes, un homme du peuple assez dépourvu de culture et dont le choix imprévu servirait aux autres de haute et terrible leçon.

Des rumeurs courent suivant lesquelles "monseigneur" Tonna sera nommé archevêque, puis qu'il est nommé archevêque.

Un matin, en ouvrant "Le Levant", je tombai, non sans stupeur, sur cet entrefilet catégorique :

« Nous apprenons que l'abbé Dom Tonna, ex-administrateur apostolique du diocèse (sic), a été nommé archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie mineure. ».

L'auteur de l'entrefilet poursuivait en déclarant que, quoiqu'on n'eût rien à reprocher personnellement à l'élu, on estimait qu'un "prélat turc" eut mieux convenu à ce poste et que, par conséquent, la nomination de M^{gr} Tonna ne pouvait provoquer que de la déception "et des regrets bien compréhensibles".

Il sautait aux yeux que l'entrefilet était "inspiré" et que le "prélat turc" dont la non nomination soulevait des "et des regrets bien compréhensibles" n'était autre que l'abbé Mirzan, qui avait passé sa vie à convoiter l'anneau d'améthyste.

Ce n'était un secret pour personne qu'à longueur d'années, il avait intrigué avec l'espoir de l'obtenir. Après le départ de M^{gr} Zucchetti, il s'était cru à la veille de réussir, mais sous M^{gr} Vallega, pour des raisons que j'ignore exactement, mais certainement en rapport avec ses rancœurs, ses intrigues et ses convoitises, non seulement ses espoirs d'arriver à l'archiépiscopat s'étaient singulièrement amenuisés, mais il s'était brusquement vu dépouillé de toutes ses charges, même celles de chancelier qu'il détenait depuis des temps immémoriaux.

L'ayant, peu après, rencontré et manifesté quelque surprise perfide à l'égard du choix récent du Saint Siège, il me déclara avec un filet de fiel dans la voix :

« Il y a trois moyens grâce auxquels on peut réussir dans le monde : l'argent, les femmes et le piston. En l'occurrence, ajouta-t-il, il ne saurait être question d'argent ni de femmes, il ne reste qu'à penser au piston ».

M^{gr} Vallega, paraît-il, assurait assez dédaigneusement que ce qu'il fallait à Smyrne comme archevêque était un homme du genre de M^{gr} Tonna : un enfant du pays rompu aux mœurs locales, entreprenant, actif, dépourvu d'ambition, qui pourrait y vieillir et y mourir, comme jadis M^{gr} Timoni, autre enfant du pays. Le tout, par opposition à lui M^{gr} Vallega, fourvoyé dans ce patelin et digne d'un destin meilleur.

L'abbé Mirzan, avec ses traits d'un Léon XIII un peu vulgaire, sa culture grecque et latine, sa conviction d'être un fin diplomate, un profond connaisseur de l'âme humaine, jugeait, par contre, qu'il était par droit et par raison, l'homme indiqué. De plus, par chance et par surcroît, sujet turc, il était, vu les circonstances, l'élément rêvé.

Il faut dire de suite qu'il ne l'était pas et que les objections qui me furent rapportées et qu'on soulevait contre lui, ne manquaient ni de poids, ni d'à propos.

En premier lieu, l'abbé Mirzan, prêtre mondain, était compère et compagnon avec un nombre trop considérable de ses ouailles potentielles. Il hantait les salons. Il jouait même au poker.

Ensuite, à la faveur de son "esprit large", il se laissait aller à bien des accommodements et, ce qui est plus grave, il s'y était laissé aller souvent pour justifier ce que des catholiques quelque peu véreux attendaient précisément de la largeur de son esprit.

À vrai dire, il était frivole et léger. J'avais à peine dix-sept ans lorsqu'il me recevait, pour bavarder, dans son bureau de la chancellerie sis dans la cour de la cathédrale. Parfois, une femme du bas peuple ne parlant que le grec, s'y présentait pour lui raconter ses misères domestiques, prendre ses conseils, solliciter sa protection. Je faisais mine de m'esquiver. Il esquissait un sourire malicieux : « Restez, vous allez entendre des choses intéressantes... ». Les deux fins psychologues, lui et moi, allaient pouvoir se divertir, entre initiés, aux dépens de la commère.

Odi profanum vulgus...

Intronisation de M^{gr} Tonna

Je m'étais empressé de rentrer d'Athènes en compagnie de mon oncle Sylvaire et de ma tante, pour ne pas manquer l'intronisation de M^{gr} Tonna. Parti presque en même temps que moi afin de se faire sacrer à Rome, il était à présent attendu à Smyrne d'un jour à l'autre. Enfin, on publia la date de son arrivée et l'heure de la cérémonie fut annoncée dans "le Levant" pour le lendemain.

Je me sentais fébrile. Ces dernières heures qui m'en séparaient me paraissaient interminables. Je redoutais l'empêchement imprévisible qui m'en priverait. Je décrivais, à qui voulait m'écouter, les phases que suivrait la future cérémonie : l'archevêque faisant son entrée dans un baldaquin au son de toutes les cloches ; le crucifix qu'on lui tendrait à baiser à l'entrée ; la lecture de la bulle pontificale investissant le nouvel élu : « Pie, évêque, Serviteur des serviteurs de Dieu... », puis après le discours de l'intronisé, tout le clergé s'agenouillant devant lui pour lui prêter serment d'obédience.

Le grand jour arrivé, je courus, haletant, à la cathédrale. Depuis 1922, on n'y avait jamais vu pareille affluence. C'est que d'abord les catholiques de Karşıyaka s'y étaient portés pratiquement au complet, ensuite que chacun était curieux de voir le jeune et familier curé de Sainte Hélène, le Dom Tonna de la bécane, vêtu de violet et transmué en archevêque.

L'anxiété de le voir apparaître était générale.

Cucifix en tête, le clergé se déploya en procession pour aller le recevoir sur le seuil de la basilique. Mais le nouvel archevêque se fit attendre. Toutes les têtes étaient tournées vers la porte ; les pieds se hissaient sur les travées des bancs. Enfin un murmure comparable à une sourde rumeur courut à travers la nef. On entendait : il arrive... il est arrivé... le voilà... Les cloches se mirent à sonner : l'orgue éclata ; les chœurs entonnèrent l'"Ecco sacerdos magnus".

M^{gr} Tonna, en "capa magna", avançait à présent sous le baldaquin, bénissant les fidèles d'un bras déployé. Je crus naïvement qu'en étendant ainsi le bras, il cherchait, en un geste large, à bénir d'un élan heureux son nouveau troupeau. La vérité est qu'il ne savait pas bénir et qu'il mit quelques années à corriger ce défaut d'asséner sa bénédiction en soulevant tout le bras. Ce que je prenais pour un geste large n'était qu'un mouvement inexpert.

La cérémonie commença. Lorsque M^{gr} Tonna se leva pour prendre la parole, tous les souffles se suspendirent :

« Après les saintes émotions de mon voyage à Rome... »

Mais il déroula bientôt un tel chapelet de platitudes que les souffles ne tardèrent pas à reprendre.

Après le discours, on le revêtit de ses ornements sacerdotaux. Ce fut l'abbé Mirzan en personne qui lui posa la mitre sur la tête. Puis s'agenouillant et lui effleurant l'anneau d'or d'un air dégagé, il prêta, le premier, le serment d'obédience. Les autres suivirent. On voyait de vieux prêtres chevronnés, des têtes chenues, s'agenouiller, s'incliner aux pieds du jeune archevêque. M^{gr} Tonna, redressé sur son trône, faisait sur eux le signe de la croix.

J'ai assisté à maintes intronisations. En général, l'intronisé accueille l'obédient avec le sourire, et lui donne avec bonté l'accolade. M^{gr} Tonna était figé en pontife : il bénissait.

Après le salut et la bénédiction pontificale, il quitta ses vêtements sacerdotaux, reprit la "capa magna", et le cortège se déploya vers la sortie, aux sons de la marche pontificale.

M^{gr} Tonna eut alors l'occasion d'une espèce de triomphe. On se précipitait vers lui. On l'arrêtait pour lui baiser la main. Il lui fallut plus d'un quart d'heure avant de pouvoir rejoindre sa voiture. L'organiste reprenait sans désenlacer la marche pontificale. Dans la cour de la cathédrale, toute une foule était encore rassemblée que M^{gr} Tonna saluait et remerciait en secouant les bras.

Le lendemain, ayant encore quelques détails à liquider concernant l'affaire de mon oncle, j'allai voir M^{gr} Tonna à l'archevêché et lui présentai mes félicitations.

Il me dit : « J'ai eu hier mon dimanche des Rameaux, gare à mon Calvaire ». Le mot avait déjà été dit ; et ce n'était dit que pour dire un mot, mais il ne croyait pas si bien dire. Des tribulations et des humiliations lui étaient, en effet, réservées, dont son amour-propre ulcéré semble n'avoir pas encore guéri au moment où j'écris ces lignes (1931).

Il fut l'artisan de ses malheurs. Il ne sut ni être simple, ni en imposer, ni se rendre sympathique. Comme son prédécesseur, M^{gr} Vallega, il s'amena à Smyrne avec valet et auto. Il manquait d'éducation. L'homme du peuple

transpirait à travers l'évêque. Le populaire Louis disait de lui : « Ine fthos fainete ap'tin ion itou » (C'est un pauvre, on le reconnaît à sa voix). Il voulait dire qu'il avait la voix aigre et sans inflexions des gens du peuple.

Lorsque, dans la rue, une de ses ouailles le saluait chapeau bas, il répondait par un petit geste protecteur de la main.

M. Elzéar Guiffroy, à l'époque où il était le personnage le plus considérable de la ville, si un receveur de tramway le saluait en portant la main à son képi, lui retournait son salut par un grand coup de chapeau. M. Guiffroy avait un vrai sentiment de dignité. Sa Grandeur M^{gr} Tonna ne l'avait pas.

D'origine maltaise et sujet de S. M. Britannique, il voulut agir en Anglais, se mêla à des antagonismes politiques, prit parti pour les Anglais contre les Italiens qui composaient la majorité des catholiques, au point de s'abstenir de paraître à une cérémonie à laquelle il était attendu et à laquelle devait assister le consul d'Italie.

Son langage était sans élévation, son vocabulaire ménager et terre à terre. Il disait « j'ai fait », « je ferai » une pontificale, Je ne « donnerai » pas une pontificale, je ferai « une simple assistance », comme un chanteur dirait : Je ne chanterai pas un morceau d'opéra, mais un air d'opérette.

Sa foi même, pourtant solide, s'exprimait avec une consistance toute matérialiste. Dans ses sermons, il était toujours question de sa mission qui consistait à conduire son troupeau au paradis. Et pour lui, le "paradis" se présentait dépouillé de toute atmosphère spirituelle. C'était l'endroit où seraient concrètement rétribuées les actions concrètes ennuyusement accomplies sur terre.

M^{gr} Tonna avait les qualités d'un excellent curé de campagne. Il n'avait pas l'envergure d'un évêque. Il fut la victime de son protecteur. La morale de toute cette histoire fut formulée, il y a quelques années, par M^{gr} Roncalli à qui je demandais, un jour, ce que devenait M^{gr} Vallega. « Il se repose », me dit-il doucement. Et le ton ferme et convaincu laissait entendre que M^{gr} Vallega avait trouvé, enfin, l'occupation inoffensive qui lui convenait.

Je m'étais tellement intéressé aux cérémonies de l'intronisation que les questions qui m'avaient souvent été posées se renouvelèrent.

Pourquoi, puisque j'étais incroyant, fréquentais-je les églises ?

Certains même hasardaient des interrogations grossièrement naïves : Était-ce pour "me moquer de la religion" que j'assistais aux cérémonies ? Ou étais-je, en réalité, croyant et posais-je à l'incrédule ? le faisais-je par simple curiosité ?

Comment leur expliquer que ce n'était ni pure curiosité, ni par esprit de raillerie, ni surtout par foi religieuse dissimulée sous le couvert hypocrite d'un "esprit fort".

Je les aurais étonnés davantage si je leur avais avoué que j'ai rarement assisté à une première communion, entendu la voix grêle des enfants, récitant à voix haute les prières, sans sentir irrésistiblement les larmes me monter aux yeux.

J'assistai aux cérémonies religieuses par amour des pompes et de la poésie chrétiennes et parce que j'étais instruit du sens des offices mieux que beaucoup de croyants.

Elles m'attiraient parce que nous ne nous délestons pas aisément de notre éducation première. Ceux-là même, pourtant nombreux, que plus rien n'attire et n'émeut à l'église portent ailleurs ou différemment l'empreinte indélébile de leur origine chrétienne.

Le juif Klausner, dans son "Jésus de Nazareth", ne s'embarrasse pas des récits sacrés concernant la virginité de Marie et la naissance miraculeuse et les écarte après les avoir sommairement exécutés. Mais le radical Guignebert, né chrétien, ne dédaigne pas de regarder de très près ces mêmes textes. Il s'y attaque en les épiluchant mot à mot, pour démontrer leurs contradictions, leur inconsistance, leur caractère légendaire et leur vanité historique. À cela et à la contexture de sa pensée, on reconnaîtrait de suite l'exégète né chrétien.

La vérité est que marqué indélébilement par le christianisme, nous restons, croyants ou incroyants, soldats demeurés fidèles sous la guérite ou déserteurs, **sub signo Christi**.

Panaghia-Capouli (1933)

La Nonne de Dülmen – Origine et aventures d'un sanctuaire – Polémiques – Visite à Panaghia-Capouli – Illusions et réalités – Le retour

Acceptit in sua...

Vers le milieu du printemps, alors que, dans nos climats, l'atmosphère s'imprègne déjà des douceurs d'un été prématuré, les demoiselles Topuz me proposèrent de me joindre à un groupe qui comptait se rendre à Panaghia Capouli.

Je n'avais jamais encore visité ce curieux sanctuaire, si proche d'Éphèse, qui dans les milieux catholiques de Smyrne, sinon encore un peu partout dans le monde, jouissait depuis bientôt quarante ans, d'une certaine célébrité. Pourtant, ma mère, mes tantes, y étaient déjà allées, du temps de mon enfance, dans les beaux jours des premières années de ce siècle, à l'époque de la vie douce et du plaisir facile.

Accompagnées de messieurs en faux-col raide et plastron empesé, ces dames s'y rendaient d'Éphèse, à dos de mulet ou d'âne, pour ne pas se fatiguer. Assises en amazone sur leurs paisibles montures, elles portaient des chapeaux à voilette pour protéger leur teint du soleil, et des jupes longues qui descendaient jusqu'aux pieds, ne laissant entrevoir que la pointe de leurs bottines.

C'était des excursions, mi-mondaines, mi-pieuses, une perspective de déplacement et de pique-nique dans la belle saison des lundi de Pâques, et – en un temps courtois où les visites constituaient un des agréments, sinon un des fondements de la société – l'occasion d'en rendre une à la Sainte Vierge et de s'assurer, à côté des biens-fonds et des revenus temporels dont ces pèlerins distingués étaient confortablement pourvus, quelques grâces et revenus spirituels.

Mais il me faut tout d'abord expliquer ce qu'était Panaghia Capouli.

*

En 1824, à Dülmen, en Westphalie, en cette région allemande qui côtoie la frontière belge, mourait, du reste hors de son couvent, une religieuse augustine quinquagénaire, Anne-Catherine Emmerich, plus connue en Occident sous le nom de la *Nonne de Dülmen*.

Tout comme de nos jours l'Allemande Thérèse Neumann, Anne-Catherine était stigmatisée et avait des visions. Depuis le séraphique François d'Assise, le monde chrétien et mystique a connu de nombreux stigmatisés, c'est-à-dire des personnes frappées des plaies de Jésus crucifié : stigmates sur les mains et les pieds que perforèrent les clous, sur les front que couronnèrent et déchirèrent les épines, sur le côté que perça le fer de la lance.

À partir de saint François, les stigmatisés furent surtout des femmes, des fiancées mystiques du seigneur Jésus, auxquelles leur amant céleste, en récompense de l'indéfectible amour qu'elles lui avaient dévoué, octroyait le privilège de partager ses souffrances et les blessures de sa Passion.

On peut trouver dans l'ouvrage en plusieurs volumes sur la *Mystique divine, naturelle et diabolique* écrit par l'Allemand Goërres et traduit en français, à défaut d'explications satisfaisantes, des détails amples et minutieux sur ces fiancées de Jésus et sur la stigmatisation, dénommée *vulnus divinum* par les théologiens.

Tout comme au XVII^e siècle Marie-Jésus d'Agreda, tout comme récemment Thérèse Neumann, Anne-Catherine voyageait dans le passé : elle voyait, comme sur un écran de cinéma, avec précision et abondance de petits détails, des épisodes connus et inconnus de l'Ancien et du Nouveau Testaments.

Ses stigmates et ses visions, cependant, n'avaient pas été sans lui attirer la suspicion de l'autorité ecclésiastique et la méfiance de plusieurs laïcs notables.

Ses biographes la présentent comme une paysanne ignorante ne sachant s'exprimer qu'en patois allemand. Pourtant, elle lisait La vie des saints, se nourrissait de récits du Martyrologe, et de la Légende dorée, et n'ignorait pas non plus, apparemment, certains ouvrages plus savants, tels que les œuvres attribuées à Saint Denis l'Aréopagite, ni le nom de Saint Jean Damascène.

Dans son couvent, elle ne paraît pas avoir été aimée. On la jugeait hyperbolique, oblique, hypocrite et paresseuse. Elle irritait ; on l'accusait d'intriguer, d'écouter aux portes et de deviner les pensées secrètes des religieuses à la faveur des propos qu'elle avait surpris. On lui en voulait d'être toujours malade et d'exalter ses souffrances.

Elle ne semble pas non plus avoir beaucoup suscité l'affection de sa famille. Sa vocation, son acharnement à vouloir entrer dans un couvent, avaient produit auprès des siens l'effet d'un égoïsme obstiné.

En 1811, le couvent des augustines de Dülmen – auquel une protection efficace avait imposé Anne-Catherine en 1803, bien qu'elle fut sans dot et que l'entrée dans ce couvent en imposait une – fut soupçonné de menées anti-napoléoniennes et fermé par ordre du frère de Napoléon, Jérôme Bonaparte, roi éphémère de Westphalie. Les religieuses se dispersèrent.

Anne Catherine, recueillie par une paysanne, s'attira bientôt par ses visions et ses stigmates qui se complétèrent et se renforcèrent précisément vers cette même époque, une grande réputation de sainteté. Une commission ecclésiastique venue de Munster ne retira de ses investigations que des impressions mitigées. Un peu plus tard, une seconde commission l'isola, l'observa et la soumit à un interrogatoire serré. Il lui fut malaisé de statuer unanimement sur son cas.

Ses stigmates étaient intermittents. Ils se cicatrisaient, puis se remettaient à saigner en certaines circonstances, le Vendredi saint par exemple, par d'imperceptibles orifices pareils à des piqûres d'épingle.

On venait la voir de toutes parts. En caressant de sa main un objet, elle pouvait en raconter la lointaine histoire. En touchant des reliques, elle évoquait dans ses détails la vie du saint auquel elles avaient appartenu. Par ses prières, elle obtenait des guérisons à distance.

Si elle avait commencé par rencontrer l'opposition de l'autorité ecclésiastique, elle finit par trouver auprès d'elle des promoteurs et des partisans résolus. M^{gr} Sailer, évêque de Ratisbonne, et son successeur, M^{gr} Witman, furent ses ardents défenseurs.

On la transféra dans une maison spacieuse avec jardin louée pour elle. Sa mère, attirée par la renommée de sa fille, vint du hameau des environs de Munster où celle-ci était née s'établir auprès d'elle pour y mourir peu après. Sa réputation, sans cesse grandissante, finit par attirer aussi auprès d'elle un certain Clément Brentano qui, après une jeunesse bruyante et dissolue, était revenu au catholicisme et à l'austérité avec le zèle fougueux d'un converti. Ce n'était pas le premier venu, mais un écrivain d'un grand talent, un érudit, un poète d'une imagination débordante et d'une expression singulière. Il avait été parmi les pionniers du renouveau littéraire qu'on appelle le romantisme allemand. Au moment où il s'installe, peut-on dire en permanence, au chevet de la visionnaire perpétuellement souffrante qui ne quittait presque plus son lit, il était déjà célèbre et avait publié la plupart de ses ouvrages.

Il se mit à noter les visions d'Anne-Catherine, à mesure qu'elles se déroulaient et qu'elle les lui relatait. Il la pressait de questions, réclamait des précisions, provoquait ses confidences. Il lui lisait aussi des livres pieux, des apocryphes néo-testamentaires sur Jésus et la Vierge, et tâchait d'y démêler le vrai du faux en s'adressant au sens extralucide de la voyante. Quelle fut leur part mutuelle dans cette bizarre et obscure collaboration ? Est-ce le poète qui lui soufflait des noms tels que ceux de Denys l'Aréopagite ou de Jean Damascène ? Pour le moins, on peut se poser la question.

À la mort d'Anne-Catherine, le dossier des notes recueillies par Brentano, parfois au chevet de la voyante et, dans la plupart des cas, a-t-il prétendu, aussitôt après les longues séances passées auprès d'elle, comportait un nombre impressionnant de cahiers. Le poète passa le reste de sa vie à explorer cette immense mine, à élaguer, combiner, dresser ou réécrire les récits et les mettre au point. Il publia d'abord la *douloureuse passion de N. S. Jésus-Christ*, puis une *Vie de la T. S. Vierge*, le tout d'après les visions d'Anne-Catherine. Enfin, après la mort du poète, son frère Christian, ayant de nouveau élagué, combiné et mis au point les notes consignées dans l'énorme manuscrit, publia une *Vie de N. S. Jésus-Christ* qui, jointe à la *Douloureuse passion* et à la *Vie de la T. S. Vierge*, totalisa une série imposante de 8 volumes bien remplis, traduits depuis dans plusieurs langues.

*

Lorsque ces livres virent le jour, Renan déclara qu'on se trouvait en présence du dernier des apocryphes.

C'était sans doute vrai, mais c'était aussi trancher la question sans tenir compte de ce que cet apocryphe offrait de particulier et d'exceptionnel par rapport à tous les autres et par rapport aussi à des visions similaires, comme celles par exemple de Marie d'Agréda. Les récits d'Anne-Catherine, tels qu'ils se présentent dans le texte des rédacteurs, sont animés d'une vie extraordinairement intense. Le cadre dans lequel les événements se déroulent, les usages, les costumes conservent quelque chose d'archaïque et se dessinent dans une ambiance révolue, même lorsqu'ils sont mis en défaut par les données de l'archéologie, même lorsqu'ils ne sont que le reflet d'usages plus modernes – messe, chemin de croix – ou de mœurs contemporaines et de souvenirs personnels de la voyante : intrigues du clergé, perfidies et jalousies de couvents. Contrairement aux visions de Marie d'Agréda ou tout semble se développer dans un monde transcendantal et céleste, c'est la vie quotidienne et terre à terre que l'on voit s'épanouir sous le soleil d'un lointain passé. L'extraordinaire prend la forme du vraisemblable ; les miracles s'humanisent, étonnants certes, mais sans figuration divine et d'une concrète simplicité.

L'humain domine le divin. Au moment de la divinité, on entend, tout à coup, le bébé Jésus vagir. On voit les personnages de l'Évangile évoluer dans leur train-train quotidien ? Saint Joseph s'en va aux emplettes.

Nicodème exploite des carrières. La narratrice emploie tout le temps les mots : « je vis », « j'ai vu ». Elle note les détails domestiques, vulgairement ménagers : « près du lit, était une petite table, servant d'escabeau ; dans la creux du mur, étaient placés divers objets de toilette » et, à propos de personnages épisodiques, des précisions ahurissantes qui rappellent les souvenirs familiers d'une personne ayant vécu à l'époque et dans l'intimité des personnages dont elle parle : « Cet homme était Jonadab, neveu de saint Joseph, fils de ce frère auquel Joseph avait laissé en gage un de ses deux ânes ». Elle voit avec une telle précision qu'elle note des détails humblement culinaires. À propos de l'agneau pascal, elle dira : « ...les bords du plat étaient couverts d'ail ». Elle croque des figures furtives : « l'écolier, portant une petite robe jaune, s'approcha de Jésus ». Elle n'idéalise pas physiquement les saints. Elle dit à propos du père de la sainte Vierge : « Joachim n'était pas beau. Il était petit, maigre, large d'épaules ».

Les détails géographiques sont ceux qu'aurait pu fournir un contemporain : « De Manahaïm, Jésus alla à Ramib-Galaad, situé sur une arête de montagnes ». « Jésus passa rapidement à Endar et se rendit au village d'Abez où l'avaient invité à venir les voir les parents de saint Josachim ». « Vis-à-vis de Béthabara, à peu de distance de Jéricho et de Beth-Agla, Yennabis était une jolie ville près de laquelle Nathanaël-Kassed avait un bureau d'écrivain ».

Devant le Sanhédrin, Caïphe, outré, apostrophe Jésus silencieux, avec des mots dont l'actualité concorde avec ce qu'on pourrait attendre d'un juge violent et irrité : « Quel roi es-tu ? Montre ton pouvoir ! Où as-tu mis l'argent des veuves et des fous que tu as séduits ? Tu as dissipé des fortunes entières ! Es-tu muet ? Tu aurais dû te taire devant la populace et les troupeaux de femmes que tu endoctrinais. Là, tu parlais trop ! ».

À propos de Longin, le centurion qui aurait percé le flanc de Jésus, elle dit : « Je vis que, la nuit où Jésus fut conduit devant Caïphe, il était dans le vestibule avec les soldats. Il allait et venait... ». Et, à propos de la lance : elle était faite de plusieurs morceaux qui rentraient l'un dans l'autre : en les tirant, on pouvait la rendre trois fois plus longue ». En ce qui concerne les femmes qui suivaient Jésus, elle les voit, le soir de la Passion, sous une seule lampe, dans une chambre aux portes closes, aux fenêtres voilées par des tentures.

Son langage, parfois, est hardi comme celui d'une paysanne et ignore les circonlocutions pudiques : « Son nom était Marie et on l'appelait la Suphamite, parce qu'elle était des environs de Supha. Son mari l'avait chassée, gardant auprès de lui ses enfants légitimes – car elle avait eu successivement quatre amants ».

Le réalisme ne la fait pas reculer. Au moment de la flagellation, elle voit Jésus entièrement dépouillé de ses vêtements, sans rien pour lui cacher le sexe. La flagellation elle-même est décrite longuement, avec une abondance de détails dont la précision cruelle touche presque au sadisme. Elle trace des tortionnaires se relayant par équipe de deux le portrait suivant : « C'étaient six hommes bruns, plus petits que Jésus, aux cheveux crépus et hérissés, à la barbe courte et peu fournie. Ils ressemblaient à des bêtes sauvages... paraissaient à moitié ivres... »

*

Dans la *Vie de la très sainte Vierge*, d'après les visions d'Anne-Catherine, on peut lire les passages suivants : « Jean alla jusqu'à Éphèse et s'occupa de faire bâtir une maison pour la sainte Vierge. Peu après (fuyant les persécutions), Jean conduisit la sainte Vierge à Éphèse où plusieurs saintes femmes se retirèrent aussi... »

« Marie demeurait non à Éphèse, mais aux environs. En arrivant de Jérusalem, on trouvait cet endroit à environ 3 h ½ d'Éphèse, sur une montagne à gauche, qui est à-pic du côté d'Éphèse. »

« ...L'endroit est extrêmement solitaire ». Les saintes femmes s'y étaient aussi établies : « Leurs cabanes, fort éloignées les unes des autres, ressemblaient à des ermitages. La colonie tout entière présentait l'aspect d'une bourgade disséminée ».

« Le pays était sauvage, mais pas stérile : on y voyait des collines agréables et des allées d'arbres magnifiques ».

Seule la maison de Marie était faite de pierres et carrée. Seulement, par derrière, elle était en angles et octogonale. Les fenêtres étaient placées à une grande hauteur. Elle était divisée en deux quartiers par un foyer placé au centre. Dans la partie antérieure, il y avait plusieurs petites cellules formées par des clôtures en osier. C'est là que logeaient la servante de Marie et les femmes qui venaient lui rendre visite. Quand on voulait en faire une pièce unique, on enlevait ces cloisons peu élevées. Les murs étaient couverts de boiserie. À droite et à gauche du foyer, des portes légères conduisaient dans une autre partie de la maison plus sombre que la première et terminée en angle. Le plafond formait voûte. Le fond de ce quartier, isolé du reste par un rideau, formait l'oratoire de la sainte Vierge... à droite de l'oratoire était la chambre à coucher. En face et à gauche de l'oratoire, une autre chambre pour le linge et le petit mobilier. Un large rideau, allant de l'une à l'autre de ces deux chambres, cachait cet oratoire devant lequel Marie avait coutume de s'asseoir pour lire ».

« Le fond de la chambre à coucher était formé par la muraille recouverte d'une tapisserie... »

« La couchette de Marie, appuyée contre le mur, était une sorte de coffre creux... »

« Derrière la maison, à une distance peu considérable, des rochers élevés conduisent jusqu'au sommet de la montagne d'où l'on aperçoit Éphèse, la mer et ses nombreuses îles. Cet endroit est moins éloigné de la mer qu'Éphèse même ».

« Il y avait dans le voisinage un château habité par un roi détrôné... à qui saint Jean rendait visite lorsqu'il était de passage par Éphèse ».

« Marie demeurait seule dans la maison avec une jeune fille qui la servait ».

« Saint Jean, en qualité de fils, venait fréquemment visiter la sainte Vierge, mais il ne restait que quelques instants avec elle ».

« Marie avait établi une espèce de chemin de la croix. La colline figurait le calvaire, une petite grotte le saint Sépulcre ».

« Il y avait sept ans que la sainte Vierge se trouvait à Éphèse... lorsqu'elle désira ardemment revoir les lieux sanctifiés par la souffrance de son divin Fils... Pierre et Jean qui se trouvaient ensemble chez Marie s'offrirent de l'accompagner. Elle partit d'Éphèse enveloppée dans un grand manteau... À son arrivée à Jérusalem, au crépuscule, elle voulut de suite parcourir la voie douloureuse ».

Elle s'évanouit. Ceux qui l'accompagnaient la crurent morte. On la transporta dans le Cénacle. À chaque instant, on s'attendait à la voir mourir ? On lui prépara un tombeau sur le Mont des Oliviers. Le bruit de sa mort se répandit :

« Toutefois, Marie guérit et se trouva assez forte pour retourner à Éphèse ». Puis, censée sortir de la bouche de la voyante, cette phrase pour le moins inquiétante : « Telle est probablement l'origine de la tradition d'après laquelle saint Jean Damascène écrivit que la sainte Vierge était morte à Jérusalem et y avait été ensevelie. Mais qui est ce Jean Damascène, ajoute-t-elle aussitôt, comme si elle venait seulement d'entendre ce nom pour la première fois.

Du temps de saint Jean Damascène, et jusqu'à nos jours, on montrait, en effet, le tombeau de la sainte Vierge, connu sous le nom de 'Tombeau de Gethsemani'.

Finalement, à l'âge de 64 ans, Marie meurt aux environs d'Éphèse, dans la maison décrite ci-dessus. Sa mort et ses funérailles interviennent selon le schéma connu des apocryphes : des quatre coins du monde, arrivée des apôtres, exception faite de Thomas, mais avec plus de sobriété dans les détails. Pour les funérailles, on enlève les cloisons intérieures, transformant ainsi la partie antérieure de la maison en une seule pièce. L'inhumation a lieu dans une grotte. Un fossé est creusé devant la grotte et une haie d'arbustes est plantée.

Le lendemain, arrive Thomas. Il exprime le désir de visiter le tombeau. Les apôtres l'y accompagnent. On écarte la haie. Thomas pénètre dans la grotte. On ouvre le cercueil dans lequel on avait déposé le corps de Marie. Stupeur : il est vide. On n'y trouve qu'un linceul et des linges, comme jadis dans le sépulcre du Seigneur. La sainte Vierge a été enlevée au ciel.

« Plus tard, ajoute la voyante, la maison de la Vierge fut transformée en une église pour laquelle les fidèles eurent beaucoup de dévotion ». Quant au tombeau, elle le voit sous terre et dit qu'il sera, peut-être un jour retrouvé.

Tels sont, au sujet du séjour et de la mort de Marie, les récits de la voyante.

*

Longtemps, personne ne se soucia d'aller les contrôler sur les lieux. La Nonne de Dülmen, on l'a vu, n'avait pas toujours été prise au sérieux dans les milieux ecclésiastiques. Un procès de canonisation, introduit à Rome, piétinait – il n'a d'ailleurs jamais abouti. Parmi les doctes, elle avait des adversaires irréductibles qui dénonçaient, dans les visions qui lui étaient attribuées, une imposture éhontée de Clément Brentano, organisée avec l'apport de tout ce qu'il avait pu recueillir, en l'assaisonnant, dans les traditions incertaines, les apocryphes et l'iconographie.

En 1881, un certain abbé Gouyet, admirateur et lecteur passionné de la voyante, arriva à Smyrne avec l'intention de rechercher les lieux décrits par Anne-Catherine. Il se rendit à Éphèse, erra sur les montagnes environnantes et finit par tomber sur un site et une vieille ruine qui lui parurent correspondre aux données de la visionnaire.

Il partit pour Rome, brûlant d'enthousiasme, convaincu d'avoir découvert l'ultime horizon et la dernière demeure terrestre de la mère de Dieu. Mais à Rome, on lui coupa les ailes. On tâcha de le persuader qu'il avait été victime d'une illusion et on lui conseilla charitablement de taire sa découverte, s'il tenait à ne pas se ridiculiser.

Or, à Smyrne même, Anne-Catherine avait une lectrice assidue. C'était une religieuse, une fille de la Charité, la supérieure de l'école de la Providence. Née au château de Grancey dans la Côte d'Or, sœur Marie de Mandat-Grancey était une grande dame. Rejeton d'une famille féodale et terrienne, elle jouissait d'importants revenus. Son frère aîné, aristocrate cultivé, avait entrepris à bord du yacht d'un de ses amis une croisière à travers les îles grecques et rapporté un récit de voyage, plein d'un humour condescendant : *Au pays d'Homère*. Sœur Marie pressait et suppliait ses frères en saint Vincent, les lazaristes du collège de la Propagande à Smyrne, d'entreprendre une tournée dans les environs d'Éphèse dans l'espoir de découvrir le site, et qui sait ? peut-être la maison où avait vécu la Vierge, voire le tombeau où on l'avait ensevelie. Anne-Catherine n'avait-elle pas déclaré que ce tombeau existait toujours sous terre et serait peut-être un jour retrouvé ?

En 1890, le supérieur du collège des lazaristes s'appelait Eugène Poulin. Lui-même a voulu tracer son propre portrait lorsqu'il a écrit : « Bon croyant devant Dieu, mais archi-sceptique à l'endroit de visions et de visionnaires ». Sœur Marie insistait pour qu'il entreprenne des recherches. Elle lui procura la *Vie de la Sainte Vierge*, d'après Anne-Catherine et l'engagea à la lire. D'après ce qu'il écrivit, le livre, lancé par terre, y traîna longtemps dans un coin de sa chambre, sans qu'il daignât seulement le ramasser. Mais M. Poulin était saint Paul près de son chemin de Damas. Un jour, il ramasse le livre et se met à le compulsuer. Stupeur ! Alors qu'il s'attendait, comme dans les récits des autres voyants, à des descriptions extra-terrestres, il y trouve des tableaux familiaux, un caractère très humain. Quel ton sincère ! Quelle simplicité !

Sur son ordre, en 1891, pendant les vacances scolaires, M. Jung, professeur de sciences au collège et un autre lazariste, se mettent en route avec une équipe de trois hommes du pays. Boussole et livre d'Anne-Catherine en mains, ils battent longtemps la montagne autour d'Éphèse, mais ne trouvent rien. Ils ne se découragent pas, se fixent dans les environs et, le 29 juillet, organisent une nouvelle reconnaissance. Toujours boussole en main, ils s'engagent dans la montagne par une nouvelle direction, sous un soleil de plomb, à travers buissons et fourrés.

Harassés, essoufflés, ils atteignent finalement un tranquille champ de tabac où des femmes sont en train de sarcler. Ils demandent à boire pour apaiser leur soif. On leur indique une fontaine un peu plus bas, « du côté du monastère ». Ils s'y hâtent et aperçoivent, à moitié masqué par de grands arbres, un tout petit bâtiment en ruine et, à ses pieds, une source qui s'épanche en murmurant. Le petit groupe s'y désaltère, puis inspecte les lieux.

Il pénètre dans le petit bâtiment en ruine, divisé en deux quartiers. Au fond, une sorte de niche. À droite, une petite chambre. La bâtisse s'appuie presque sur les rochers.

Les chercheurs examinent le site. Il est sauvage, solitaire, mais pas stérile. En face et autour, s'ouvrent de vastes perspectives boisées et se dressent de vastes collines.

Les chercheurs éprouvent immédiatement la certitude de se trouver sur les lieux décrits par la voyante.

D'abord la maison : Voici le premier quartier où se trouvaient les cloisons qui formaient les cellules pour la servante et les femmes de passage. Puis cette niche, qui ne peut avoir été que l'oratoire. À droite, voici, à n'en pas douter, la chambre de la sainte Vierge et voici le mur contre lequel sa couchette s'appuyait. Mieux que cela : voici, dans le mur, un renforcement dans lequel était sans doute logée sa couche. À gauche, plus rien, mais ce trou béant, ces pierrailles, c'est le vestiaire dont parle la voyante, aujourd'hui détruit.

Derrière la maison, voici les rochers. Les chercheurs grimpent à droite derrière les rochers et, en un quart d'heure, atteignent le sommet d'où l'œil embrasse la plaine, Éphèse et, à défaut d'îles innombrables, Samos aux nombreuses crêtes dentelées. « Derrière les rochers, avait dit la voyante, à une distance peu considérable » (un petit quart d'heure de marche) « se trouve le sommet de la montagne d'où l'on aperçoit Éphèse, la mer... ». Est-il encore permis de douter ?

C'était ce même site, cette même ruine que l'abbé Gouyet avait rencontrée dix ans auparavant et dont, à Rome, on l'avait découragé de parler.

Les découvreurs, prudents, voudraient ne pas se prononcer hâtivement. Ils reviennent sur leurs pas et enquêtent : « comment se nomme cet endroit ? On leur répond que ce lieu est connu dans le pays sous le nom de Panaghia-capouli (panaghia kapulu en turc correct). Kapı signifie 'porte' en turc ; panaghia 'la toute sainte' en grec. Comment faut-il traduire ? Porte de la toute sainte. À quoi équivaut ce mot de porte ? En grec populaire, si vous dites à quelqu'un : « Δείδλω νί σί ζανατίς τίω ωεpta μου » (?), cela signifie mot à mot : je ne veux pas te revoir à ma porte et, pratiquement, je ne veux plus te revoir dans ma maison. Donc panaghia capouli signifie 'Maison de la toute sainte', maison de la Vierge.

Ce n'était pas encore tout. On apprit bientôt qu'à quelques cinq lieues de distance existe un gros village de mille habitants dénommé Kirkindjé et exclusivement composé de grecs. Ils ne parlent plus que le turc, mais ce sont des chrétiens du rite orthodoxe. Que cherchent ces grecs ne parlant que le turc dans un village perdu dans la montagne ? On peut supposer que ce sont d'anciens Éphésiens chassés de chez eux par l'invasion musulmane. Or, voici ce que font ces anciens Éphésiens présumés : Tous les ans, le 15 août, jour de l'Assomption ou, comme

le disent les grecs, jour de la dormition de la Vierge, ils quittent par centaines leur village avec, en tête, un prêtre. Par de rudes sentiers et une chaleur torride, ils font cinq lieues aller et cinq lieues retour pour se rendre en pèlerinage à cette ruine solitaire. Le prêtre installe un autel dans les décombres et célèbre la messe. Puis, celle-ci dite, les étranges pèlerins reprennent le chemin du retour. Quel est le sens de cette étrange pègrination ? Ces descendants des antiques Éphésiens savent, par tradition immémoriale et sûre, que c'est dans cet endroit écarté que la mère de Jésus est morte en ce jour de la dormition. Et même, ces authentiques et uniques descendants des Éphésiens sont seuls parmi les grecs à le savoir, puisque l'église orthodoxe situe la dormition de la Vierge à Jérusalem.

*

Forts de ce faisceau de preuves et de témoignages concordants, les découvreurs s'en allèrent faire leur rapport à M. Poulin.

Sœur Marie triomphait. Grâce à sa foi, grâce à son obstination, on avait mis la main, pour la plus grande gloire de la famille de saint Vincent, sur une relique insigne, sur un sanctuaire unique au monde.

Mis la main ? C'était trop dire. Il aurait fallu pouvoir s'en rendre propriétaire, l'acquérir par un acte cadastral régulier, en toute hâte et discrétion de peur de n'être devancé par d'autres.

Mais où trouver l'argent ? Sœur Marie s'offrit à le fournir.

Le tout fut entrepris en grand secret. Pas un mot ne fut soufflé à l'archevêque. Sait-on jamais ? D'autres acheteurs peuvent s'interposer et en frustrer les précurseurs. Il fallait, en toute diligence, découvrir l'actuel propriétaire et le persuader de vendre. La chance favorisa les zélés lazaristes. Toute la montagne et le terrain sur lequel se trouvait la ruine appartenaient à un turc, un seigneur terrien des environs, passablement sans le sou et en quête d'argent liquide. L'affaire, rondement menée, aboutit en novembre 1892. La montagne jusqu'à son sommet et un immense terrain autour de la ruine furent acquis par un acte régulier. Sœur Marie de Mandat-Grancey versa cinq cent louis d'or.

*

Mais avant même que sœur Marie fut devenue effectivement propriétaire de Panaghia Capouli, M. Poulin avait songé à consulter l'opinion des doctes et décidé de s'adresser à cet effet, en premier lieu au plus illustre d'entre eux, à l'historien moderne de la primitive Église, au futur académicien M^{gr} Duchesne. À l'époque encore abbé, le Père Duchesne avait le tempérament rationaliste d'un Dr Strauss. Mais il n'était ni Renan, ni Loisy. Sur les dogmes fondamentaux, sa foi était sans faille. Mais il n'appliquait avec délices les méthodes du Dr Strauss qu'à tout ce qui n'était pas article de foi. Il déchiétait à belles dents les légendes dorées.

Ce fut à cet homme que le candide M. Poulin écrivit dans l'espoir de placer sa découverte sensationnelle sous son patronage autorisé. Sans mâcher ses mots, l'abbé Duchesne lui répondit qu'à ses yeux tout ce qui touchait à Anne-Catherine n'était qu'une abominable imposture et il le conjura de ne pas se laisser fourvoyer dans une aventure qui risquait de déshonorer sa communauté. En même temps, il s'adressait au supérieur des lazaristes pour le mettre en garde contre une éventuelle action inconsidérée de ses subordonnés de Smyrne.

*

Un tout autre accueil fut réservé à M. Poulin par l'archevêque de Smyrne, vicaire apostolique de l'Asie mineure, M^{gr} Timoni qui, on l'a vu, n'avait pas été tenu au courant des événements. Sans se formaliser d'avoir été tenu à l'écart d'un sujet qui relevait de sa compétence et intéressait son diocèse, M^{gr} Timoni accueillit joyeusement la rapport de M. Poulin. Une commission de douze membres, prêtres et laïcs désignés par l'archevêque s'achemina, ce dernier en tête, vers Panaghia Capouli.

Mais les lazaristes avaient, entre-temps, fait de nouvelles découvertes. Ils avaient repéré le château où avait habité ce roi détrôné, ami de saint Jean. À faible distance de la petite ruine, un écroulement d'énormes blocs de pierre taillée, épars sur une certaine étendue, témoignait sans ambiguïté, de l'emplacement dudit château. Des tas de pierraille amoncelée, de loin en loin sur les sentiers menant vers le sommet de la colline, avaient été identifiés comme les restes de ce chemin de croix établi par la sainte Vierge aux dires de la voyante.

On présenta chacune de ces particularités à M^{gr} l'archevêque et à ces messieurs de la commission d'enquête et tout le monde reconnut qu'on avait découvert, aux environs d'Éphèse, la suprême demeure de la vierge Marie. La commission s'empressa de signer un rapport favorable que l'archevêque entérina.

*

Restait à diffuser cette nouvelle 'urbi et orbi'. Mais l'élan des découvreurs se heurta alors à des passions concurrentes et à des avis opposés.

Les adversaires en présence se jetaient à la tête leurs autorités ; Juvénal de Jérusalem, Polycrate d'Éphèse, Hippolyte de Thèbes, la lettre du concile d'Éphèse, saint Méliton et saint Épiphase, saint André de Crète et saint Jean Damascène, Nicéphore Callixte et Benoît XIV, Tillemont, Baronius et le Ménologe des Grecs, Prochore, Dom Calmet et le bréviaire romain, Euthymius et saint Cyrille, le faux Méliton et le faux saint Denys, Anne-Catherine Emmerich et Marie-Jésus d'Agréda, auxquels on ajoutait l'opinion d'autorités contemporaines telles que les pères Lagrange et Vigouroux par mi les clercs, Ernest Curtius et Amédée Thierry parmi les laïcs, et aussi pour faire nombre, celle de voyageurs et de touristes, supérieurs de couvent, princes, directeurs de chemin de fer, amiraux, journalistes, photographes,, même simples nonnes itinérantes.

Des articles, des brochures et aussi de gros livres furent publiés de part et d'autre, pour ou contre, avec des éloges et approbations de patriarches, archevêques, évêques et des imprimaturs à l'avenant.

En tête des défenseurs d'Éphèse venait le bon M. Poulin, qui se trouvait contraint de signer ses écrits du pseudonyme slave Gabrielovitch (son père s'appelait Gabriel) pour se conformer à l'injonction de son supérieur-général qui lui avait prescrit de ne pas se compromettre personnellement. Je l'ai souvent aperçu en son très vieil âge. Il n'est mort qu'en 1918. Par les belles matinées, il faisait un tour de promenade en ville, étalant sur sa poitrine une longue barbe cotonneuse comme celle du Père Noël. Il avait d'épais sourcils blancs et broussailleux, les traits graves et nobles, et se déplaçait à petits pas sur le quai ensoleillé, le regard fixe, l'esprit éternellement absorbé, je l'imagine, par Panaghia-Capouli.

*

C'est que deux thèses s'affrontaient et partageaient l'opinion catholique : La sainte Vierge était morte à Jérusalem selon les uns, à Éphèse selon les autres. Et, si Anne-Catherine Emmerich avait, dans ses visions, vu la sainte Vierge se rendre à Jérusalem et revenir mourir à Éphèse, Marie-Jésus d'Agréda l'avait vue, dans les siennes se rendre à Éphèse et revenir mourir à Jérusalem. En réalité, les disputeurs nageaient dans les conjectures, aucune tradition présentant une ombre de consistance n'ayant entre le I^{er} et le III^e siècles fait mention du sort final de Marie, et les textes scripturaires primitifs ne s'en étant jamais soucié.

Qu'il ait existé dès probablement le IV^e siècle une tradition plaçant la mort de la sainte Vierge à Éphèse, c'est ce qui ne saurait faire l'objet d'un doute.

Louis Coulange, historien le plus radical du culte de Marie, ne fait lui-même aucune difficulté pour l'admettre : « Éphèse prétendait posséder le tombeau de saint Jean et par conséquent le tombeau de Marie qui avait dû suivre saint Jean puisqu'elle lui avait été confiée ». Et Louis Coulange d'expliquer pourquoi il y avait une église sainte Marie à Éphèse. Saint Épiphane aussi laisse entendre qu'il y avait, de son temps, des gens qui croyaient que la vierge Marie avait suivi saint Jean à Éphèse.

Enfin, une lettre du concile qui condamne Nestorius en 431 paraît l'impliquer absolument : « À Éphèse, là où le théologien Jean et la Mère de Dieu... ». Le complément manque dans le manuscrit, mais il paraît vraiment difficile d'expliquer l'allusion sans admettre raisonnablement que ses auteurs croyaient que Marie s'était trouvée simultanément avec saint Jean à Éphèse⁶.

Au XVII^e siècle, le Nain de Tillemont, suivi aussitôt par de nombreux auteurs ecclésiastiques, avait accordé, bien que non sans répugnance, qu'il fallait, malgré les difficultés soulevées par la question, accepter la venue de Marie en Asie mineure avec saint Jean, et sa mort probable à Éphèse, devant le témoignage irrécusable des Pères du concile.

« Nous ne voyons pas le moyen, écrit-il, de douter que Marie n'ait été à Éphèse, et même qu'elle y soit morte après ce que nous en dit le concile d'Éphèse. Nous ne saurions croire que saint Jean ait fait aucun séjour considérable à Éphèse avant l'an 65 pour le plus tôt et, supposé que la sainte Vierge eut 15 ans quand elle enfanta le Seigneur, 4 ans avant l'ère chrétienne, elle aurait eu alors 84 ans et il n'y a aucune apparence qu'elle soit venue à Éphèse dans un si grand âge. Ainsi, il faut dire que saint Jean y était venu auparavant sans s'y arrêter et que la Vierge mourut alors ».

Pour l'instant, je me contente de souligner ce passage ; j'y reviendrai

⁶ En 1956 a paru, dans le *Bulletin Bude*, une étude, tentative de traduction nouvelle de la fameuse phrase du concile : « là où le théologien Jean et la Mère de Dieu etc. », suivant laquelle le sens en serait que Nestorius, au lieu de se rendre dans la métropole d'Éphèse, s'arrêta dans les environs et précisément à l'endroit même où s'étaient établis jadis saint Jean avec la vierge Marie, en d'autres mots à Panaghia-Capouli même.

Je ne me flatte pas de connaître assez le grec pour pouvoir suivre l'auteur dans sa démonstration sur le terrain des « participiales temporelles », des « participiales causales » et des « aoristes ». Des hellénistes compétents lui donneront ou lui ont déjà donné la réplique. Mais je me persuade que les conclusions historiques tirées de son escrime philologique relèvent du domaine de la fantaisie (v. G. J. Euzet, C. m. *Remarques sur 'Jérusalem ? Éphèse ?* de Clemens Kopp, Florence 1957)

Au milieu du branle-bas des croyants divisés pour ou contre, un seul livre sortit de la plume d'un sceptique : Notre-Dame d'Éphèse par Louis-Paul Alaux, dédié du reste à Mme Blackler, une Smyrniote épouse d'un des miraculés. Car il y eut, évidemment, aussi des miraculés.

J'ai dit qu'au pied de la maison coulait une source que n'avait pas aperçue la voyante. L'eau de cette source, comme celle de Lourdes, se mit à opérer des miracles. Mais on eut bientôt mieux que la source. En 1898, en présence de l'abbé Gouyet – le précurseur malchanceux des lazaristes revenu célébrer la messe sur les lieux reconnus par lui en 1881 – et de deux prêtres accourus de Samos pour contempler l'insigne ruine, M. Jung – qui avait entre-temps consacré des jours et des nuits à Panaghia-Capouli et procédé déjà aux alentours à de multiples fouilles et sondages) était en train de faire creuser le sol au centre du bâtiment, dans l'espoir, affirmait-il, de retrouver l'ancien dallage. À une profondeur d'environ 50 cm, les ouvriers mirent au jour des débris de marbre noirci, des briques couvertes de suie et des cendres. Survint M. Weber, un vieil archéologue amateur, établi à Smyrne, qui s'était intéressé à Panaghia, sans jamais s'emballer. M. Jung lui montra le fruit de ses fouilles : « Qu'est-ce que ceci ? » « De la suie ! » « Et cela ? » « De la cendre ! »

« Eh bien, déclara solennellement M. Jung, je vous prends à témoin que nous venons de retrouver, cachés depuis 18 siècles sous terre, les restes de l'ancienne cheminée de la sainte Vierge que mentionne Catherine Emmerich !

à leur tour, les cendres se mirent à opérer des miracles. Les couvents des sœurs de la charité épars dans le monde furent pourvus d'une provision d'eau et de cendres de 'Panaghia'. La cendre servait d'ingrédient et l'on faisait des lotions que l'on mélangeait à l'eau. On les appliquait, selon les dires de M. Poulin dans un de ses opuscules, sur des plaies cancéreuses incurables au témoignage des médecins, sur des membres gangrenés, qui guérissaient. Plusieurs de ces guérisons miraculeuses furent signalées et enregistrées à Rome.

Il y eut aussi des apparitions, Une jeune grecque, la propre fille du gardien, aperçut longuement la sainte Vierge, sous la forme d'une dame vêtue de noir qui se tenait immobile devant elle. Une religieuse vit une étrange lueur errer longtemps et disparaître dans le ciel. Mais, il faut le reconnaître, on n'accorda pas une importance excessive à ces manifestations.

Des pèlerinages diocésains sous la présidence de M^{gr} l'archevêque furent organisés chaque année. Le premier rassembla trois cents pèlerins au printemps de 1896. On ne désespérait pas de retrouver un jour sur la colline le tombeau où le corps de la sainte Vierge avait reposé quelque temps, avant sa glorieuse Assomption.

*

Les pèlerinages – et les controverses – se poursuivirent jusqu'en 1914. Des voyageurs, en provenance de tous les coins du monde, visitaient Panaghia-Capouli et contemplaient la maison.

En 1914, la guerre éclata. La Turquie fut entraînée dans le conflit contre la France. Non seulement les pèlerinages durent alors être interrompus mais, Panaghia-Capouli étant propriété française, l'accès même des lieux de trouva interdit.

À l'armistice d'octobre 1918 succéda le débarquement grec de 1919. Une furtive randonnée des lazaristes leur permit de constater que toutes les installations à Panaghia Capouli se trouvaient démolies. Mais les quatre murs de la maison tenaient encore debout.

La montagne, du reste, n'était pas sûre. La guérilla battait son plein. Il n'était pas question de reprendre les pèlerinages. Les miracles s'étaient arrêtés. Les controverses s'étaient tues.

En 1922, la débâcle grecque ramena à Smyrne les Turcs victorieux. L'atmosphère était changée. Durant des années, il fut même impossible aux lazaristes d'accéder à Panaghia-Capouli. Néanmoins ils recouvrèrent la possession juridique de la propriété en 1931. Elle avait été transférée avant sa mort par sœur Marie à M. Poulin qui, à son tour, l'avait léguée par testament à M. Euzet. Quelques visites, par petit groupe, furent alors entreprises. Les chemins n'étaient plus dangereux à présent. Mais les activités religieuses étaient vues d'un assez mauvais œil par les autorités. Il fallait procéder avec discrétion. Ce fut à l'une de ces visites discrètes que je fus convié par les demoiselles Topuz.

Rien, sans doute, ne m'eut retenu d'y prendre part. Mais la nouvelle que le petit groupe irait à Panaghia Capouli sous l'égide de M. Euzet fit que j'acceptai d'enthousiasme. Quel guide idéal pour une première visite et quelle occasion pour moi de dissenter en cours de route et de faire, avec lui, assaut d'érudition...

Nous partîmes, de bon matin, en train, par Seldjouk qui était le nouveau nom d'Ayassoulouk, à la lisière de l'antique Éphèse. M. Euzet, en m'apercevant, me considéra avec méfiance. J'étais toujours pour lui une brebis galeuse et sa mauvaise impression du rôle que j'avais joué, tout jeune, à l'Association des Étudiants, ne se trouvait pas dissipée. Il prit place sur une banquette de wagon et coupa les câbles en se mettant à lire l'air maussade son bréviaire.

À l'arrivée en gare de Seldkoug, nous nous mîmes lentement en marche. Nous étions une douzaine, hommes et femmes. Nous cheminions en serpentant sur d'étroits sentiers de montagne. Parfois, sur le fond, à droite ou à gauche, surgissaient d'entre les buissons, d'antiques soubassements, des pas de murs écroulés. Les rochers eux-mêmes, pareils parfois à d'énormes blocs de pierre renversés, prenaient l'aspect des décombres antiques. Les environs de l'énorme ruine d'Éphèse témoignaient d'un rayonnement ancien et de l'éclatement d'une énorme cité débordée.

Je rejoignis M. Euzet qui, trop inflammable pour résister à l'appât d'un colloque avec une oreille réceptive, engagea le dialogue avec moi. À propos de Panaghia, il me parut plutôt favorable à l'idée que fanatique. Rien, dans ses propos, de hérissé ni de péremptoire à la manière de M. Poulin dans ses écrits.

*

Panaghia Capouli se situe sur une hauteur dénommée en turc le Mont des Rossignols. Son nom antique ne paraît pas identifié. La nature, comme l'a dit la voyante, est sauvage, mais pas aride, ce qui est généralement le cas pour les régions montagneuses de l'Ionie. La conversation allégeait et raccourcissait le chemin. Au bout d'une heure et demie qui ne me parut pas longue, nous nous trouvâmes engagés dans un sentier plus dégagé et tout le monde comprit qu'on touchait au but. Bientôt, nous débouchâmes sur une plate-forme, en bordure des rochers, où se dressaient quelques grands arbres. En bas s'ouvrait une vallée verte dont une haute colline formait l'autre versant, que des arbustes, en rang serré, escaladaient jusqu'au faite telle une troupe obstinée de marcheurs. Dans une encoignure de la plate-forme, au creux du sol, une source s'épanchait en gazouillant.

Nous étions arrivés.

Je m'approchai de la vieille ruine. Elle me parut n'être que les restes d'une toute petite église byzantine, dans le style de salles que j'avais déjà vues en Grèce et à Constantinople. J'y pénétrai. Mon impression se renforça dès mon entrée. Elle était construite en forme de croix grecque, avec, dans le fond, un enfoncement correspondant à la tête de la croix, à l'endroit où se situe l'abside.

Je le fis remarquer à M. Euzet qui me répondit que, suivant la voyante, la maison de la sainte Vierge avait été transformée en église. En église en forme de croix grecque ? On distinguait en effet nettement le narthex, construction paraît-il ultérieure, puis la partie de l'église que les grecs appellent 'soléa' et qui est le chœur, et la séparation qui devait former le hiéron où se situait l'autel.

On me montra sur le sol l'endroit où se trouvait la cheminée et où avaient été découvertes les cendres. On m'assura que la niche, le renfoncement qui formait la tête de la croix, était l'oratoire de Marie. Puis on me fit, à droite, entrer 'dans Sa chambre', constituée par le bras droit de la croix. Il était évident qu'il avait existé un bras gauche, aujourd'hui disparu, et il sautait aux yeux que les deux bras servaient de sacristie à l'intérieur du hiéron fermé par des boiseries, ce qu'on retrouve dans toutes les églises grecques, grandes ou petites.

Je fus déçu. La petite église ne rappelait en rien une maison et était dépourvue de tout pouvoir évocateur.

Le paysage, par contre, me fit une profonde impression. Y aurait-il eu le semblant d'une antique demeure à la place de cette minuscule église si nettement dessinée que tout aurait contribué à rendre l'aspect du lieu saisissant. De ce paysage à la fois farouche et paisible, se dégageait une impression de repos et d'oubli en retrait des cités et des hommes, où aucun bruit du monde ne venait plus troubler une âme à moitié détachée de la terre.

Des torrents silencieux de paix semblaient pleuvoir du ciel sur un site sans doute resté figé dans l'espace tel qu'il était il y a deux mille ans. Sur la machine à explorer le temps, on revivait en lui, vingt siècles en arrière. Le dos tourné au sanctuaire et songeant au récit de la voyante, il était impossible de rêver paysage marial plus imprégné de poésie mystique.

En quinze minutes de marche, M. Euzet nous entraîna, derrière la maison, jusqu'au sommet de la colline. L'oeil embrassait un immense panorama entre, d'un côté la plaine d'Azizié expirant au pied des montagnes lointaines et, de l'autre, celle de Caystre avec Éphèse en ruine et le Mont Prion ; enfin la mer léchant l'extrémité des terres, et l'île de Samos dressant, sur la vaste étendue bleue, son profil dentelé. L'immensité de l'étendue embrassée par le regard était telle que lorsqu'un an plus tard, j'effectuai mon premier voyage aérien, je me demandai d'où venait mon impression d'avoir déjà contemplé d'aussi vastes espaces. Je l'attribuai à des photographies, à des perspectives de même ampleur vues au cinéma. Et ce n'est que des années plus tard que je pus réaliser qu'elle provenait de la vision que j'avais eue sous les yeux, du sommet de Panaghia-Capouli.

Il se faisait tard et M. Euzet n'eut pas le temps de nous conduire jusqu'aux ruines du château où avait vécu, selon la voyante, ce roi détrôné, ami de saint Jean. Nous regagnâmes la plate-forme. Le petit groupe entra dans l'église et se mit en prières.

*

Comme beaucoup de ceux qui, incrédules ou croyants, visitèrent Panaghia-Capouli, je dus convenir qu'entre le site que nous avons sous les yeux et les descriptions de la voyante, il existait pour le moins des concordances troublantes. J'en arrivai jusqu'à soupçonner Brentano d'avoir peut-être eu sous la main le récit manuscrit et inédit d'un voyageur qui avait visité les lieux et connu la tradition des Kirkindjotes. D'autres avaient pensé à de la télépathie :

« Et après tout, qui sait ? » a écrit L. P. Alaux, l'auteur sceptique déjà cité de *Notre Dame d'Éphèse*, « le mystère de la physique du monde pèse sur nous. Sommes-nous bien sûrs que les images du présent, les représentations du monde sensible meurent indéfiniment dans le temps, sont à jamais évanouies ? Évanouies où ? Peut-être en vérité survivent-elles fixées quelque part, éparées dans l'éther infini... Et pourquoi les possibilités infiniment aiguës des somnambules mystiques ne les pourraient-elles pas réfléchir dans le miroir de leur âme profonde, de leur âme sans équilibre... ». Rêveries et imaginations d'incrédules, à côté de celles des croyants...

Pour ma part, je trouvais que les considérations les plus solides contre le séjour et la mort de Marie à Éphèse étaient d'ordre historique et si péremptoires qu'elles forçaient l'esprit à se dégager de tout trouble et à rejeter sans hésiter la tradition éphésienne sans tenir compte de coïncidences apparemment inexplicables, mais qui ne pouvaient que comporter une explication encore à découvrir.

Ces considérations ne s'imposaient, du reste, que d'un point de vue scripturaire et catholique, car les critiques indépendants rejettent l'épisode de Jésus confiant sa mère au disciple bien-aimé que le IV^e évangile est le seul à connaître, et plusieurs d'entre eux doutent même que saint Jean soit jamais venu à Éphèse et pensent qu'il y a eu confusion avec un autre Jean, dit l'Ancien, ayant vécu à Éphèse et revêtu d'une grande autorité.

Il résulte avec évidence des Actes des Apôtres et des épîtres de saint Paul que ce dernier a été le premier à introduire le christianisme à Éphèse et que si donc saint Jean y est jamais venu, ce ne peut être au plus tôt qu'après l'an 58 et le dernier passage de saint Paul par l'Asie, lorsqu'il fit convoquer à Milet les anciens de l'Église d'Éphèse, pour leur rappeler qu'il était leur chef et leur initiateur en Christ Jésus.

En l'an 58 déjà, la Vierge aurait eu environ 80 ans, alors que la voyante la fait mourir à Éphèse en 48, dans sa soixante-quatrième année. Pour donner une consistance aux dires de la voyante, ses partisans sont donc obligés d'imaginer un voyage et un séjour hypothétiques de saint Jean et de la Vierge à Éphèse avant 58, ce qu'aucun élément d'histoire ne justifie.

En réalité, la tradition d'Éphèse est une confusion, un anachronisme, une erreur et un malentendu de chronologie. Elle part de prémisses fausses et inconsistantes : saint Jean a eu la garde de la sainte Vierge. Or il est mort à Éphèse. Donc, la sainte Vierge qui vivait auprès de saint Jean est, elle aussi, morte à Éphèse. Les Pères du concile n'ont pas fait d'autre raisonnement ou l'ont trouvé déjà tout prêt sur place.

Il eut mieux valu pour les tenants d'Éphèse d'imaginer que la sainte Vierge est morte nonagénaire ou centenaire. Sa mort à Éphèse eut été rendue possible, même si un âge aussi avancé les aurait mis en contradiction avec la date de décès présumée transmise par la tradition.

Il est exact que la thèse de Jérusalem ne vaut guère mieux, n'étant également basée sur rien. Le dilemme Éphèse-Jérusalem n'a jamais existé que dans l'imagination des partisans respectifs et rivaux des deux cités. Ceux de Jérusalem se basent sur l'adoption de la sainte Vierge par saint Jean, le séjour permanent de ce dernier à Jérusalem jusqu'à son départ pour l'Asie et sur l'hypothèse, d'ailleurs non adoptée par la voyante, que la sainte Vierge et saint Jean n'ont jamais dû se séparer.

Pour quiconque ne croit pas au « Fils, voici ta mère » du IV^e évangile, Marie pourrait raisonnablement être morte à Nazareth où elle avait vécu, ou quelque part ailleurs en Galilée.

Je ne doute pas, pour ma part, qu'elle se soit trouvée à Jérusalem avec les frères et les disciples, comme l'affirment les Actes, durant l'euphorie de la Pentecôte, au moment où le tout premier noyau de la communauté vivait persuadé que Jésus était ressuscité et vivant, et qu'il allait apparaître, en sa gloire, pour fonder le royaume de Dieu d'un moment à l'autre. Mais, à partir de la Pentecôte, il n'est plus question de Marie. On pourrait tout aussi bien penser que, lasse et déçue de ne pas voir réapparaître son fils, elle soit allée s'enterrer solitaire et finir obscurément ses jours dans sa patrie. Et cela expliquerait certaines choses, entre autres qu'on en ait si peu su.

*

Mais les coïncidences qui me frappaient autrefois ne m'impressionnent plus aujourd'hui. Je n'éprouve plus le besoin de croire que Brentano se soit servi du récit inédit d'un voyageur inconnu pour y adapter celui de la voyante. Un examen approfondi des données ne laisse rien subsister de troublant.

Il n'est pas exact, quoique dise la voyante, que Panaghia-Capouli se trouve à 3 heures et demie d'Éphèse en venant par la route de Jérusalem. Il n'est pas exact que la mer en soit plus proche que de l'antique Éphèse, surtout si l'on prend en considération les bouleversements géologiques. Rien ne permet d'affirmer que la ruine

actuelle ait jamais été une maison plus tard transformée en église et il y a toute apparence qu'on se trouve en présence d'une église construite entre les VII^e et XII^e siècles, selon le style des églises byzantines de l'époque et qui, souvent restaurée, est demeurée debout à proximité d'un monastère aujourd'hui disparu. La montagne n'est que très partiellement et modérément à pic du côté d'Éphèse. La prétendue maison n'est pas carrée puisqu'elle en forme de croix grecque et mesure 9,60 mètres de long sur 5,60 de large, non compris le narthex qui aurait été ajouté après coup, de l'avis des découvreurs. Elle semble trop étroite pour avoir contenu toutes les installations dont parle la voyante.

Je répute que si un ingénieur, n'ayant jamais vu Panaghia-Capouli, se mettait en tête de tenter de la dessiner d'après les indications de la voyante, il n'obtiendrait rien qui pût ressembler, même de loin, à ce que nous voyons aujourd'hui. Elle n'est pas bâtie en pierres, comme le veut la voyante, mais bien en pierres et en briques, ce qui est quand même autre chose. Elle n'est pas octogone à l'arrière, malgré la peine qu'a prise M. Jung pour le prouver en creusant le sol derrière l'église. On n'a pas réussi à faire dire aux spécialistes les mieux disposés que les fondements de la ruine avaient quelque chance d'être du I^{er} siècle. « Des premiers siècles » ont dit les plus indulgents.

Panaghia-Capouli ne signifie pas en turc porte ou maison de la sainte Vierge, comme on l'a soutenu, mais bien, sans ambiguïté, la *Vierge à la porte*, comme on dit *la Vierge aux rochers*, *la Vierge à la chaise*, sans doute à cause d'une icône qu'on y vénérât. Les Grecs ont prétendu, non sans vraisemblance, que l'église était dédiée à la Panaghia Porlastisse (Panaghia de la porte), icône vénérée dont de nombreuses reproductions circulent en Grèce, qui tenait son nom du fait qu'elle figurait à la porte même d'un monastère du Mont Athos.

Dans les environs d'Éphèse existaient à l'époque de la découverte de Panaghia-Capouli, deux autres petites églises byzantines. Les Kirkindjotes appelaient l'une Gizli-Panaghia, ou vierge cachée, l'autre Kavakli-Panaghia, ou Vierge aux peupliers. Aussi bien qu'à Panaghia-Capouli, ils y entreprenaient des pèlerinages à jour fixe. À Gizli-Panaghia, le jour de la fête grecque de la Zoodohou Pighis, le premier vendredi après Pâques ; à Kavakli-Panaghia, le 21 novembre, fête de la présentation au temple. C'étaient les fêtes 'panégyriques' de ces églises. En style latin, nous dirions 'patronales'. Il n'était donc pas surprenant que la fête patronale d'une troisième chapelle consacrée à la Vierge, en l'occurrence Panaghia-Capouli, fut célébrée le jour d'une autre fête mariale, la principale : celle de la Dormition. On a fait grand cas de ces Kirkindjotes s'y rendant en pèlerinage le jour de l'Assomption. Mais lorsqu'on voulut leur faire dire que la sainte Vierge était morte à Éphèse et, plus précisément, dans l'église de la *Vierge à la porte*, il y eut à l'époque une tempête de protestations et de dénégations dans la presse grecque de Smyrne, et on accusa ouvertement les lazaristes d'avoir corrompu le maire grec de Kirkindjé pour qu'il déclare quelque chose de semblable. On a supposé que les Kirkindjotes étaient les descendants des anciens Éphésiens chassés par l'invasion musulmane et réfugiés dans la montagne. Mais s'ils l'étaient et avaient émigré en masse pour se concentrer à Kirkindjé, ils auraient continué à parler grec, et n'auraient pas adopté le turc. Je songe plutôt à des populations subjuguées ayant vécu durant quelques générations mêlées à une majorité turque avant d'émigrer et de se concentrer en ethnie homogène sur la montagne, à des réfugiés byzantins d'une autre région de l'Asie mineure, refoulés par les Turcs sur le territoire d'Éphèse et ayant, pour les besoins et l'exercice de leur culte, réaffecté ces trois chapelles abandonnées, ce qui expliquerait la vénération qu'ils leur conservèrent après leur émancipation sur la montagne.

Il y a aussi l'histoire, apparemment étrange, des cendres découvertes par M. Jung en creusant le sol de terre battue de Panaghia, à peu près à l'endroit où la voyante semble placer le foyer de la sainte Vierge. Ici, à cause des circonstances, on demeure perplexe, car il y eut des fraudes à Panaghia. Tour amour trio passionné pour une cause peut entraîner à des fraudes de natures par ailleurs droites et incapables de mal faire.

Lorsque L. P. Alaux visita Panaghia-Capouli, M. Poulin lui montra, à l'endroit qu'on indiquait comme la tête du lit de la Vierge, une brique, fraîchement égratignée, où l'on pouvait lire en hébreu : Meryem. Et Alaux, dans son petit ouvrage, de s'exclamer : « Dieu vivant ! La sainte Vierge inscrivait son nom sur les murs, comme les touristes ! ». On ne peut s'empêcher de se rappeler que M. Jung connaissait l'hébreu.

Je pense à la fraude parce que je trouve étrange que M. Jung ait songé à retrouver l'ancien dallage en creusant juste à l'endroit où était censé se trouver le centre du foyer. J'aurais éprouvé moins de méfiance s'il avait déclaré creuser le sol précisément pour retrouver le foyer. Et je me méfie également, comme d'une mise en scène, de ce hasard qui fit qu'on procéda à cette fouille juste en présence de l'abbé Gouyet encadré de deux prêtres samiens.

Mais en admettant – ce qui n'est pas mon opinion – qu'il n'y ait pas eu de fraude, on serait fondé de supposer que des montagnards – il y eut même autrefois des brigands sur le Mont des rossignols – s'abritant dans cette église abandonnée, y ont creusé un trou pour en faire un foyer et allumé du feu pour se chauffer ou cuire leurs aliments, comme le font encore ceux qui campent sur les montagnes. Ce foyer pourrait avoir été progressivement recouvert par la terre à la façon des monuments antiques ou, ce qui est très probable, comblé presque aussitôt par ceux qui venaient desservir l'église chaque année.

Le paysage décrit par Anne-Catherine offre un caractère général sans rien de spécifique et peut concorder avec de nombreux paysages de montagne. La concordance aurait été frappante si seulement, par exemple, la voyante avait dit : « Du seuil de sa maison, la sainte Vierge découvrait la vallée avec, en face et autour, des collines couvertes d'arbres. En faisant quelques pas, elle pouvait apercevoir à ses pieds la source où sa servante allait puiser l'eau ». Mais la voyante n'a pas vu la source au pied de la maison, le trait le plus particulier du paysage. Du sommet de la colline également, elle n'aperçoit et ne décrit qu'un paysage commun, tel qu'il peut se présenter à vol d'oiseau, à proximité d'une grande ville comme Éphèse. Je fais grâce des myriades d'îles qu'elle entrevoit et il m'est indifférent de concéder qu'elles pourraient n'être, comme le veulent ses défenseurs, que Samos aux multiples crêtes. J'incline, néanmoins, à croire qu'elle imagine plutôt de nombreuses îles de l'Égée éparses et visibles sur la mer, du haut de la montagne, comme sur une carte de géographie.

Évidemment, entre la description de la voyante et l'actuelle Panaghia-Capouli, subsistent, à côté de beaucoup de dissemblances, quelques concordances sans lesquelles, naturellement, le nouveau sanctuaire n'aurait jamais pu se constituer.

*

Si l'on relit attentivement le passage de Tillemont cité plus haut, on se pénètre aisément des raisons qui ont déterminé Brentano à orienter les visions d'Anne-Catherine vers le séjour et la mort de la Vierge à Éphèse. Brentano est très soucieux de l'opinion autorisée des savants grâce à laquelle il cherche à consolider et à crédibiliser historiquement les récits de la voyante. Il a le même souci de l'exactitude archéologique et géographique. Mais, évidemment, il ne fait que ce qu'il peut.

Ayant constaté que, sur la base du concile, Tillemont se résigne, à son corps défendant, à se déclarer en faveur d'Éphèse, il a tenu à ce que ce fût à Éphèse que Marie mourût.

Fidèle, cependant à la pensée de Tillemont, et connaissant les objections qui découlent de l'apostolat de saint Paul à Éphèse et du silence des Actes des Apôtres, il s'arrange pour que saint Jean installe la sainte Vierge à Éphèse sans s'y établir encore lui-même définitivement, se contentant d'y faire de nombreuses et furtives apparitions. Et cela lui permet de ne pas retenir en permanence saint Jean à Éphèse à une époque où sa présence y est ignorée.

Comme il connaît aussi sans doute aussi le texte de saint Épiphane et ses préventions à l'endroit des agapètes (c'est-à-dire des femmes qui s'occupaient des aspects matériels de la vie des apôtres), qui s'accordent aux idées de la voyante et probablement aux siennes propres sur l'ascétisme, il ne tient pas à ce que la sainte Vierge demeure seule avec un homme, fut-il saint Jean qui n'est pas, après tout, son fils selon la chair, et la fait vivre, en conséquence, en compagnie d'une servante, ce qui est contraire à la lettre du IV^e évangile où il est dit : « Il la prit avec lui ».

Et comme il lui paraît invraisemblable que la sainte Vierge se soit installée dans la ville même d'Éphèse sans que son séjour ait laissé une trace dans les écritures et l'immédiate tradition, et pour rendre ce silence explicable, il la loge sur une montagne, dans un endroit solitaire, inconnu et sauvage (mais agréable et convenable pour la Mère du Christ) où son séjour pourrait avoir été ignoré de chacun⁷.

Le récit de la voyante est tellement et si évidemment agencé d'après le commentaire de Tillemont qu'on peut dire que, s'il eût été purement de son cru, Tillemont aurait été le voyant⁸ »

⁷ En nommant Tillemont, j'entends sa thèse. Il se pourrait que Brentano n'ait connu la thèse de Tillemont qu'au travers d'autres historiens ecclésiastiques.

⁸ Une lecture détaillée de la description permet d'en distinguer les mobiles :

« Une montagne à gauche d'Éphèse ». Il n'y en a pas à droite. Il est aisé de le constater en consultant une carte.

« Elle était à pic du côté d'Éphèse ». Ce qui n'est pas exactement le cas. Mais la voyante la voit à pic, parce qu'elle la veut difficilement accessible de ce côté et à l'abri des curieux.

« L'endroit était extrêmement solitaire ». Pour permettre à la sainte Vierge de passer inaperçue ?

« Le pays était sauvage, mais pas stérile » ... « On y voyait des collines agréables et des allées d'arbres magnifiques ». La Mère du Christ avait droit à un bel horizon.

« La maison de Marie était bâtie de pierres ». Par contraste et au milieu des cabanes des saintes femmes, tout comme l'évêque a droit au trône au milieu du clergé assis sur des stalles.

« Elle était carrée... seulement par derrière en angles ou octogone... Ce second quartier était voûté... », le tout pour permettre la création d'un oratoire et donner, à cette partie de la maison, l'aspect d'une église.

« Elle était divisée en deux quartiers par un foyer placé au centre ». En effet, dans les petites maisons de l'antiquité, le foyer était placé au centre. La voyante l'ignorait sans doute, mais Brentano, dûment informé de maintes particularités archéologiques, devait le savoir.

« Clayonnages démontables » pour loger du monde et permettre en les enlevant la grande cérémonie des funérailles qui suivra.

« Tentures... boiseries... ». La sainte Vierge modestement, mais joliment installée...

*

Nous nous remîmes en route pour le retour.

M. Euzet prit un raccourci si bien que le glissement d'une pente douce aidant, nous nous trouvâmes au bas de la montagne au bout d'environ une heure. Le ciel s'était entre-temps rempli des teintes gris-clair d'un commencement de crépuscule que n'avait guère précédé la pompe orientale et écarlate du couchant.

Je laissais derrière moi l'étroit plateau où, entre les rochers le surplombant, la vallée qui lui creusait un lac de verdure et les lointaines collines aux arbres ascendants qui fermaient l'horizon, était censée avoir vécu, douloureuse et sereine, la mère du crucifié.

Il m'eut plu qu'elle eût réellement vécu là, d'une existence routinière et humaine – retranchée, cachée et inconnue – tandis que le monde commençait d'être pénétré et secoué du nom de son fils.

J'étais intéressé, troublé, enchanté et sceptique.

Sans l'envisager possible, j'aurais aimé que, par les yeux des voyantes, nous puissions revenir en arrière et visiter les temps révolus pour pouvoir les observer de près en voyageurs attentifs.

Ah ! qu'il eut été passionnant, pour nous les éternels curieux perdus dans les ténèbres, de nous faire transporter par des êtres exceptionnels et hypersensibles dans le passé toujours vivant, derrière les siècles accumulés !

Mais il aurait encore fallu que l'occasion s'en présentât de loin en loin par aventure. Car si nous devions arriver un jour, à l'aide d'un mécanisme continu, à pouvoir connaître avec précision tout ce qui excite notre curiosité, la vie, de ce côté qui nous passionne, perdrait tout intérêt d'être vécue.

« Fenêtres à grande hauteur... ». Pour ne pas permettre l'indiscrétion des regards du dehors sur les va-et-vient de la vie intime de la sainte Vierge.

« Un rideau masquant l'oratoire... ». Indispensable pour séparer l'endroit sacré des parties profanes de la maison.

« La chambre de la sainte Vierge à droite... » parce que la droite est le côté noble. Jésus est assis à la droite de Dieu.

« et une autre chambre à gauche... » pour y loger tout ce que pourrait encore contenir une maison et qui n'a pas trouvé place dans les parties décrites.

La maison de la sainte Vierge était placée sur une montagne, cette montagne a nécessairement un sommet. La voyante le place à une distance « peu considérable », on verra de suite pourquoi.

« Marie avait établi une sorte de chemin de la croix... ». Le sommet de la colline figurait le calvaire. Voilà pourquoi la maison se situe à une distance « peu considérable » du sommet.

« Voyage de la sainte Vierge à Jérusalem, avant son retour et sa mort à Éphèse ». Pout permettre d'expliquer le malentendu à propos du tombeau de Gethsémani.

« Mesures prises par les Apôtres pour cacher le tombeau... tombeau caché sous terre... ». Afin d'expliquer l'inexistence à Éphèse d'un tombeau comme celui de Gethsémani.

Enfin, du sommet d'une montagne à proximité d'Éphèse, il est naturel d'apercevoir Éphèse, la mer et ses « îles nombreuses » telles que pourrait être tenté de les imaginer quelqu'un qui ne les connaît que par l'intermédiaire d'une carte.

Beaux livres illustrés concernant la Turquie

Un très beau livre – qui n'est, à vrai dire, qu'un album d'estampes – est celui que le grand peintre qu'était Robert Préziosi a publié en 1865 sous le titre : "Stamboul – Souvenir de l'Orient" (Paris, un volume in-folio).

Il se compose de 28 superbes planches en couleurs gravées d'après les aquarelles originales de l'artiste.

Préziosi, mort des suites d'un stupide incident au cours d'une partie de chasse, s'était créé un renom, sans cesse accru depuis, comme peintre des personnages, de l'atmosphère et des scènes de l'Orient. Honoré d'amitiés princières, commensal intime du roi Carol de Roumanie, protégé d'Abdul Hamid, il avait un art autrement raffiné que celui de Melling, extrêmement personnel, fait de coloris et de visions caractérisées qui n'appartiennent qu'à lui. En effet, ses hanoums, ses mendiants, ses marchands, avec leur arrière-fond de rue et de sites, prodigieuses évocations du Stamboul de son temps, expriment en colorations à la fois précises et irréelles, une poésie savoureuse et justement appréciée.

Les planches du "Stamboul" de Préziosi ont souvent été détachées pour être montées en tableaux. Aussi en trouve-t-on encore assez fréquemment à l'état isolé.

Les exemplaires complets de l'ouvrage sont, par contre, très rares. J'en connais un, qu'accompagne une lettre autographe de Préziosi, de laquelle il ressort que les exemplaires complets étaient déjà rares et recherchés dès 1878. Le détenteur, un antiquaire, en réclame 700 Ltqs.

G. d' A.